

**FORMES LINGUISTIQUES**  
**ET**  
**DYNAMIQUES INTERACTIONNELLES**

Cahier n°7, 1995

**Ont déjà paru dans cette série:**

**Cahiers du DLSL**

- Stratégies d'apprentissage (1985, 1)
- Linguistique et littérature (1986, 2)
- La Représentation de l'espace (1986, 3)
- Le Sujet et son énonciation (1987, 4)
- La Traduction (1987, 5)
- La Lecture (1988, 6)
- La Construction de la référence (1988, 7)
- Langage en confrontation :  
langages scientifiques — langages communs (1989, 8)
- La Lecture : difficultés spécifiques d'acquisition (1990, 9)
- Logique et sciences humaines (1991, 10)
- Logique et communication (1991, 11)

**Cahiers de l'ILSL**

- Lectures de l'image (1992, 1)
- Langue, littérature et altérité (1992, 2)
- Relations inter- et intrapredicatives (1993, 3)
- Travaux d'étudiants (1993, 4)
- L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, 5)
- Fondements de la recherche linguistique :  
perspectives épistémologiques (1995, 6)

**Comité de rédaction**

Anne-Claude Berthoud, présidente  
Marie-Jeanne Borel  
Lorenza Mondada  
Patrick Sériot

**Responsable de la publication**

Lorenza Mondada

**Dessin de couverture**

© Pierre Nivelles Camélus 1995

**FORMES LINGUISTIQUES  
ET  
DYNAMIQUES INTERACTIONNELLES**

Institut de linguistique et des  
sciences du langage

édité par

Lorenza Mondada

Cahier n°7, 1995



**Les cahiers de l'ILSL (ISSN 1019-9446)**  
sont une publication de l'Institut de Linguistique et  
des Sciences du Langage de l'Université de Lausanne

Copyright © Université de Lausanne 1995

Institut de Linguistique et des Sciences du Langage  
Faculté des Lettres  
Bâtiment des Facultés de Sciences Humaines 2  
Université de Lausanne  
CH -1015 Lausanne

Introduction:  
Pour une approche des formes linguistiques  
dans les dynamiques interactionnelles

**Lorenza Mondada**

*Université de Lausanne, Institut de Linguistique*

CE NUMÉRO EST LE FRUIT D'UN TRAVAIL COLLECTIF élaboré et discuté à l'occasion d'un colloque de recherche tenu à la Section de Linguistique de l'Université de Lausanne les 18 et 19 novembre 1994. La rencontre était motivée par la volonté de mieux cerner les rapports entre linguistique et analyse conversationnelle. Elle partait en effet du constat que, bien qu'il existe des liens entre les deux courants, ceux-ci restent souvent implicites - la linguistique ne tirant pas toujours les conséquences théoriques d'un travail rigoureux sur les données conversationnelles et l'analyse conversationnelle tendant à sous-évaluer l'examen des traces linguistiques.

L'enjeu peut être formulé par la notion d'*observabilité*, qui permet de se demander comment se définissent les observables de l'analyse linguistique lorsque celle-ci se penche sur l'interaction, voire de comment se redéfinissent les catégories linguistiques traditionnelles lorsqu'on les interroge à partir de l'interaction. En retour, on peut se demander quelles sont les marques linguistiques qui rendent observables les dynamiques de l'interaction, et interroger ainsi la spécificité des outils linguistiques dans l'approche de la conversation, notamment quant aux phénomènes interactionnels que la linguistique permet d'éclairer plus particulièrement.

La question à laquelle tous les auteurs avaient été confrontés était donc de savoir dans quelle mesure une approche des marques, traces, formes linguistiques telles qu'elles apparaissent dans des interactions verbales oblige à une vision renouvelée de la linguistique. Si les revendications de la linguistique à s'occuper du discours, qu'il relève du texte écrit ou de l'oralité conversationnelle, semblent désormais entendues, la question de savoir dans quelle mesure ceci bouleverse

certaines de ses postulats épistémologiques n'est de loin pas tranchée<sup>1</sup>. Le but de ce travail collectif de réflexion - où chaque auteur se penche sur un problème spécifique en se posant la question de comment traiter les formes linguistiques qui le manifestent à travers les dynamiques interactionnelles - est d'aborder cette problématique par une démarche qui essaie de tirer toutes les conséquences d'une analyse empirique, qui soit guidée par l'exigence de fonder l'énoncé de ses enjeux théoriques sur des observations issues de la pratique du terrain et des données conversationnelles.

Afin de donner un éclairage global à ces interventions, nous esquisserons brièvement le cadre dans lequel la question du lien entre formes linguistiques et dynamiques interactionnelles s'est posé.

1. Outre à être la forme fondamentale de l'organisation sociale, le lieu de constitution et de manifestation du lien et de l'ordre social dans le déploiement de l'intersubjectivité et de la publicité, l'interaction verbale, et plus précisément la conversation, est le lieu par excellence de l'usage de la langue. Elle constitue un observatoire essentiel pour l'étude du langage dans ses conditions sociales ordinaires de production et d'interprétation par des sujets culturellement et socialement incarnés.

Le recours à des enregistrements transcrits de données produites dans des contextes sociaux non provoqués par l'analyste, a pour conséquence d'imposer la prise en compte d'une série de caractéristiques fondamentales de l'oral ignorées par les approches linguistiques qui se basent sur le recours à l'introspection et à des exemples fabriqués par le linguiste lui-même.

1.1. Les données conversationnelles sont *orales* et ceci en constitue la spécificité irréductible: bien que depuis Saussure la linguistique revendique la langue orale comme matériau privilégié, les analyses effectuées sur la base de phrases fabriquées par le linguiste ou d'énoncés transcrits de façon simplifiée ont opéré une réduction de ces données à l'écrit et à ses normes. Si ceci est en quelque sorte inévitable - puisque l'analyse des données conversationnelles recourt elle aussi à leur transcription<sup>2</sup>, et puisque, de façon plus générale, une rationalité

<sup>1</sup> Cf. Kerbrat-Orecchioni (1989).

<sup>2</sup> D'où la nécessité d'une réflexion théorique et pratique sur la transcription, amorcée par Ochs (1979), Welke (1986), Blanche-Benveniste & Jeanjean (1987), Psathas & Anderson (1990). De façon plus générale, cette réflexion repose sur le

écrite semble être une condition nécessaire pour qu'il y ait une science du langage (Auroux, 1994) - il importe de situer les relations et les spécificités de l'oralité et de l'écriture, pour ne pas réduire les premières aux secondes (cf. Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987). Ceci va de pair avec le fait que les données conversationnelles sont « découvrables » mais non « imaginables » - rendant toute simulation problématique.

1.2. Les données conversationnelles sont *contextuelles*: le problème du locuteur engagé dans une interaction n'est pas simplement celui de produire des phrases bien formées, mais plutôt celui de construire des énoncés adéquats au contexte et ajustés à ses interlocuteurs. C'est ce qui fait sa « compétence communicationnelle » (Hymes, 1984) ou « compétence interactionnelle » (Psathas, 1990, 21) ou encore sa « mastery of natural language » (Garfinkel et Sacks, 1970). Dire que la parole est indexicale et qu'elle s'accomplit pratiquement en contexte de façon contingente et à toutes fins pratiques ne signifie pas qu'elle puisse se réaliser de n'importe quelle façon: ses propriétés indexicales sont ordonnées, et ce caractère ordonné est un accomplissement pratique (Garfinkel & Sacks, 1970, 341). Il ne s'agit donc pas d'essayer de « réparer » cette indexicalité généralisée, mais d'en décrire l'accomplissement dans sa variété organisationnelle.

1.3. Les données conversationnelles relèvent d'*activités pratiques* et ne se réduisent pas à de simples matériaux linguistiques - qu'on les explicite en tant que « jeux de langage » dans le contexte de « formes de vie » correspondantes (Wittgenstein, 1961) ou dans le cadre d'une théorie de l'action (Levinson, 1979; Bange, 1992). Le discours est un accomplissement pratique situé et non pas un objet fini: il doit être appréhendé dans ses processus d'énonciation et non comme leur produit figé. En outre, cette activité n'est pas le fait d'un sujet rationnel idéal, planifiant solitairement ses stratégies, mais elle est organisée collectivement comme *inter-action*, son ordre étant conjointement élaboré de façon coordonnée et synchrone par les interlocuteurs. La

---

constat des spécificités irréductibles de l'*orality* face à la *literacy*, et sur la prise en compte des opérations cognitives et discursives inhérentes aux pratiques de l'écriture (Cardona, 1981; Ong, 1982; Goody, 1987). Cf. Franck (1985).

dimension interactive est pertinente à tous les niveaux de l'analyse, y compris la grammaire ou la syntaxe (cf. *infra*, 4.)<sup>3</sup>.

2. Ces caractéristiques entraînent une problématisation d'oppositions traditionnelles en linguistique, telles que langue/parole, système/usage, interne/externe, qu'il s'agit, sinon de renverser, du moins de questionner. En effet, l'opposition entre langue et parole inscrit les régularités dans la première, rendant difficile la reconnaissance de pertinences organisationnelles localement ou contingentement produites par la seconde. Il s'agit au contraire de se pencher sur les pratiques langagières des locuteurs comme matériau premier d'une réflexion visant une langue qui ne soit ni une entité abstraite et idéale, ni une construction réifiée du linguiste.

2.1. La démarche généralement adoptée aux débuts de l'analyse du discours consistait à étendre les analyses de la phrase à celles du discours (voir par exemple Harris, 1952): ceci présupposait une continuité entre ces deux entités, qui présentait l'avantage de permettre un simple réaménagement et élargissement des démarches consacrées jusque là<sup>4</sup>. Dès que l'on admet l'hétérogénéité profonde de ces entités et

---

<sup>3</sup> Depuis quelques années des analyses qui travaillent le lien entre grammaire et interaction ont vu le jour. Ainsi Ford (1993) montre à propos des clauses adverbiales l'utilité de l'analyse conversationnelle pour analyser l'émergence de la grammaire dans l'interaction. Par exemple, l'analyse des tours de parole permet de rendre compte de la distribution différente des clauses temporelles et conditionnelles position initiale vs finale. Dans une perspective fonctionnaliste, Geluykens (1992) montre que la dislocation à gauche ne peut être étudiée qu'en tenant compte de la dimension interactionnelle, étant le résultat d'un effort collaboratif entre les interlocuteurs pour introduire un nouveau référent. Duranti (1994) analyse une structure grammaticale, à « agent ergatif », comme une ressource pour établir des responsabilités dans les débats politico-judiciaires au sein d'un jeu de langage particulier, le « fono », parole cérémonielle pratiquée par le conseil du village samoan.

<sup>4</sup> De façon plus générale, les liens entre les composantes morpho-syntaxiques, sémantico-pragmatiques et interactionnelles continuent souvent à être pensés dans des modèles plus ou moins explicitement modulaires, qui les articulent tout en laissant intact le cadre dans lequel elles ont été décrites jusqu'ici. De même, les oppositions établies entre paramètres internes et externes, entre variables socio-culturelles à corrélérer avec des variables linguistiques, entre « noyau dur » linguistique et contexte extra-linguistique, etc. constituent des dispositifs qui évitent une reformulation radicale des problèmes que posent les activités langagières, et qui tentent d'articuler des cadres incompatibles, en valorisant souvent leurs relations de complémentarité.



la rupture qu'elle entraîne, la question peut être renversée: comment une analyse du discours reformule-t-elle les problèmes d'une approche de la langue? Au lieu de souscrire à une conception qui considère que les possibilités du système déterminent les usages linguistiques, l'usage ne faisant qu'actualiser les potentialités déjà inscrites dans le code, il s'agit de proposer une autre conception de la langue, comme étant à la fois l'horizon et le produit de la parole.

La langue, en effet, existe d'abord dans et par les pratiques langagières des locuteurs; elle est profondément imbriquée en elles et ne peut donc être définie indépendamment d'elles: il s'agit de se demander comment la langue se manifeste en se constitue en même temps dans les pratiques, c'est-à-dire, plus précisément, comment les pratiques langagières, et notamment les activités interactionnelles des participants, identifient, exploitent, et par là configurent les ressources de ce qui sera désigné comme étant la langue. La langue appartient aux locuteurs - avant qu'au linguiste; c'est le « je » qui se la réapproprie dans chaque acte d'énonciation, qui la réinvente pour mieux s'ajuster à la situation. Les effets de codification et de standardisation ne sont donc pas les seuls aspects définissant la langue; ils sont le résultat de pratiques sédimentées, à décrire dans leurs effets constituants et non pas à considérer dans leur évidence constituée<sup>5</sup>.

2.2. Le rapport entre la langue et les pratiques langagières peut être pensé de façon analogue au rapport entre la règle et les comportements tel qu'on peut le lire chez le deuxième Wittgenstein. En effet, Wittgenstein (1961) met en cause l'idée que c'est l'énoncé de la règle

---

Le même problème est posé par l'opposition entre approche formelle et empirique, la première entendue comme fondatrice de la seconde: ainsi, par exemple, la pragmatique formelle de Habermas fonde la base rationnelle de la communication linguistique. Bogen (1989, 60-1) fait la critique de cette bipolarisation, en soulignant qu'elle repose sur le présupposé que les ressources situées du langage naturel sont inadéquates à assurer la rationalité de la communication, et qu'en même temps elle est incapable de rendre compte de comment l'architecture formelle est rendue pertinente dans les pratiques langagières par les acteurs sociaux eux-mêmes. Cette incapacité relève de la non reconnaissance de l'organisation spécifique des interactions en contexte.

<sup>5</sup> Il est ainsi possible de définir des pratiques dont l'effet est de « durcir » davantage la langue, de l'instaurer comme une réalité se présentant comme donnée plutôt que comme construite, à côté d'autres pratiques qui, elles, ont un effet plus dynamisant, recréant la langue à chacun de ses usages (Mondada & Dubois, 1995).

qui détermine l'action et que l'on puisse dire que l'action suit une règle. La question du rapport entre la règle et la multitude des comportements qu'elle est supposée régir est dissoute dès que l'on problématise son présupposé, qui est l'autonomie de la règle par rapport à son extension à de nouveaux cas - comme si la règle était indépendante de l'action. Or il n'y a pas de sens de parler de la règle en dehors des pratiques organisées qui l'étendent à de nouveaux cas (Lynch, 1992, 227-8). La règle est imbriquée dans l'activité qu'elle décrit, elle émerge de l'accomplissement de ce qu'elle est censée régler: elle prend son sens dans le cadre d'une action concertée, d'un ajustement produit dans et par le cours d'action, qui est déjà là lorsque l'on formule la règle. L'extension aproblématique de la règle ne demande pas de justification externe à la pratique organisée en cours. La série indéfinie d'actions soutient l'intelligibilité de la règle, « aveuglement », sans interprétation, ni négociation (Lynch, 1992, 229). Alors que le sceptique traite la règle comme une représentation des actions qui échoue à prévoir les actions futures, l'interprétation non-sceptique de Lynch considère que la règle est l'expression de l'activité ordonnée dans laquelle elle apparaît. La règle formule une activité ordonnée dans la mesure où l'ordre est déjà produit dans cette activité - et où l'usage de la règle élabore cet ordre (Lynch, 1992, 242).

3. Cette perspective implique un regard sur les formes linguistiques qui ne les traite plus uniquement selon la place qu'elles occupent dans le système mais comme manifestant, signalant, marquant - aux locuteurs avant qu'à l'analyste - le déroulement de processus énonciatifs.

Ceci permet de mieux cerner la question de l'*observabilité* des marquages linguistiques dans l'interaction.

3.1. Le discours en effet est jalonné par de nombreuses marques, comme les connecteurs, les marqueurs d'organisation discursive, les anaphores, les introducteurs de domaines, etc.: ces traces ne sont pas disponibles a priori à l'analyste, elles ne correspondent pas nécessairement à des catégories linguistiques prédéfinies. Au contraire leur émergence, qui se fait dans et par le cours de l'interaction, et de façon localement pertinente, relève d'une activité de marquage du locuteur, qui utilise les formes linguistiques comme des ressources pour son discours et ses visées communicationnelles. Ceci pose, d'une part, le problème de comment identifier et définir dans les pratiques langagières les observables pertinents - au lieu de présupposer ce qui est pertinent et de commencer l'enquête à partir d'un recueil de marques

pré-définies<sup>6</sup>. D'autre part, ceci permet à l'analyse de se focaliser sur les opérations, les procédures, les processus par lesquels les locuteurs rendent intelligibles et reconnaissables leurs visées discursives.

3.2. Cette perspective rend compte de l'instabilité des valeurs des marques. Leur polyfonctionnalité relève du fait qu'elles sont des ressources auxquelles les locuteurs recourent de façon située, et qui peuvent donc se modifier pour mieux s'ajuster au contexte. Les formes linguistiques observables dans l'interaction n'ont donc pas une valeur complètement explicitée dès leur apparition: cette valeur est souvent elle-même négociée dans le courant de la conversation, de façon explicite voire métalinguistique en cas de mécompréhension, de façon progressive et non thématifiée au fil de l'interaction. Cette valeur peut rester indéterminée: un terme ou une forme peuvent être utilisés tout en étant opaques et comme étant opaques, sans pour autant faire l'objet d'une clarification, ne prenant sens que rétrospectivement et en amont de leur utilisation: « We use them over the course of the talk, with the presumption that if and when it might happen that there could be an issue as to what it is we are speaking of in using them that way, we

---

<sup>6</sup> La notion de marque a différentes acceptions dans la littérature et renvoie à plusieurs traditions, ce qui peut donner lieu à des emplois ambigus. Elle apparaît d'abord dans la tradition structurale, lorsque Troubetzkoy différencie les deux termes d'une opposition privative en disant que l'un est marqué et l'autre non-marqué. De la phonologie, le concept de marque va ensuite migrer dans d'autres domaines, pour s'appliquer non seulement à la langue mais aussi à la cognition (Eckman, Moravcsik, Wirth, 1986). Cette notion distributionnelle de marque a été reprise en analyse conversationnelle pour caractériser l'asymétrie entre enchaînements « préférentiels » et « non-préférentiels » (cf. Bonu, dans ce volume). Dans une approche fonctionnaliste (Givon, 1984), les domaines fonctionnels sont codés par des structures marquées linguistiquement: puisque les fonctions sont organisées sur un espace multi-dimensionnel et continu, Givon introduit l'idée que les marques se distribuent sur un continuum de façon scalaire: une entité est toujours plus ou moins marquée. Dans une approche procédurale, on dira que le marquage est à la fois trace de processus sous-jacents et effectuation de ces processus. Les problèmes de marquage ont été posés en analyse du discours à travers l'étude de certains marqueurs privilégiés: ainsi en est-il des « discourse markers », à propos desquels Schiffrin (1987) a montré l'insuffisance d'une analyse basée sur les formes et leurs distributions, à combler par la prise en compte des dimensions indexicale, sociale et interactionnelle, ainsi que de leur rapport à d'autres composantes discursives (voir aussi Roulet et alii, 1985, pour une analyse des marqueurs de structuration de la conversation et des connecteurs interactifs, dans le cadre du modèle hiérarchique et fonctionnel). Toutefois une conception générale des activités de marquage du sujet énonciateur dans l'interaction n'a pas encore été formulée.

could then, at that time, pick up just what (in the course of their use and as the course of their use) they were understood to have been meaning from the very beginning, in the very way that we will have come to see they had to have meant. » (Garfinkel, cours universitaire, 1977, cité par Liberman, 1985, 185).

Une telle possibilité montre que la valeur d'une forme n'est pas donnée a priori mais émerge de l'interaction, pouvant se définir, se clarifier, se transformer à toutes fins pratiques, de façon contextuelle et ad hoc. Son indétermination et son indexicalité ne sont pas des « défauts », mais au contraire une ressource fondamentale garantissant la plasticité des usages linguistiques dans la variété des contextes.

Les discontinuités de l'interaction orale, relevant de son ajustement constant au contexte et à l'interlocuteur, de l'occurrence d'hésitations et de réparations, associées à une planification syntaxique et discursive de faible portée (Sornicola, 1981; Blanche-Benveniste, 1990), accentuent l'observabilité de ces phénomènes, exerçant un effet de loupe sur l'émergence de ces formes à toutes fins pratiques, laissant des traces de leurs processus d'élaboration et manifestant les procédures dont elles relèvent (Mondada, 1995).

4. Dans ce contexte, l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique apparaît comme un cadre en mesure de stimuler un échange fécond avec la linguistique. Cet apport ne se formule pas uniquement en termes de rigueur dans la transcription et de finesse dans l'analyse des détails de l'interaction, mais concerne aussi les présupposés orientant le regard sur les données de façon spécifique (cf. Gülich, 1990).

4.1. La conversation, comme les autres activités sociales ordinaires, est un phénomène ordonné, car elle est accomplie méthodiquement par les membres. L'idée de « *méthode* » renvoie au fait que les acteurs accomplissent leurs activités quotidiennes grâce à des procédures qui en garantissent le caractère ordonné, intelligible, sensé<sup>7</sup>. Une caractéristique fondamentale de ces procédures est qu'elles rendent

---

<sup>7</sup> « Ethnomethodological studies analyze everyday activities as members' methods for making those same activities visibly-rational-and-reportable-for all-practical-purposes, i.e. "accountable", as organizations of commonplace everyday activities » (Garfinkel, 1967, vii).

« rapportables » (*accountables*)<sup>8</sup> les activités qu'elles organisent: non seulement les membres décrivent, expliquent, justifient, interprètent leurs activités, mais encore leur description est profondément imbriquée avec le fait qu'ils disposent de ce qu'ils font et qu'ils se le rendent mutuellement reconnaissable, cette disponibilité étant en outre constitutive de l'organisation même de ce qu'ils font. A propos de la conversation, Sacks et Schegloff font remarquer que « We have proceeded under the assumption (an assumption borne out by our research) that insofar as the materials we worked with exhibited orderliness, they did so not only for us, indeed not in the first place for us, but for the coparticipants who had produced them. If the materials (records of natural conversations) were orderly, they were so because they had been methodically produced by members of the society for one another, and it was a feature of the conversations that we treated as data that they were produced so as to allow the display by the coparticipants to each other of their orderliness, and to allow the participants to display to each other their analysis, appreciation, and use of that orderliness. » (1973, 290). Cette façon de concevoir la disponibilité de ce qui se passe dans la conversation offre une réponse possible à la question de l'observabilité: ce sont les locuteurs eux-mêmes qui en interagissant rendent observables les particularités de leur interaction pour qu'elle soit accomplie<sup>9</sup>.

4.2. On peut aborder de cette façon le problème de la compréhension, en la traitant comme un processus publiquement disponible et non un processus mental et interne (cf. Coulter, 1989). La compréhension est une activité immanente à l'interaction qui n'implique pas un calcul ou une reconstruction de la part des participants: le locuteur qui répond au tour de parole du locuteur précédent montre ce qu'il en a compris par le type d'enchaînement qu'il fournit dans son propre tour. Durant le cours

---

<sup>8</sup> "When I speak of accountable my interests are directed to such matters as the following. I mean observable-and-reportable, i.e. available to members as situated practices of looking-and-telling." (Garfinkel, 1967, 1)

<sup>9</sup> Les caractéristiques ainsi disponibles sont soit remarquées (« noticed ») par les participants, qui y réagissent alors en les formulant explicitement, ou bien non remarquées (« unnoticed »), lorsqu'elles apparaissent dans les enchaînements séquentiels par lesquels les locuteurs s'ajustent au co(n)texte émergent (elles sont alors « seen but unnoticed »). Autrement dit, l'orientation des participants vers tel ou tel aspect de l'organisation conversationnelle n'implique pas que l'on affirme quelque chose de leur « conscience » ou de leurs « intentions » (Psathas, 1990, 11).

de l'interaction, les interlocuteurs exhibent ainsi implicitement, de façon intentionnelle ou non intentionnelle, leur compréhension voire leur analyse de ce qui arrive tel qu'il arrive. La seconde partie de la paire adjacente est le lieu prototypique où la compréhension est rendue visible à travers des choix séquentiels - selon le principe de la dépendance conditionnelle (qui veut que « given the first, the second is expectable », Schegloff, 1972). C'est de même dans la position adjacente successive que le premier locuteur peut en retour corriger éventuellement la compréhension ainsi manifestée par le second (Schegloff & Sacks, 1973, 297-8)<sup>10</sup>. L'interprétation de la conversation est ainsi une activité pratique intersubjective de coordination.

4.3. L'observation des méthodes mises en oeuvre par les locuteurs eux-mêmes dans l'accomplissement de l'activité en cours, ainsi que leur reconnaissabilité mutuelle, centre l'attention sur les procédures et les catégories qui leur sont propres - au lieu de recourir à des grilles catégorielles externes forgées par l'analyste et éprouvées dans d'autres contextes<sup>11</sup>.

5. Les rapports entre analyse conversationnelle et linguistique, ainsi que le regard porté par la première sur les faits de langue, ont été doublement marqués jusqu'ici par une rencontre potentielle et par des incompréhensions voire des conflits.

---

<sup>10</sup> Ainsi ce qui compte pour que les activités conversationnelles aboutissent ce n'est pas un ensemble d'intentions du locuteur isolé ou de conditions préalables à remplir, comme dans la théorie des actes de langage, mais la façon dont son intervention est interprétée et traitée par son interlocuteur, celui-ci exerçant ainsi à la fois une action rétrospective sur la valeur de ce qui a été fait et une action prospective en contraignant la suite (cf. Bange, 1992, 17; cf. les échanges entre Schegloff et Searle in Searle et al., 1992; cf. cependant Brassac, 1994 pour une reformulation conversationnelle des actes de langage).

<sup>11</sup> Ceci motive la critique adressée par l'analyse conversationnelle à l'analyse du discours de Sinclair et Coulthard (1975), qui projette des catégories générales sur les occurrences au lieu de considérer que la catégorisation des activités des membres est un achèvement pratique et contingent de la conversation, une activité particulière effectuée par les locuteurs, dans l'accomplissement et l'exhibition de son but ou de son orientation par les participants eux-mêmes. Par exemple, l'analyse conversationnelle ne se préoccupe pas de définir a priori une unité d'analyse comme le tour de parole, ou des unités de rang supérieur, mais se demande comment le locuteur construit hic et nunc l'unité de son tour.

5.1. Ainsi, d'une part, Levinson (1983) a conceptualisé l'opposition entre *Discourse Analysis*, recourant à des catégories et à des règles générant des séquences bien formées issues de la linguistique de la phrase et étendues à la linguistique du discours, et *Conversation Analysis*, qui refuse de projeter sur les données des catégories préexistantes mais cherche à comprendre quelles catégories sont rendues pertinentes par et dans la conversation elle-même. De même, la plupart des conversationnalistes marquent leurs distances vis-à-vis de la linguistique, allant jusqu'à faire acte d'une incompatibilité de perspectives (Cf. par exemple Lee, 1991; Watson, 1992)<sup>12</sup>. Un problème général qui se pose dans ces confrontations polémiques est que la linguistique qui y est visée est souvent celle qui s'occupe de "structures linguistiques", ou celle qui en a hérité les visées et la démarche - alors que d'autres références dans la discipline, centrées sur l'énonciation, l'oral et les usages sociaux de la langue dans l'interaction, autrement dit sur les activités davantage que sur les structures, permettraient au contraire un rapprochement avec les visées de l'analyse conversationnelle.

D'autre part, l'analyse conversationnelle ne formule pas ses objets en termes d'unités linguistiques mais en termes d'activités sociales (cf. Schegloff & Sacks, 1973, 290: le langage en soi n'est pas son objet); elle a donc été moins sensible à des formes linguistiques particulières, tout en ayant travaillé sur certaines d'entre elles - notamment des formes qui apparaissent dans la conversation et échappent aux transcriptions peu détaillées, comme « nyem », intermédiaire entre « no » et « yes » (Jefferson, 1978), comme « mm hm » (Jefferson, 1984) ou « uh huh » (Schegloff, 1982) - ainsi que sur certaines catégories - par exemple les pronoms: cf. Watson (1987)<sup>13</sup>. De même, elle n'a pas été

<sup>12</sup> La controverse entre Button (1990) et Auer (1990) est emblématique à cet égard. Dans la critique que le premier adresse au second il souligne l'importance pour les conversationnalistes de rendre compte de l'ordre social des actions, pour relativiser celle accordée aux dimensions linguistiques: "conversation analysis is only concerned with the linguistic properties of language studied by linguists in so far as they can be shown to be a feature of the organisation of actions and interactions in talk" (Button, 1987, 400). Si Button souligne les enjeux sociologiques de son analyse, il est significatif que le sociologue Giddens rapproche au contraire Garfinkel de la linguistique davantage que de la sociologie (1993, 43-44).

<sup>13</sup> Il est intéressant de remarquer que l'argument critique de Sacks (1967 cité par Bogen, 1992, 38-39) envers une analyse des pronoms comme étant des « substituts pour des noms » porte sur le fait qu'elle relève d'une approche scriptiste, qui les traite comme des mots localisés dans un texte écrit;

sensible aux répertoires linguistiques en jeu, ni à leurs variations contextuelles, aussi parce qu'elle a surtout travaillé sur des corpus homogènes de ce point de vue, où la langue utilisée allait de soi pour les locuteurs et n'était pas sujette à négociation. Le risque toutefois est de projeter l'analyse et la compétence de membre de l'enquêteur sur les choix linguistiques des locuteurs, i.e. de l'utiliser comme ressource au lieu de la prendre comme objet d'enquête. Le risque est aussi d'hypostasier la transparence des moyens linguistiques, et d'ignorer la façon dont ils sont explicitement négociés, critiqués, discutés comme ressources plus ou moins adéquates aux activités en cours.

L'enjeu nous semble être la mise en relation des modes d'organisation séquentielle bien étudiés par l'analyse conversationnelle avec les procédures par lesquelles les locuteurs reconfigurent de façon contextuellement appropriée les ressources linguistiques.

5.2. Le fondement de l'organisation séquentielle reste la « machinerie » du tour de parole (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1974), qui structure aussi d'autres types d'activités, comme les jeux de cartes, les queues au guichet, la circulation aux carrefours, etc. A partir du constat que dans la conversation une seule personne parle à la fois et qu'il y a une alternance des prises de parole, Sacks, Schegloff et Jefferson ont exploré l'accomplissement pratique du caractère séquentiellement ordonné des tours - en insistant surtout sur les procédures pour localiser le moment où est possible une transition vers le prochain locuteur et les procédures pour organiser la sélection du prochain locuteur. La conversation se déploie séquentiellement tour après tour, chaque tour se définissant localement et constituant le co(n)texte agissant rétrospectivement sur ce qui précède et prospectivement sur ce qui suit. La coordination, l'ordonnancement et la synchronisation des locuteurs repose sur leur alternance, réglée par un mécanisme formel indépendant du contenu en jeu.

---

s'interrogeant sur l'usage des pronoms dans la conversation, Sacks remarque qu'ils relèvent avant tout, en tant que termes d'adresse, de la façon dont les participants s'orientent mutuellement les uns vers les autres, et montre par exemple qu'ils peuvent servir à formuler le fait qu'on sélectionne (par le pronom « tu ») ou qu'on ne sélectionne explicitement pas (en parlant d'un interlocuteur à la troisième personne) quelqu'un comme étant le prochain locuteur.



5.3. La construction de l'unité du tour de parole par un locuteur comme par plusieurs locuteurs montre l'imbrication de la séquentialité de la conversation et de la grammaire.

De ce point de vue, la syntaxe peut être conçue comme une « contextualisation cue », au sens de Gumperz (1992), pour le tour de parole: comme d'autres traces verbales ou non-verbales, elle est une ressource disponible pour signaler que le tour est en train de finir ou est fini, pour organiser la possibilité ou non de la projectabilité de sa fin<sup>14</sup>. Ceci signifie que la valeur de ces traces « is not that of decontextualized (transcontextually stable) referential symbols, but rather that of indices which have to be interpreted in and specific to a local environment themselves » (Auer, 1993, 2). Ceci fonde la préférence de Auer pour le terme de « gestalt syntaxiques » à celui de « structures syntaxiques »; il souligne en effet qu'elles dépendent moins d'un système grammatical abstrait que d'événements communicationnels se déroulant en temps réel (Auer, 1993, 3). Ceci permet d'envisager une approche phénoménologique de la syntaxe telle qu'elle est vue par les locuteur dans ses contextes d'emploi<sup>15</sup>.

La syntaxe est ainsi une ressource fondamentale pour la construction de l'architecture intersubjective de la conversation: un autre exemple est donné par l'analyse du rapport entre échanges de regards et production des énoncés dans l'interaction. Goodwin (1981) a montré à ce propos que les phénomènes d'interruption du début du tour et de redémarrage d'un nouvel énoncé étaient liés à l'accomplissement pratique dans et par l'interaction de l'orientation mutuelle entre le locuteur et son destinataire. Il y a une coordination entre les ruptures syntaxiques et les regards du destinataire sur le locuteur. Le faux-départ a lieu lorsque le destinataire ne regarde pas le locuteur; le redémarrage produisant un énoncé bien formé a lieu lorsque le contact visuel est établi entre les deux. Les phénomènes de rupture ne sont donc pas dus à une mauvaise performance individuelle, mais relèvent de procédures

---

<sup>14</sup> Cf. Local & Kelly (1986) pour une analyse qui considère des détails - très fins mais révélant des régularités - de la structuration phonétique des énoncés exploités comme ressources par les locuteurs à des fins interactionnelles, comme marquer les préfaces et les projections de certains types d'activités, ou bien les réparations.

<sup>15</sup> Ainsi, par exemple, les expansions syntaxiques sont des ressources exploitables par les locuteurs pour allonger leur tour de parole: « Expansionen sind also in diesem Sinn eine natürliche Strategie und weniger aus dem normativen, kulturell überformten System einer Sprache zu erklären, als aus den allgemeinen Bedingungen des Sprechens. » (Auer, 1991, 155-6).

systématiques par lesquelles les locuteurs organisent leur coordination avec leurs interlocuteur, les répétitions, les ruptures de construction, les hésitations fonctionnant comme des temporalisations dans l'attente que la coordination entre interlocuteurs se fasse, voire même comme des marqueurs d'un acte de requête, signalant à l'interlocuteur que son attention est requise.

De même, la recherche d'un mot, ou mieux l'exhibition de l'oubli d'un mot, peut être une procédure utilisée par le locuteur pour intégrer dans la conversation un interlocuteur dont il sait qu'il connaît le mot; ceci permet au locuteur non seulement de marquer un rapport privilégié et un savoir partagé, mais surtout de (re)dessiner le cours d'action, en intégrant dans sa ligne conversationnelle une autre personne, qui autrement serait absente de la conversation ou bien pourrait développer une ligne concurrentielle (Goodwin, 1987).

Ces techniques de gestion de l'intersubjectivité relèvent de procédures d'ajustement mises en oeuvre par les locuteurs qui s'appuient sur la syntaxe de la conversation (Schegloff, 1979, 1992). D'autres procédures utilisant à la fois des ressources linguistiques et séquentielles restent bien sûr à décrire.

6. Les travaux réunis dans ce volume se proposent d'élargir cet horizon d'analyse, en explorant le problème de l'identification, de la définition et de la description des formes observables dans la conversation relativement à un certain nombre de phénomènes linguistiques. Les domaines ainsi couverts sont l'intonation (Susanne Uhmann), la détermination (Anne-Claude Berthoud), les démonstratifs *this/that* (Jenny Cheshire), le lexique (Georges Lüdi), le topic (Lorenza Mondada), la syntaxe des tours de parole (Thérèse Jeanneret), les marques de la parole exolingue (Bernard Py), les traces des opérations de reformulation (Denis Apothéloz et Michèle Grossen), les manifestations de la préférence conversationnelle (Bruno Bonu).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUER, P. (1990). « Rhythm in telephone closings », *Human Studies*, 13/4, 363-393.
- AUER, P. (1991). « Vom Ende deutscher Sätze ». *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 19-2, 139-157.
- AUER, P. (1993). *On the prosody and syntax of turn-continuations*. Arbeitspapier 25. Fachgruppe Sprachwissenschaft, Universität Konstanz.
- AUROUX, S. (1994). *La révolution technologique de la grammatisation*. Bruxelles: Mardaga.
- BANGE, P. (1992). *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*. Paris: Hatier.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (1990). *Le français parlé: études grammaticales*. Paris: Editions du CNRS.
- BLANCHE-BENVENISTE, C., JEANJEAN, C. (1987). *Le français parlé. Transcription et édition*, Paris: INALF.
- BOGEN, D. (1989). « A reappraisal of Habermas's Theory of Communicative Action in light of detailed investigations of social praxis », *Journal for the Theory of Social Behavior*, 19-1, 47-77.
- BOGEN, D. (1992). « Linguistic forms and social obligations: A critique of the doctrine of literal expression in Searle », *Journal for the Theory of Social Behavior*, 21-1, 31-61.
- BRASSAC, C. (1994). « Speech acts and conversational sequencing », *Pragmatics and Cognition*, 2-1, 191-205.
- BUTTON, G. (1990). « A clash of ideas: A response to Auer », *Human Studies*, 13/4, 394-403.
- CARDONA, R. (1981). *Antropologia della scrittura*. Torino: Loetscher.
- COULTER, J. (1989). *Mind in Action*. Cambridge: Polity Press.
- DURANTI, A. (1994). *From Grammar to Politics*. Berkeley: University of California Press.
- ECKMAN, F.R., MORAVCSIK, E.A., WIRTH, J.R., (eds). (1986). *Markedness*. New York: Plenum Press.
- FORD, C. (1993). *Grammar in interaction. Adverbial clauses in American English conversations*. Cambridge: Cambridge University Press.
- FRANCK, D. (1985). « Das Gespräch im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit », In : Gülich, E., Kotschi, T., (eds.). *Grammatik, Konversation, Interaktion*, Tübingen: Niemeyer.

- GARFINKEL, H. (1967). *Studies in Ethnomethodology*. Englewood Cliffs: Prentice Hall.
- GARFINKEL, H., SACKS, H. (1970). « On Formal Structures of Practical Actions » In : McKinney, J., Tiryakian, E.A., (eds.). *Theoretical Sociology*. New York: Appleton Century Crofts.
- GELUYKENS, R. (1992). *From Discourse Process to Grammatical Construction. On Left-Dislocation in English*. Amsterdam : Benjamins.
- GIDDENS, A. (1993) (1976). *New Rules of Sociological Method. A Positive Critique of Interpretative Sociologies*, Cambridge: Polity Press.
- GIVON, T. (1984). *Syntax I*. Amsterdam: Benjamins.
- GOODY, J. (1987). *The interface between the written and the oral*. Cambridge: Cambridge University Press.
- GOODWIN, C. (1981). *Conversational Organization. Interaction between speakers and hearers*. New York: Academic Press.
- GOODWIN, C. (1987). « Forgetfulness as an Interactive Ressource ». *Social Psychology Quarterly*, 50/2, 115-131.
- GÜLICH, E. (1990). « Pour une ethnométhodologie linguistique ». In : Charolles, M., Fischer, S., Jayez, J., (eds.). *Le discours*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy.
- GUMPERZ, J., 1992. « Contextualization revisited ». In : Auer, P., Di Luzio, A. (eds.). *The Contextualization of Language*. Amsterdam: Benjamins.
- HARRIS, Z. (1952). « Discourse analysis ». *Language* 28, 1-30.
- HYMES, D. (1984). *Vers la compétence de communication*. Paris: Hatier.
- JEFFERSON, G. (1978). « What's in a 'nyem'? ». *Sociology*, 12, 135-139.
- JEFFERSON, G. (1984). « Notes on a systematic deployment of the acknowledgement tokens 'yeah' and 'mm hm' ». *Papers in Linguistics*, 17, 197-216.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1989). « L'approche interactionnelle en linguistique ». *L'interaction*. Paris: Association des Sciences du Langage, 7-25.
- LEE, J.R.E. (1991). « Language and culture: the linguistic analysis of culture ». In : G. Button, (ed.). *Ethnomethodology and the human sciences*. Cambridge: Cambridge University Press.
- LEVINSON, S.C. (1979). « Activity types and language ». *Linguistics*, 17, 365-399.
- LEVINSON, S.C. (1983) *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LIBERMAN, K. (1985). *Understanding Interaction in Central Australia. An Ethnomethodological Study of Australian Aboriginal People*. London: Routledge.
- LOCAL, J., KELLY, J. (1986). "Projections and 'silences': Notes on Phonetic and Conversational Structure". *Human Studies*, 9, 2/3, 185-204.

- LYNCH, M. (1992). « Extending Wittgenstein: The pivotal move from epistemology to the sociology of science ». In : Pickering, A., (ed.). *Science as practice and culture*. Chicago: The University of Chicago Press.
- MONDADA, L. (1995). « Planification des énoncés et séquences interactionnelles ». Actes du Colloque BENEFR1, « Problèmes de sémantique et de relations entre micro- et macro-syntaxe », Neuchâtel, 19-21 mai 1994. *SCOLIA*. 4.
- MONDADA, L., DUBOIS, D. (1995). « Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référénciation », *TRavaux NEuchâtelois de Linguistique*.
- OCHS, E. (1979). « Transcription as Theory », In : Ochs, E., Shiefflin, B.B. (eds.). *Developmental Pragmatics*. New York: Academic Press.
- ONG, W. (1982). *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*. New York: Routledge.
- PSATHAS, G. (1990). « Introduction ». In : Psathas, G. (ed.). *Interaction Competence*. Washington: International Institute for Ethnomethodology and Conversation Analysis.
- PSATHAS, G., ANDERSON, T. (1990). « The 'Practices' of Transcription in Conversation Analysis ». *Semiotica*, 78, 1/2, 75-100.
- ROULET, E., et alii. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Bern: Lang.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E., JEFFERSON, G. (1974). « A Simplest Systematics for the Organization of Turn Taking for Conversation ». *Language*, 50, 696-735.
- SCHEGLOFF, E.A. (1972). « Sequencing in conversational openings ». In : J. Gumperz, D. Hymes, (eds.). *Directions in sociolinguistics. The ethnography of communication*. New York: Holt, 346-380.
- SCHEGLOFF, E.A. (1979). « The Relevance of Repair to Syntax-for-Conversation ». In : Givon, T., (ed.), *Syntax and Semantics*. 12, New York: Academic Press, 261-286.
- SCHEGLOFF, E.A. (1982). « Discourse as an interactional achievement: some uses of 'uh huh' and other things that come between sentences ». In : Tannen, D. (ed.). *Georgetown University Round-table on languages and linguistics*. Washington: Georgetown University Press.
- SCHEGLOFF, E.A. (1992). « Repair after Next Turn: The Last Structurally Provided Defense of Intersubjectivity in Conversation ». *American Journal of Sociology*, 98, 1295-1345.
- SCHEGLOFF, E.A., SACKS, H. (1973). « Opening up Closings ». *Semiotica*, 8-3, 289-327.
- SCHIFFRIN, D. (1987). *Discourse markers*. Cambridge: Cambridge University Press.

- SEARLE, J., et alii (1992). (On) Searle on conversation. Amsterdam: Benjamins.
- SINCLAIR, J. McH., COULTHARD, R.M. (1975). *Towards an analysis of discourse*. London: Oxford University Press.
- SORNICOLA, R. (1981). *Sul parlato*. Bologna: Il Mulino.
- WATSON, D.R. (1987). « Interdisciplinary Considerations in the Analysis of Pro-terms ». In : Button, G., Lee, J.R.E., (eds.). *Talk and Social Organization*. Clevedon: Multilingual Matters, 261-289.
- WATSON, D.R. (1992). « The Understanding of Language Use in Everyday Life: Is There a Common Ground? », In : Watson, G., Seiler, R.M., (eds.). *Text in Context*. London: Sage, 1-19.
- WELKE, D. (1986). « La semi-interprétativité dans les transcriptions en 'analyse conversationnelle' et pragmatique linguistique ». *DRLAV*, 34-35.
- WITTGENSTEIN, L. (1961). *Investigations philosophiques. Précédées du Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard.

Between grammar and conversation :  
On the well-formedness of beat clashes  
in natural conversation

**Susanne Uhmann**

*Bergische Universität Gesamthochschule Wuppertal*

THIS PAPER DEALS WITH THE INTERPLAY between grammar and conversation. This will be exemplified by a rhythmical phenomenon that has been described as *beat clash* in metrical phonology. In metrical phonology beat clashes are regarded as highly marked or even deviant rhythmical structures because the phonologically unmarked alternation between prominent and non-prominent syllables is cancelled in favour of a succession of prominent syllables. It will be shown that participants in natural conversation not only let beat clashes happen, but that beat clashes are actively constructed by turning non-prominent syllables into prominent ones. But these achieved beat clashes seem to be restrained by sequential and grammatical constraints : they occur in extended first assessments like stories, news or informings and in seconds to these conversational objects, but they are absent in first and in second assessments of assessment pairs; they respect the prominence structure which is the result of grammatical rules.

1. METRICAL RHYTHM : ON THE PHONOLOGY OF BEAT  
CLASHES IN GERMAN

1.1. BEAT CLASHES IN METRICAL PHONOLOGY

Speaking is a rhythmic process. In this respect human language and especially verbal interaction are in no way different from other recurrences of events in time which determine the way we experience ourselves (heartbeat, breathing, etc.) and the world we live in (alternation of day and night, the phases of the moon etc.). While

talking, speakers organize their utterances in patterns of more or less prominent syllables. This phonological generalization is expressed by Selkirk's (1984) *Principle of Rhythmic Alternation*. She claims that the overall rhythmic patterns of natural speech tend to achieve an alternation between prominent, i.e. stressed (strong) and non-prominent, i.e. unstressed (weak) syllables. By means of this alternation languages are said to avoid strings of consecutive unstressed syllables as well as strings of consecutive stressed syllables :

(1) Principle of Rhythmic Alternation (Selkirk 1984 : 52)

- (a) Every strong position on a metrical level  $n$  should be followed by at least one weak position on that level.
- (b) Any weak position on a metrical level  $n$  may be preceded by at most one weak position on that level.

The two ways in which metrical patterns can be ill-formed are by violations of (1a) or (1b) and they are discussed in the literature under the headings *beat clash* and *beat lapse*. Since Liberman & Prince (1977), it is especially beat clashes and their resolution via *Euphony Rules* like Stress Shift, Rhythm Rule, Iambic Reversal or Beat Movement that have been at the center of attention<sup>1</sup>. Following Nespor & Vogel (1989 : 98) the definition of beat or stress clash in a *stress-timed*<sup>2</sup> language like English or German crucially depends the definition of adjacency. They define as clashing those configurations like (2) with no more than one intervening unstressed syllable between two syllables with minimally level 3 stress :

(2)

Minimal stress clash

x		x	word
x		x	foot
x	(x)	x	syllable
$\sigma$	( $\sigma$ )	$\sigma$	

They also claim that there is no rule like e.g. Iambic Reversal that moves a beat from one grid position to another. What happens instead according to Nespor & Vogel (1989 : 77) is « that a beat is merely deleted by a rule of *Beat Deletion* (BD) ». As the physical correlate of BD is destressing, the affected syllable is perceived as weaker and the perception of beat clash is eliminated. But Beat Deletion reduces stress

<sup>1</sup> For critique cf. Hayes (1984) and Selkirk (1984).

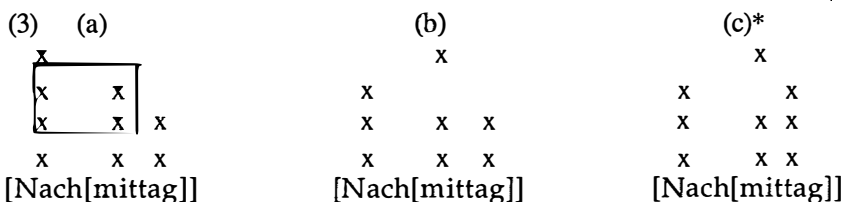
<sup>2</sup> For a critical discussion cf. Auer & Uhmman (1988).



only when it is at the minimal level that constitutes clash, which is level 3 in English. The remedy that Nespor & Vogel (1989 : 100ff) suggest for level 4 and higher accents is *Beat Insertion* (BI) to create a distance between two accents. The extra beat can be inserted in one of two positions if there is an unstressed syllable between the two accents. If the beat is inserted before the unstressed syllable the acoustic correlate is lengthening of the accented syllable, and if it is introduced after the unstressed syllable its physical correlate is a pause. Nespor & Vogel (1989 : 77) also claim that « in certain cases, another strong stress may appear elsewhere in the string but, (...) this is the result of a more general phenomenon of *Beat Addition* (BA), a rule that eliminates lapses, whether they are inherently present or whether they arise as the result of BD. »

Beat Deletion and Beat Insertion seem to be the more frequent remedy for beat clashes in German than the combination of Beat Deletion and Beat Addition (for details cf. Uhmann 1994). This might be due to the higher number of secondary accents but also to the fact that at the phrase level inflectional endings, which all contain a schwa as syllable nucleus, and accent-neutral suffixes provide intervening unstressed syllables. Configurations with the strongest pressure for changes, i.e. no intervening unstressed syllable, cannot be found in German adjective + noun phrases. But they can be found in compounds. Compounds are especially interesting objects in prosodic phonology. German compounds like *Nachmittag* or *Generalfeldmarschall* are composed of more than one lexeme. Although each of them retains its own stress pattern, only one syllable is singled out to carry the primary stress (i.e. the pitch accent) of the whole unit. The rules which identify this syllable crucially depend on the internal structure of the compound (details are not relevant for the purpose of this paper) and secondary stresses are assigned to the main stresses of the other lexemes.

In the case of beat clashes derived from configurations with the strongest pressure for changes, i.e. no intervening syllable with a level-1 beat, Beat Deletion only instead of Beat Deletion plus Beat Addition applies both to the left and to the right of the most prominent syllable :



(4) (a) <pre>           x         [x x]         [x x]       x  x  x  x       x  x  x  x       x  x  x  x       [General[feld[marschall]]]         </pre>	(b) <pre>           x           x         x  x  x  x  x         x  x  x  x  x         x  x  x  x  x       [General[feld[marschall]]]         </pre>	(c)? <pre>           x           x         x  x  x  x  x         x  x  x  x  x         x  x  x  x  x       [General[feld[marschall]]]         </pre>
---	--	---

The stress pattern of (4c) sounds rather odd. If it were heard at all, it would be on a barracks square. (4d) might be the most natural realization :

(4) (d) BI

```

          x
          x
        x  x  x  x  x
        x  x  x  x  x
      [General X [feld[marschall]]]
  
```

The compounds discussed so far all belong to a group called *determinative compounds* (Determinativkomposita). There are two semantically different groups, *coordinative compounds* (Koordinativkomposita) and *augmentive* or *relative compounds* (Augmentiv- or Elativkomposita). Determinative compounds [XY] denote a special type of Y-entity and its sister-constituents are related in such a way that X specifies Y. In coordinative compounds the sister-constituents are in a relation of addition, whereas in relative compounds X intensifies Y. The three types of compounds also show differences in their accentual patterns. Unlike the determinative compounds, which designate by rule<sup>3</sup> only one syllable to bear the primary stress, coordinative compounds and relative compounds have no internal hierarchy and treat their sister-constituents with equal rights.

Coordinative compounds are quite rare in German and in most cases they fuse with other elements to determinative compounds : *rotgrünblind*, *Schwarzweißfilm* etc.). But relative compounds are very productive and many of them are lexicalized, which means especially in case of monosyllabics that beat clash is lexicalized. (Syllable boundaries are marked by dots (.) and ambi-syllabicity by a tilde (~). : *'stroh.'dumm*, *'stink.'faul*, *'stock.'steif*, *'haut.'nah*, *'stock.'schwul*, *'sau.'dumm*, *'sau.'kalt*, *'eis.'kalt*, *'scheiß.e.'gal*, *'blut.'jung*, *'blut.'arm*, *'tot.'schick*, *'Scheiß.'spiel*, *'Bul~len.'hi.tze*, *Höl~len*.

<sup>3</sup> The immediate constituents of determinative compounds meet the conditions for integration (for details cf. section 3 and Jacobs (1993) or Uhmann (1994).

'lärm, 'Pfund<sub>s</sub>. 'kerl etc)<sup>4</sup>. Well-known minimal pairs like 'blut. 'arm/'blut.arm (very poor/anaemic), 'stein. 'reich/'stein.reich (very rich/stony), 'Höl~len. 'lärm/ 'Höl~len.lärm (infernal noise/noise in hell) show that Beat Deletion cannot apply, because this would transform the relative compound into a determinative compound :

(5)

a) relative compound (very poor)    b) determinative compound (anaemic)

		x			x
x	x	x		x	x
x	x	x		x	x
x	x	x	x	x	x
ein blutarmes	Mädchen		ein blutarmes	Mädchen	

We conclude : In these cases of intensifying relative compounds the Principle of Rhythmic Alternation seems to be abandoned and beat clash is systematically lexicalized. Although this fact does not prove the Principle of Rhythmic Alternation to be wrong, it has to be revised such so that it covers only a tendency to avoid successions of prominent or non-prominent syllables. But rhythmically marked structures - especially beat clashes - are in some constellations not ill-formed. One constellation, the rule-governed beat clashes on relative compounds, has been described in this section. Relative compounds - which are quite frequent in German - are thus highly marked but not ill-formed cases concerning their rhythmical properties. It seems to be the case that the Principle of Rhythmic Alternation can only prevail via the application of Euphony Rules if the grammatically induced prominence rules (for details cf. section 3) allow an alternating rhythm. It is only on the basis of this result that the aim of this article, i.e. the description of the interplay between sequential constraints and grammatical rules, can be accounted for.

## 1.2. BEAT CLASHES IN NATURAL CONVERSATION

If we leave the field of metrical phonology and have a look at conversational data, this shift of perspective implies that accentuation patterns<sup>5</sup> of spoken discourse instead of abstract lexical features of words or phrases (i.e. stress) become the center of attention.

<sup>4</sup> For morphological details cf. Fleischer & Barz (1992: 204f, 230ff) and for the accent pattern cf. Kohler (1977: 194) and Wurzel (1980).

<sup>5</sup> The accent notation in the transcripts will be a relational and not an absolute one. It orients to the fact that participants in natural conversation don't calculate

Examples (6) and (7) are instances of beat clashes on the elative compounds 'haut.'nah and 'eis.'kalt which seem to kind of “infect” their environment in such a way that they occur in intonational phrases with higher *density of accented syllables* (cf. Uhmans 1989, 1992) than surrounding intonational phrases of the same speaker :

(6) China 52

- 01 I : für 'mich wär das ja auch ne 'irre 'Chance gleich dann (0.9)  
 02 in das 'volle 'Leben da ei(h)nzustei(h)gen hehehe  
 03 T : jaja jaja (.)  
 -> 04 I : s(h)o 'a(h)lles 'ganz 'haut'nah (0.5) 'mit 'zu'kriegem,

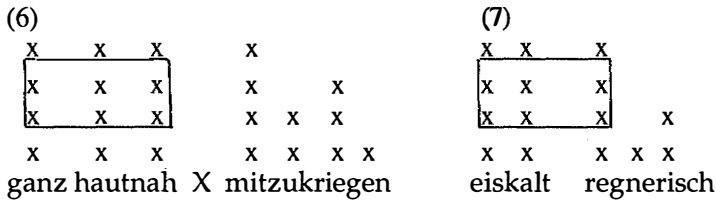
(7) Hunderfünfzig 10

- 01 H : (...) schon richtig 'Frühlings(stimmung)?  
 02 X : jaja (.) wie es : wa-  
 03 also =es blüht alles : (.) und : (0.5) (sehr) 'warm  
 04 (1.0)  
 05 es war 'schön  
 06 und jetzt stehn wir hier wieder in diesem häßlichen 'Kiel  
 -> 07 es is 'eis'ka :lt 'regnerisch (.) 'miese 'Stadt,

These excerpts show instances of remedies of beat clashes as well as their renunciation in example (6) Beat Insertion (X), which corresponds to a pause, creates a distance after three clashing accents :

---

absolute hertz, decibel and centiseconds, but perceive successions of alternating prominences or successions of prominences with more or less equal strength. So accent notation, i.e. the distinction between *primary* (´), *secondary* (˘) and *emphatic accents* (ˆ) cf. the transcription conventions for details, is restricted to the domain of intonational phrases. If intonational phrases are not too complex, each line in the transcript belongs to an intonational phrase. Intonational phrases can contain more than one primary, secondary or emphatic accent. The relational character also implies that for example the actual phonetic prominence of a secondary accent in one intonational phrase can be the same as the prominence of a primary accent - even uttered by the same speaker - in another intonational phrase, because in this environment it might be the strongest accent.



But beat clashes don't need relative compounds as a starting point. In natural conversation speakers not only let beat clashes happen - as in examples (6) and (7) - but they are also deliberately produced on words which lexically have only one primary stressed syllable :

## (8) China 52f

01 T : aha (0.3) dann ists auch viel 'spannender;

02 I : hm

03 T : weil man dann so die Struk'turen gut mitkriegt=

04 =vor allem das to- intere'ssante ist halt das sind 'Leute.

-&gt; 05 die 'alle "jah're'lang in 'England stu'diert ham;

## (9) China 56

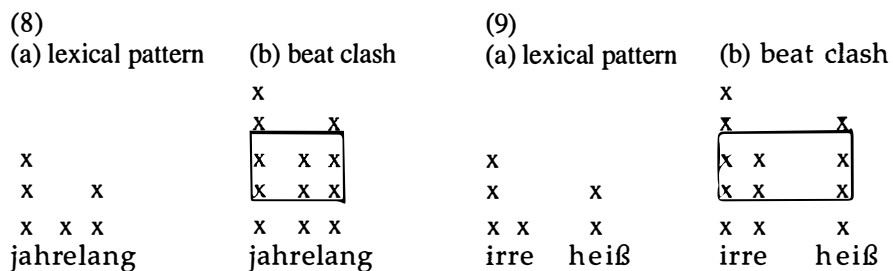
01 T : von daher isses schon interessant

02 so vom Stadt | bild | her

03 I : | mhm |

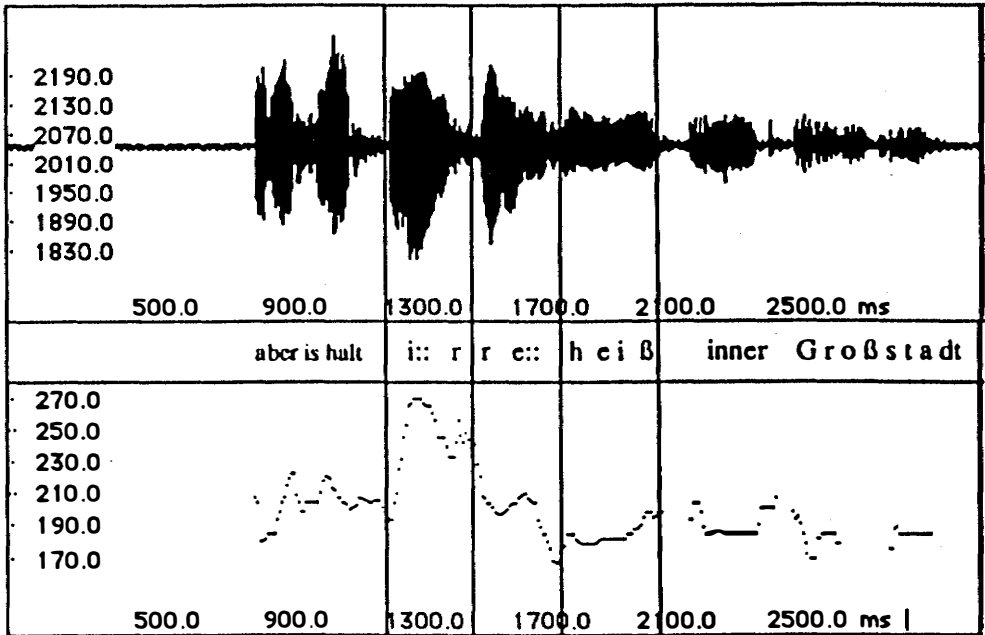
-&gt; 04 T : aber s=is halt "ir're : 'heiß ° inner Großstadt°

Speakers achieve beat-clashing rhythms in these examples by Beat Addition on syllables that would “normally” receive only level-1 prominence (cf. the two schwa-syllables) and not more than level-2 prominences in the “ideal” metrical grids after Beat Delation to eliminate the beat clashes between the first and the third syllable. Let us suppose a kind of *Emphaserstärkung* which promotes each syllable with an extra prominence that corresponds to two metrical beats, then the internal prominence relations are kept constant but the conditions for beat clash are met. In both cases we perceive three clashing accents :



The speech waveform and the fundamental frequency ( $f_0$ ) of example (9) (Fig. I)<sup>6</sup> show that the duration of the syllables that were perceived with beat-clashing accents show a remarkably high correspondance in their duration and they are also set off prosodically by changes in the  $f_0$ - contour that can be phonologically analysed as pitch accents (cf. the increased pitch range on the emphatically accented syllable *ir-*).

Figure I



But even more interesting is the comparison between the beat-clashing accentuation on the adjective *irre* in example (9) and another realization of this adjective (Fig. II) by the same speaker in example (10):

<sup>6</sup> The acoustic measurements were done with the program Signalize<sup>TM</sup>. I wish to thank P. Auer for helpful instructions and for making this program available to me.

(10) China 15

01 I: Ja=die Ho'tels sind=sicher (0.6)

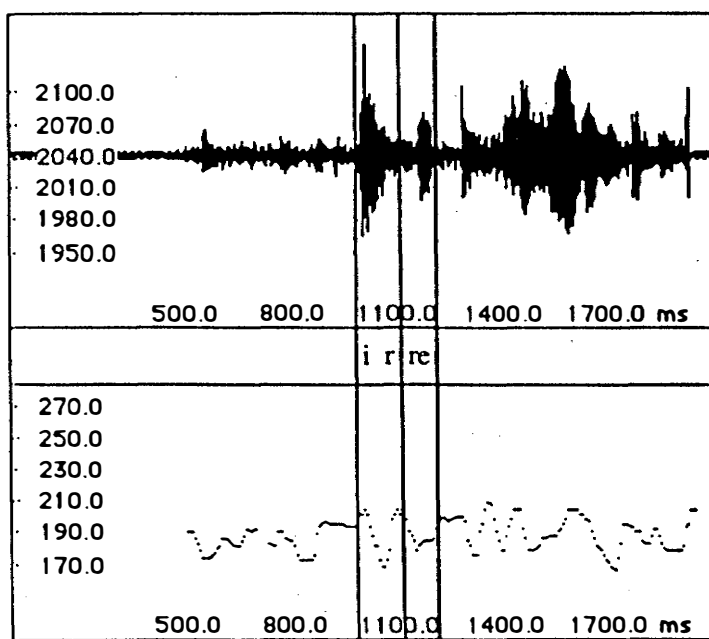
-> 02 T: ° 'irre | 'teuer °

03 I: | ° 'relativ | ja (0.5) relativ | teuer. °

04 T: | ° ja glaub ich auch ° |

Here, the adjective is realized in a prosodic make-up that corresponds to its lexicalized accent pattern, which shows the schwa-syllable *-re* without any metrical strengthening :

Figure II



Returning to function we have to ask what the beat clashes do in these turns? It seems as if the accentuation pattern of the relative compounds, in which one element intensifies the other, serves as a blueprint to « contextualize »<sup>7</sup> “intensity” or “emphasis” on words

<sup>7</sup> Cook-Gumperz & Gumperz (1978) as well as Gumperz (1984, 1992a, b) have introduced the notion of contextualization in order to subsume under a common heading procedures and techniques available to participants for the task of not only conveying meanings or propositions, but, at the same time, constructing contexts in which their utterances become interpretable. Cf. also Auer (1986, 1992).

which would be less emphatic or less strong assessments if they were realized without beat clashes. *Ir're 'heiß* is much hotter than *'irre 'heiß* and *jah're'lang* means not only a few years but a very long time. In example (8) iconicity may be involved, too, because accenting every syllable takes more time than accenting only one.

Emphasizing and intensifying assessment terms are the starting point in the exploitation of beat clash as a contextualization device<sup>8</sup>. But I want to propose a shift of perspective and look at the sequential organization of assessments realized with beat clashes and try to show that if assessment terms are packaged in such a way, they occur - compared to assessments which are not prosodically marked by a beat-clashing rhythm - in sequentially constrained contexts.

## 2. SEQUENTIAL CONSTRAINTS : BEAT CLASHES IN ASSESSMENT UTTERANCES

Assessment terms occur at different loci in conversation. Following the seminal work of Pomerantz (1975, 1984), which was adopted for German data in Auer & Uhmann (1982), we can distinguish between two different conversational activities and two different sequentiell positions : assessment terms occur (i) within assessment pairs - as first and second assessments; (ii) within stories, news or informings and in comments to these conversational objects - also as first and second assessments.

The production of a first or initial assessment (A1) by speaker X and a second assessment (A2) by speaker Y, the recipient of the first assessment, is called an *assessment sequence* or *assessment pair* if the referent in the second assessment is the same as in the first. From the sequential point of view first and second assessments are closely connected. Although Pomerantz avoids the term *adjacency pair*, she claims that « the initial assessment provides the relevance of the recipient's second assessment » (Pomerantz 1984 : 61). With respect to the initial assessment a recipient has two options : He may decide to *agree* with a prior assessment by proffering a congruent assessment

---

<sup>8</sup> Cf. Selting (1994) for detailed analysis of emphatic speech style in story-telling, van Os (1989) for intensifying in German and Müller (1991) for metrical emphasis and rhythmic scansion in Italian.



term or he may alternatively decide to *disagree* by proffering a non-congruent assessment term which is directly contrastive with the first assessment term. Detailed analysis of the sequential organization of assessment sequences has shown that these options are not equivalent, but constrained by multiple layers of preferences for second assessments, which depend on the activity type initiated by the first assessment<sup>9</sup>. But in the majority of assessment pairs the operative preference structure is : stated agreement preferred, stated disagreement dispreferred and « (...) across different situations, conversants orient to agreeing with one another as comfortable, supportive, reinforcing, perhaps as being sociable and as showing that they are like-minded » (Pomerantz 1984 : 77)<sup>10</sup>. On a finer semantic scale Pomerantz distinguishes in the class of congruent assessments between « upgraded » (11), « downgraded » (12) and « same » (13) second assessments<sup>11</sup> :

## (11) Hundertfünfzig 4

01 H : Wie alt,

02 X : Ja : : so : : sechsenzwanzig glaub=ich

A1 03 H : "Schö : :nes Alter

A2 04 X : Ja ne hehe (0.8) 'best(h)en 'Jah(h)re

## (12) Roro 410

A1 01 S : h der isch eine trübe Tasse 'meine G(h)üt(h)e

02 X : warum?

03 S : hhe wenn der da unten reinkommt (0.5) hehe (. (h) ..) (dann) gehts

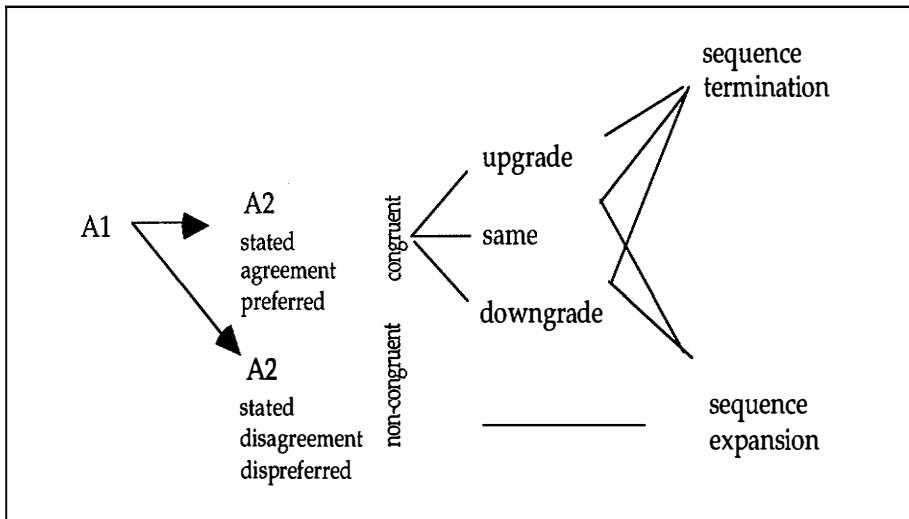
<sup>9</sup> Preferred: agreement, acceptance of compliments; dispreferred: disagreement, agreement = criticism by others after self-denigration, self-praise in compliment responses.

<sup>10</sup> « (...) the activity of performing assessments constitutes one of the key places where participants negotiate and display to each other a congruent view of the events that they encounter in their phenomenal world. It is thus a central locus for the study of the 'shared understandings' that lie at the heart of the anthropological analysis of culture » (Goodwin & Goodwin 1992: 182).

<sup>11</sup> It has been argued (cf. Auer & Uhmann 1982 and Uhmann to appear) that the concept of « same assessment » has to be broadened - at least for German data - such that semantically same evaluations as in example (13) like *mords Verhau* and *ganz grauenvoll* can be taken into account and don't have to be arbitrarily classified as either semantically upgraded or downgraded.

- 04 So : (dann) wenn=er=scho anfäng zu redn  
 05 S : aoah! | also i weiß °(net)° |  
 A2 06 X : | naja der hat so ne gewisse (Art) |  
 (13) Antiquitäten 1  
 01 N : also (.) mmh (.) dieser Antiquitätenladen da euch gegenüber,  
 A1 02 also der hat ja schon nen mords Verhau in sein Laden=  
 03 X : = wie, wo? ah=so  
 A2 04 ja da siehts schon oft ganz grauenvoll aus;

But from a sequential point of view this three-dimensional distinction is reduced to a two-dimensional distinction : some same and downgraded evaluations are either used as sequence terminizers (like upgrades) or they preface disagreements and the sequence is expanded until agreement is achieved. Due to this ambiguity of sames and downgraders only upgraded second assessments can be considered *clear agreements*<sup>12</sup> and should thus be the most preferred recipient's reaction :



It has been shown (cf. Pomerantz 1975, 1984, Auer & Uhmman 1982, Uhmman to appear) that assessment pairs are organized in such a way that stated agreements are maximized and stated disagreements are

<sup>12</sup> Cf. Pomerantz's (1984: 66ff) distinction between « strong agreements » and « weak agreements ».

minimized. This distribution does not follow automatically from a shared evaluation system, but has to be achieved by the participants. This is done in such a way that the dispreferred next action, i.e. the disagreement, is not stated upon completion of the first assessment : there may be a delay (silence or request for clarification) or a second assessment from the class of congruent assessments that is potentially interpretable as upcoming disagreement, i.e. a same or downgraded second assessment.

Although agreement is the preferred next action upon completion of a first assessment, there is a systematic bias between the position of first and second assessor. Proffering a first assessment has to be done on uncertain grounds. The first assessor can only assume - for example due to joint cultural norms - that his recipient will share his evaluation, but if the topic is being discussed for the first time, the first assessor has only limited knowledge about the opinion of his recipient. And even if he or she knows the recipient and his or her evaluation of the assessed referent due to a shared interactional history, the latter may have changed his or her mind meanwhile. First assessors therefore always face the risk that their recipient will not share their point of view. The position of the second assessor, by contrast, is much safer. Because the estimation of the first assessor is already known, a second assessor who wants to agree can do this as strongly as he wishes and without any delay as in example (11).

On the basis of the discussion so far we could expect that assessment terms that are further intensified by a beat clashing rhythm should be avoided by first assessors, because the risk of receiving an unpreferred next action, i.e. no second assessment upon completion of the first assessment or a second assessment interpretable as upcoming disagreement, is systematically enlarged by strengthening a first assessment with a beat-clashing rhythm. Of course first assessors may also fail to receive a clearly agreeing, congruent second assessment without underlining it with a beat-clashing rhythm. But first assessments that are further strengthened through beat clashes increase the risk of dispreferred next actions, because only recipients willing to state a position as strong as or even stronger than the first assessor will proffer an upgraded second assessment that would have to be realized with a beat-clashing rhythm, too. It seems to be an obvious conclusion to take the rare use of beat clashes in first assessments of assessment pairs in the data as an orientation of first assessors towards the formal preference for agreement.

But as I have shown elsewhere (for details cf. Uhmman to appear) beat clashes are also absent in second assessments of assessment pairs. This seems to be quite remarkable at first sight, because upgrading second assessments are preferred, and it could be expected that second assessors systematically make use of the possibility of further strengthening their assessment through beat clashes. But the avoidance of beat clashes in this position can be explained by the observation, that even congruent second assessments can become too strong so that participants negotiate agreement instead of terminating the assessment sequence. Recipients of first assessments would therefore unnecessarily risk the advantage of second assessor and disregard the orientation towards the preference for agreement.

It has been shown (for details cf. Uhmman to appear) that beat clashes regularly occur in the second context for assessment terms : clashes occur in extended first assessments like stories<sup>13</sup>, news or informings and in seconds to these conversational objects. Although there is a sequential similarity here between first assessments followed by second assessments upon completion in both conversational objects and a shared formal preference for agreement and display of congruent evaluation, first assessments in assessment pairs and stories, news or infomings on the one hand and second assessments in assessment pairs and second assessment following stories on the other hand also differ from each other.

What is the difference between first assessments in assessment pairs and stories, news or infomings? Assessing a person, an event or an experience is also - at least implicitly - done in the course of storytelling, but this aspect is not as focal as in assessment pairs. Stories, news and informings are also realized as multi-unit turns and tellers have to provide their recipients with information about the climax of the story and possible story completion points. First assessments in stories or news realized with a beat-clashing rhythm seem to be the ideal packaging which provide not only for the prosodic identification of the climax of a story but also for the speaker's affect display. Both aspects are relevant information for the recipient, the first for the placement of the second assessment upon completion, the second for the recognition of the speaker's attitude towards the assessable and a

---

<sup>13</sup> Cf. Pomerantz (1975: Chap. 2) and especially Jefferson (1978) for a detailed analysis of assessments in story-telling.

reciprocal affect display. Excerpt (14) shows an instance of implicit first assessment in line 03:

(14) China 25f

- 01 T : Ich hab | dir ne |
- 02 I : | aber irgendwie | ja
- > A1 03 T : ja. ne 'Karte von 'Ma"lay : 'sja mal | mitgebracht |  
((ehrfurchtsvoll))
- A2 04 I : | 'ts ahhh : | to :ll :  
((click))
- 05 | °ah-°
- 06 T : |° jetzt paß auf.°
- 07 \*und zwar ich hab\* son 'ganz 'tolles 'dickes 'Buch über  
Ma'layasia;

T informs I that she has brought a map of Malaysia. Instead of one main accent on the penultima<sup>14</sup> T pronounces the name with three clashing accents and a prolongation of the main stressed syllable. By this prosodic realization T displays that she does not want I to focus exclusively on the naming and identification of a referent, but that she wants to draw I's attention to the evaluative loading of the term, i.e. reverence. I co-participates in T's affect display. Instead of simply acknowledging receipt of T's information by producing a «continuer» *hmhm* (cf. Schegloff 1982), she joins T's prosodically delivered evaluation in «recognitional terminal overlap» (cf. Jefferson 1983) by starting her second assessment turn with a dental click followed by another non-lexical assessment sound *ahhh*:: and the assessment adjective *toll*.<sup>15</sup>Detailed analysis has shown (cf. Uhmann to appear) that beat clashes seem to be useful devices which provide for the

<sup>14</sup> Lexically, the word has the main stress on the antepenultima *Ma.'lay.sia*, but the last two syllables were fused by turning the syllable nucleus of the penultima into a glide.

<sup>15</sup> Comparing the sequential placement of I's response, it shows that the assessment in line 03 starts in overlap with T's talk as a « concurrent assessment » (cf. Goodwin 1986: 213): it is placed within T's current turn-constructional unit and brought to completion by T's attention focussing formulation *jetz paß auf* before she starts to talk about another referent, a book about Malaysia. The prototypical placement of a continuer would be at the boundaries of two turn-constructional units to « bridge » them (Goodwin 1986: 207f).

storyteller's affect display and secure an immediate subsequent second assessment. Although the risk of stating positions that cannot be agreed with is not totally abandoned in these conversational objects, the balance of costs and rewards might lead to a different result for storytellers or deliverers of news. Securing an immediate subsequent or «concurrent» (cf. fn. 15) second assessment might override the risk of stating a potentially unagreeable assessment.

The placement of assessments as second to informings is motivated because news, stories or informings can be interpreted as kinds of extended first assessments. But - like in example (14) - explicit assessment terms can be regularly absent if the teller of the informing can be sure that interpretation and evaluation are recoverable from the content itself, so that the content of the talk, its connotations and the evaluative loading provide the relevance of the recipient's second assessment. Example (15) shows another instance of a second assessment to an informing:

(15) China 34f

- 01 T : ehe=ansonsten von Kuallalumpur bis Cota Baro  
 02 sinds=so (0.2) 'sechs 'acht 'Stunden;  
 03 ° mim 'Bus; °  
 04 (0.6)  
 05 geht 'schon 'auch.  
 06 (0.9)  
 07 I : Ja aber das is doch ehm der 'Witz schlecht | hin, |  
 08 T : | jaja |  
 09 I : | erst bis hier erst nach |'da :  
 10 T : | jaja hmhm | hmhm  
 11 I : lund dann wieder zurück die ganze Strecke |  
 12 T : | das 'blöde ist halt hier inner | Mitte  
 13 (1.4)  
 A1 14 T : ist 'alles nur 'Dschungel.  
 15 da komms halt kaum | durch |  
 ->A2 16 I : | 'hhhha | "span | 'nend |  
 17 T : | hehehehe |

In extract (15) T and I are sitting over a map and T is helping I to plan her trip to Malaysia. In lines 07, 09 and I complains that she cannot take a direct route and T informs her in lines 10,12 and 14 about the reason for the complicated detour. But T's informing deserves a closer look. T starts her turn in recognitional terminal overlap in line 08 confirming I's first assessment *der Witz schlechthin*, and in extended overlap with I's complaint she co-participates in I's complaint with a second assessment *das blöde is halt*). Only when simultaneous talk is brought to completion does T pause in line 13 in the middle of a turn constructional unit for 1.4 seconds and provide the necessary information: what may look like a short distance on the map is in fact unpassable jungle. Due to the evaluative loading that accompanies the term *Dschungel* for Western-Europeans, T's talk is not treated simply as an informing, but as an affect-displaying assessable, i.e. a first assessment, that can be responded to. In line 16 I co-participates with a «reciprocal affect display» (cf. Goodwin & Goodwin 1992: 157): she responds with a non-lexical assessment signal, a deep and impressed inbreath *'hhhha*, followed by an assessment adjective *'spannend*. Lexically, this adjective has only one main stress on the first syllable, but here it is produced with two clashing accents *"span'nend* to intensify the second assessment and to provide a strong display of the assessor's emotional involvement. Second assessments in stories or informings prototypically exhibit a different format compared to seconds assessment pairs (for details cf. Uhmann to appear): seconds in assessment pairs consist of a pre-turn particle (like *ja* or *naja* in examples 11) to (13)) followed by an assessment term; in seconds to informings we find non-lexical assessment signals (like the dental click and the enraptured *ahhh*:: in example (14) or the impressed inbreath *'hhhha*) instead of pre-turn particles and the assessment terms are regularly realized with beat-clashing rhythm. Comparing the absence of beat clashes on seconds in assessment pairs and their use on seconds to informings, it may be the expressiveness of the beat-clashing rhythm that might account for the different distribution. What might be “too much” as a second in an assessment pair with its main function of displaying a congruent assessment can be well-suited in an activity which beyond that has to display the understanding and appreciation of a story or an informing. The beat-clashing rhythm is well-suited to this reciprocal affect display and its expressiveness is further strengthened by the frequent use of non-lexical assessment sounds.

In brief the present data suggest that beat clashes in assessment utterances are very useful devices. The phonologically highly marked

beat clashes take the accentuation pattern of the relative compounds as a blueprint and contextualize emphasis and display emotional involvement. The expressiveness of the beat-clashing rhythm in second assessments is further strengthened by the frequent use of non-lexical assessment sounds and the packaging of the assessment turns in exclamatives. All these cues combine in the contextualization of intensifying the assessment term and the speaker's affect display. In first assessments in stories or news beat clashes seem to be the ideal packaging which provides not only for the speaker's affect display but also secures an immediate subsequent or concurrent second assessment.

The existence of these conversationally achieved beat clashes could corroborate the hypothesis, that grammatical rules are at least partly abandoned in favour of rules of conversational organization or by contextualization convention, because in analysing natural conversation we find linguistic forms which - at first sight - seem to go beyond the grammatically licensed variation.

### 3. GRAMMATICAL CONSTRAINTS

But what can be said about the conversationally achieved beat clashes from a grammatical point of view (for a detailed discussion cf. Uhmman 1994). Let us have a look at the examples (6) and (16) :

(6) China 52

01 I : für 'mich wär das ja auch ne 'irre 'Chance gleich dann (0.9)

02 in das 'volle 'Leben da ei(h)nzustei(h)gen hehehe

03 T : jaja jaja (.)

-> 04 I : s(h)o 'a(h)lles 'ganz 'haut'nah (0.5) 'mit 'zu'kriegern,

(16) China 19

12 I : der 'eine (0.5) war ma ver'droschen worden,

13 vonner 'ganzen (0.3) 'Horde chi'nesischer Kommili'ton; (0.3)

14 "weil 'er sich er'dreistet hatte,

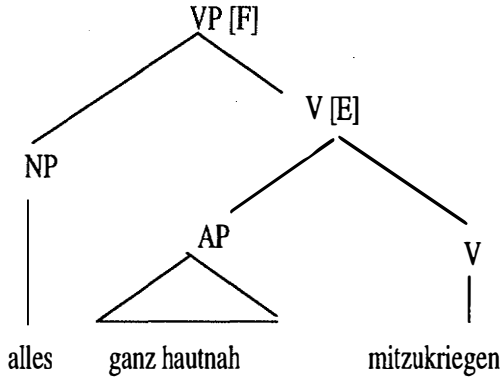
-> 15 eine 'Chi'ne'sin 'zum "Tee einzuladen;=nachmittags

The crucial difference between these two examples is that in contrast to line 04 in extract (6) the beat clashing rhythm in line 15 of extract

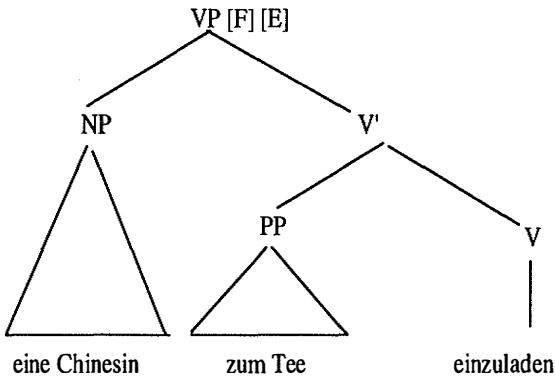


(16) does not include the verb. To see how this difference can be accounted for, we have to look at the two syntactic structures :

(6a) syntactic structure



(16a) syntactic structure



The decisive difference can be found between the sister-constituents {*ganz hautnah, mitzukriegen*} and {*zum Tee, einzuladen*} : The prepositional object *zum Tee* is an argument of the head *einzuladen*, whereas the adjective phrase *ganz hautnah* is an adjunct of *mitzukriegen*. It has been shown by Jacobs (1991, 1993) that this difference has consequences for the prominence structures, because three prominence rules (*P-Regeln*), which are responsible for the metrical strength of the constituents, and a condition of integration (*BedI*) reflect the difference. If the conditions for integration are met, sister-constituents (SK) can be fused into semantically compact units, which do not function as separate informational units in the discourse. For the purpose of this article the most relevant conditions for integration (cf. Jacobs (1993 :71ff) are BedI 1 and BedI 2 :

- (BedI) Konstituente X<sub>1</sub> ist nur dann in Konstituente X<sub>2</sub> integriert, wenn 1. -  
 4. gelten :
1. X<sub>1</sub> und X<sub>2</sub> sind Tochterkonstituenten derselben Konstituente Y und X<sub>2</sub> ist Kopf von Y;
  2. a) X<sub>1</sub> ist ein Argument von X<sub>2</sub>,  
 b) Y ist ein Wort und X<sub>1</sub> ist eine nähere Bestimmung zu X<sub>2</sub>; (...)

The three prominence rules (P-Regeln) (cf. Jacobs 1993 : 84f), which are subject to the Proper Inclusion Principle, are responsible for the transformation of syntactic structures into prominence trees<sup>16</sup> :

(P-Regel 1)

Alle X e SK, die das Merkmal [F] enthalten, erhalten "+".

(P-Regel 2)

Wenn kein X e SK das Merkmal [F] enthält, erhalten alle neutral betonbaren X e SK "+".

(P-Regel 3)

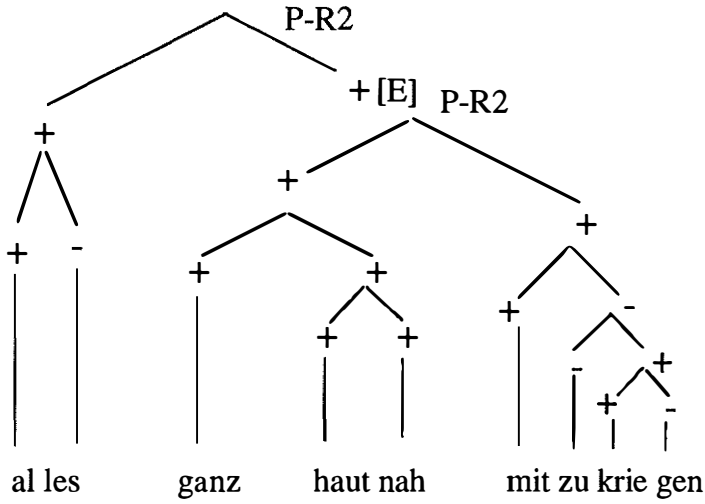
Wenn kein X e SK das Merkmal [F] enthält und die Elemente von SK im Verhältnis der Integration stehen, dann geht "+" an die integrierte Konstituente, wenn diese neutral betonbar ist, andernfalls an die Zielkonstituente.

In the domain of V' (example 16) P-Regel 3 has to be applied, which assigns a "+" to the neutrally stressable<sup>17</sup> argument but a "-" to the verb, because this structure meets the conditions for integration - especially BedI-2a. In the domain of V (example 6) P-Regel 2 has to be applied, which assigns a "+" to both neutrally stressable sister-constituents, because the adjunct *ganz hautnah* does not meet (BedI) 2a. So contrary to (6) there is no interaction in (16) :

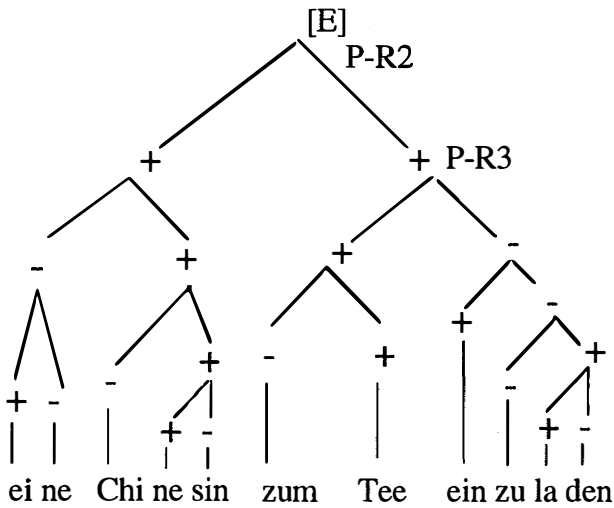
<sup>16</sup> The "+/-"-notation of the prominence trees is somewhat different from the "s/w"-notation in metrical phonology. The label "+" means more prominent than any "-"-sister but equal in prominence to any "+"-sister. It follows from this definition that branching "+"-sisters are well-formed (for details cf. Jacobs 1991, 1993).

<sup>17</sup> The set of constituents which are « not neutrally stressable » has to be defined 'ex negativo': The feature is assigned to constituents that cannot be prominent unless they are marked with the feature [F]. This applies to certain 'small words' (like non-demonstrative definite pronouns), functional elements (like articles, complementizers or auxiliary verbs) and larger constituents if their denotation is in some way contextually present. For details cf. Jacobs (1991, 1993) and Uhmann (1991).

(6b) prominence structure



(16b) prominence structure



After the application of the *R-Prinzip* (cf. Jacobs 1993 : 86)

(R-Prinzip)

1. Die designierten Silben jedes +-Elements von SK sind stärker als alle anderen Silben von SK.
2. Die designierten Silben aller +-Elemente von SK haben dieselbe Stärke.  
and a facultative rule of *Endakzentstärkung* (cf. Uhmann 1994 : 59)

## (Endakzentstärkung)

Von mehreren rhythmisch stärksten Silben innerhalb einer Intonationsphrase erhält die letzte ein zusätzliches "+".

we receive the rhythmical structures (6c) and (16c). (Notice especially the lexically induced beat clashes on the elative compound *hautnah* in example (6) which cannot be resolved by Beat Deletion (cf. section 1) and the application of the Endakzentstärkung in example (16), which turns the constituent *Tee* into the most prominent syllable of the entire intonational phrase.):

## (6c) rhythmical structure

al les ganz haut nah mit zu krie gen  
 x x x x x x x x x x  
 x x x x x x x  
 x x x x x

## (16c) rhythmical structure

ei ne Chi ne sin zum Tee ein zu la den  
 x x x x x x x x x x  
 x x x x x x x  
 x x x x

(x)

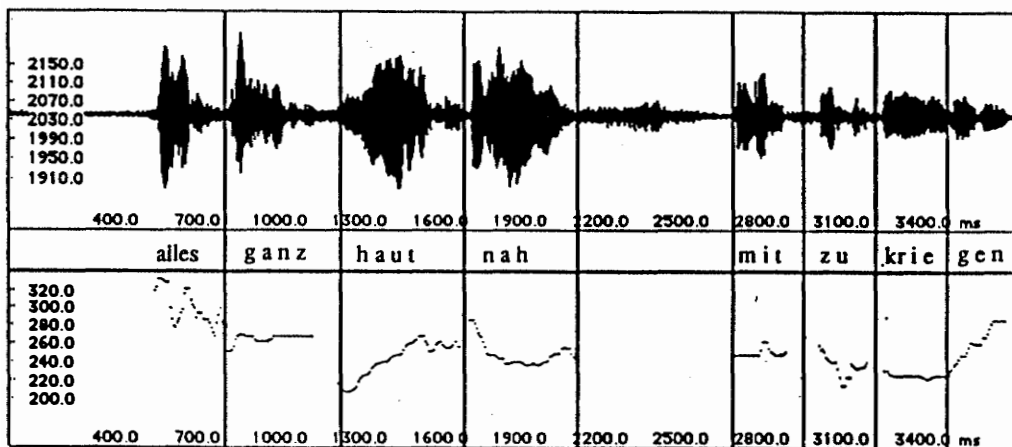
(6c) and (16c) could be well-formed rhythmical structures which reflect the prominence relations induced by the placement of the F-feature and the conditions for integration. But the prominence structures also contain an E-feature. As the auditive impression tells us, in case of emphasis all syllables become more prominent than they would be with "normal", lexical accentuation. In section 1.2 two extra metrical beats were added to every syllable dominated by the E-feature to make it phonologically apparent. But this rule of *Emphaseverstärkung* produces the correct result only for example (6) :

## (6d) rhythmical structure and emphatic strengthening

x x x	x	x x x	x	x x x
x x x	X	x x x	=>	x x x
ganz hautnah		mitzukriegen		ganz hautnah mitzukriegen

Despite the reduction in volume following the pause after the elative compound (see the reduced swing in the speech waveform) the  $f_0$ -contour (figure III) shows clearly the beat clashes on the verb *mitzukriegen* :

Figure III



Starting from an onset-level which is nearly identical with the offset-level of the syllable *-nah* the  $f_0$ -contour steps down like a staircase<sup>18</sup> until it rises on the last syllable for the intonational phrase final high boundary tone<sup>19</sup>. The syllables which are perceived with a beat-clashing rhythm receive a pitch accent and they are of almost equal duration, i.e. they form isochronous<sup>20</sup> intervalls.

The rhythmical structure of (16), however, differs remarkably from (6), because in (16) the verb receives no additional beats - instead of Beat Addition the lexically induced beat clash between the syllables *Tee* and *ein-* is eliminated via Beat Deletion :

(16d)      rhythmic structure and emphatic strengthening

```

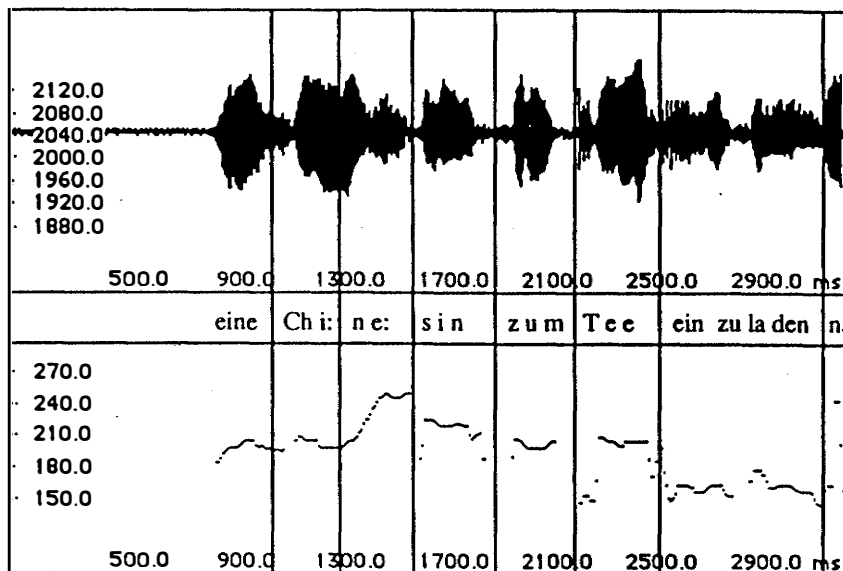
                                     X
                                   X X
                                 X X X X X
                               X X X X X X
                             X X X X X X X X
                           X X X X X X X X X X
                          X X X X X X X X X X X
                         X X X X X X X X X X X X
                        X X X X X X X X X X X X
                       X X X X X X X X X X X X
                      X X X X X X X X X X X X
                     X X X X X X X X X X X X
                    X X X X X X X X X X X X
                   X X X X X X X X X X X X
                  X X X X X X X X X X X X
                 X X X X X X X X X X X X
                X X X X X X X X X X X X
               X X X X X X X X X X X X
              X X X X X X X X X X X X
             X X X X X X X X X X X X
            X X X X X X X X X X X X
           X X X X X X X X X X X X
          X X X X X X X X X X X X
         X X X X X X X X X X X X
        X X X X X X X X X X X X
       X X X X X X X X X X X X
      X X X X X X X X X X X X
     X X X X X X X X X X X X
    X X X X X X X X X X X X
   X X X X X X X X X X X X
  X X X X X X X X X X X X
 X X X X X X X X X X X X

```

eine Chinesin zum Tee ein zuladen => eine Chinesin zum Tee einzuladen

<sup>18</sup> Due to declination (cf. Ladd 1984) the steps become narrower towards the end of the intonational phrase.  
<sup>19</sup> Cf. Uhmann (1991) for the discussion of phonological rules that lead to well-formed intonational phrases in German.  
<sup>20</sup> For a detailed and critical discussion of the concept and the distinction between syllable-timed and accent-timed languages cf. Auer & Uhmann (1988); for the interactive relevance of perceptual isochrony in English everyday conversation cf. Couper-Kuhlen (1993).

Figure IV



Due to the application of Beat Deletion even the strongest syllable of the verb (*ein-*) receives no pitch accent. This leads to the effect that the  $f_0$ -contour (figure IV) has reached its  $f_0$ -minimum at the beginning of the syllable *ein-* and that it stays at this level until the end of the intonational phrase (which is in this case marked by a low boundary tone) is reached.

Thus, the example analysis of (6) and (16) has proved that the rule of *Emphaseverstärkung* (cf. Uhmann 1994 : 211) has to be modified, because not every syllable dominated by an E-feature is subject to Beat Addition. The rule has to exclude all syllables which belong to a constituent that has received a “-” by the application of P-Regel 3 :

(*Emphaseverstärkung*)

Alle von einem E-Merkmal dominierten Silben erhalten dann mindestens zwei zusätzliche “x”, wenn sie nicht zu Konstituenten gehören, denen die P-Regel 3 ein “-” zugewiesen hat.

Although conversationally achieved beat clashes are interactively highly relevant rhythmical patterns, the phonological analysis has proved that participants do not suspend the phonological rules for the

construction of well-formed intonational contours. On the contrary, even a rule such as the *Emphaseverstärkung* which - at first sight - looks like something which allows for maximal freedom is subject to grammatical restriction.

#### 4. CONCLUDING REMARKS : ON THE INTERPLAY BETWEEN GRAMMATICAL RULES AND CONVERSATIONAL STRUCTURE

We conclude that beat clashes represent a rhythmical phenomenon which is regarded as a highly marked or even deviant structure in metrical phonology because it disobeys the Principle of Rhythmic Alternation (cf. e.g. Selkirk 1984). In the case of a beat-clashing rhythm the unmarked alternation between prominent and non-prominent syllables is cancelled in favour of a succession of only prominent syllables. Due to this violation beat clashes are subject to Euphony Rules in metrical phonology. However, the analysis of elative compounds shows (cf. section 1.1) that the Principle of Rhythmic Alternation has to be revised so that it covers only a tendency to avoid successions of prominent or non-prominent syllables if the grammatically induced prominence rules (cf. section 3) allow an alternating rhythm.

The analysis of conversational data shows (cf. section 1.2) that beat clashes are also actively constructed by participants turning lexically non-prominent syllables into prominent ones. Regarding the function of these conversational beat clashes it seems as if the accentuation pattern of the elative compounds serves as a blueprint to contextualize "intensity" or "emphasis". This pattern is used systematically in assessment sequences. This general claim is stated more precisely in section 2 : beat clashes occur in elaborated first assessments like stories, news or informings and in seconds to these conversational objects, but they are absent in first and second assessments of assessment pairs. This distribution is claimed to be not accidental but systematic and is accounted for by the interplay between the contextualization function of beat clashes and the operative preference structure of assessments.

For an analysis based only on conversational data, such conversationally induced beat clashes could be used as prime examples for the assumption that grammatical rules can be - at least partly - abandoned in favour of rules of conversational organization or

contextualization conventions; and the reason is that we find linguistic forms in natural conversation which go beyond the grammatically licensed variation. As beat clashes are interactively highly relevant contextualization cues (cf. section 2) they could be used to corroborate Bolinger's (1986 : viii) claim that prosodic features are beyond language specific grammatical constraints and directly linked to "emotional" attitudes (understood in a wide sense) which they universally and iconically reflect.

But it is shown (cf. section 3) that although beat clashes are interactively highly relevant, they remain within the scope of variation as determined by the relevant sentence-phonological rules. If speakers produce beat clashes to contextualize emphasis, the prominence rules (P-Regeln) - which build up the metrical strength of constituents - and a very important condition for integration (BedI) have to be respected. As a result, even a rule such as *Emphaseverstärkung* which looks like a rule allowing for maximal freedom is subject to grammatical restriction. Thus, it is only the combination of conversational and grammatical perspectives that allows for an appropriate analysis of the highly complex phenomenon of beat-clashing rhythm.

© Susanne Uhmann 1995

## TRANSCRIPTION CONVENTIONS

Each line corresponds to an intonational phrase.

. ; , ?	Strong falling, falling, rising, strong rising intonation at the end of an intonational phrase.
!	Exclamative intonation.
China	Onset and offset of simultaneous talk.
toll	
=	Linking without any intervening pause or gap.
(1.5)	Length of a silence.
(.)	Micro-pause of less than 0.2 seconds.
'China	Primary accent on the following syllable. A syllable notated with a primary accent (') is phonetically realized with a pitch accent, which corresponds in grid notation to a beat of at least level-4.
˘China	Secondary accent on the following syllable. Prominences perceived as weaker as primary accents,



	but still above the level of lexical stress are noted as secondary stress (˘).
"China	Extra strong (emphatic) accent on the following syllable. Syllables provided with extra prominence (phonetically realized by means of increased pitch range which can also be accompanied by extra intensity and duration of the accented syllable).
° China °	Stretches of talk perceived as being spoken "quietly" with low volume.
°° China °°	Very low volume.
° China °°	Decreasing low volume.
°° China °	Increasing low volume.
Chi : :na	Stretching of sound of the preceding letter. The more colons the greater the degree of stretching.
schön	A sound is produced shorter than in the standard pronunciation of German.
n̩	Syllabic nasal.
ʔ	Glottal stop.
Chi-	Cut-off of the prior sound or word.
(....)	Talk occurred but couldn't be transcribed.
( China )	Unsure-transcription.
(( Räuspern ))	Comments of the transcriber or non-verbal activities of the speaker.
ˈhh	Audible inbreath.
ˈts	Dental click [ ɭ ].
hehe	Laughter.
Chi(h)na	A word spoken with laughter.

## BIBLIOGRAPHY

- AUER, P. (1986). «Kontextualisierung». *Studium Linguistik* 19, 22-47.
- AUER, P. (1992). «Introduction : John Gumperz' approach to contextualization». In : Auer, P. , DiLuzio, A. (eds.). *The contextualization of language*. Amsterdam : Benjamins, 1-37.
- AUER, P., UHMANN, S. (1982). « Aspekte der konversationellen Organisation von Bewertungen ». *Deutsche Sprache* 1, 1 - 32.
- AUER, P., UHMANN, S. (1988). «Silben- und akzentzählende Sprachen. Literaturüberblick und Diskussion». *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 7, 214-259.
- AUER, P., DI LUZIO, A. (eds.) (1992). *The contextualization of language*. Amsterdam : Benjamins.
- BOLINGER, D. (1986). *Intonation and its parts. Melody in spoken English*. London : Arnold
- COOK-GUMPERZ, J., GUMPERZ, J. (1978). «Context in children's speech». In : Waterson, N. , Snow, C. (eds.). *The development of communication*. Chichester : Wiley, 3-23.
- COUPER-KUHLEN, E. (1993). *English speech rhythm : form and function in everyday verbal interaction*. Amsterdam : Benjamins.
- DURANTI, A., GOODWIN, Ch. (eds.) (1992). *Rethinking context*. Cambridge : University Press.
- FLEISCHER, W., BARZ, I. (1992). *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache*. Tübingen : Niemeyer.
- GOODWIN, Ch. (1986). «Between and within : alternative sequential treatments of continuers and assessments». *Human Studies* 9, 205-217.
- GOODWIN, Ch., GOODWIN, M. (1992). «Assessments and the construction of context». in : Duranti, A. , Goodwin, Ch. (eds.). *Rethinking context*. Cambridge : University Press, 147-189.
- GUMPERZ, J. (1992a). «Contextualization and understanding». In : Duranti, A., Goodwin, Ch. (eds.). *Rethinking context*. Cambridge : University Press., 229-252.
- GUMPERZ, J. (1992b). «Contextualization revisited». In : Auer, P. , DiLuzio, A. (eds.). *The contextualization of language*. Amsterdam : Benjamins, 39-53.
- HAYES, B. (1984). «The phonology of rhythm in English». *Linguistic Inquiry* 15, 33-74.
- JACOBS, J. (1991). «Focus ambiguities». *Journal of Semantics* 8, 1-36.

- JACOBS, J. (1993). «Integration». In : Reis, M. (ed.). *Wortstellung und Informationsstruktur*. Tübingen : Niemeyer, 63-116.
- JEFFERSON, G. (1978). «Sequential aspects of storytelling in conversation». In : Schenkein, J. (ed.). *Studies in the organization of conversational interaction*. New York : Academic Press, 219-248.
- JEFFERSON, G. (1983). «Notes on some orderliness of overlap onset». In : D'Urso, D., Leonardi, P. (eds.). *Discourse analysis and natural rhetorics*. Padova : Cleup Editore, 11-38.
- KOHLER, K.J. (1977). *Einführung in die Phonetik des Deutschen*. Berlin : Erich Schmidt Verlag.
- LADD, D.R. (1984). «Declination : a review and some hypotheses». *Phonology Yearbook* 1, 53 - 74.
- LIBERMAN, M., PRINCE, A. (1977). «On stress and linguistic rhythm». *Linguistic Inquiry* 8, 249-336.
- MÜLLER, F. E. (1991). *Metrical emphasis : Rhythmic scansions in Italian conversation*. KontRI Arbeitspapier 14. Universität Konstanz.
- NESPOR, M., VOGEL, I. (1989). «On clashes and lapses». *Phonology* 6, 69-116.
- POMERANTZ, A. (1975). «Second assessments : Studies of some features of agreements/ disagreements». Ph.D. Diss., University of California.
- POMERANTZ, A. (1984). «Agreeing and disagreeing with assessments : some features of preferred/dispreferred turn shapes» In : J.M. Atkinson, Heritage, J. (eds.). *Structures of social action. Studies in conversational analysis*. Cambridge, 57-101.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E. A., JEFFERSON, G. (1974). «A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation». *Language* 50, 696-735.
- SELKIRK, E. (1984). *Phonology and syntax : The relation between sound and structure*. Cambridge. Mass. : MIT Press.
- SELTING, M. (1994). «Emphatic speech style - with special focus on the prosodic signalling of heigthened emotive involvement in conversation». *Journal of Pragmatics* 22 : 375-408.
- SCHEGLOFF, E. (1982). «Discourse as an interactional achievement : Some uses of 'uh huh' and other things that come between sentences». In : Tannen, D. (ed.). *Analysing Discourse : text and talk*. GURT 1981. Washington, D.C. : Georgetown University Press, 71-91.
- UHMANN, S. (1989). «On some forms and functions of speech rate changes in everyday conversation». *KontRI Working Paper No. 7*. Universität Konstanz.
- UHMANN, S. (1991). *Fokusphonologie. Eine Analyse deutscher Intonationskonturen im Rahmen der nicht-linearen Phonologie*. Tübingen : Niemeyer.

- UHMANN, S. (1992). «Contextualizing relevance : On some forms and functions of speech rate changes in conversation». In : Auer, P. , DiLuzio, A. (eds.). *The contextualization of language*. Amsterdam : Benjamins, 297-336.
- UHMANN, S. (1993). «Das Mittelfeld im Gespräch». In : Reis, M. (ed.). *Wortstellung und Informationsstruktur*. Tübingen : Niemeyer, 313-354.
- UHMANN, S. (1994). *Grammatische Regeln und konversationelle Strukturen. Fallbeispiele aus Syntax und Phonologie*. Habilitationsschrift BUGH Wuppertal.
- UHMANN, S. (to appear). «On rhythm in everyday German conversation : beat clashes in assessment utterances». In : Couper-Kuhlen, E., Selting, M. (eds.). *Prosody in conversation : interactional studies*. Cambridge : University Press.
- VAN OS, Ch. (1989). *Aspekte der Intensivierung*. Tübingen : Gunter Narr.
- WURZEL, W.U. (1980). «Der deutsche Wortakzent : Fakten - Regeln - Prinzipien». *Zeitschrift für Germanistik* 1, 299-318.

## Interaction et opération de détermination

**Anne-Claude Berthoud**

*Université de Lausanne, Institut de Linguistique*

DANS CET EXPOSÉ, NOUS ENVISAGERONS les rapports entre dimension linguistique et dimension conversationnelle au travers de l'analyse d'un certain nombre de phénomènes de détermination, et plus particulièrement celle du déterminant indéfini *un SN*, de sa fonction dans la construction thématique du discours et des relations qu'il entretient dans cette construction avec les déterminants *le SN* ou *ce SN*. Les rapports complexes qu'entretiennent les marques de détermination avec les mouvements thématiques et mouvements conversationnels nous paraît être un terrain privilégié pour aborder cette articulation.

Pour préciser notre façon de décrire comment les marquages linguistiques rendent observables les dynamiques de l'interaction et en même temps comment les premiers contraignent les secondes, nous définirons préalablement le cadre théorique dans lequel nous voulons situer notre problématique.

### 1. CADRE THÉORIQUE

Nous situerons notre analyse dans l'optique d'une pragmatique intégrée, qui traite les marques linguistiques comme des traces d'opérations : le terme "linguistique" étant à comprendre au sens large d'une projection formelle des différents niveaux d'opérations : syntaxique, discursif (co-et contextuel, interactionnel) et cognitif; on dépasse ainsi le hiatus ou la hiérarchie existant entre approche phrastique et approche discursive, distinction propre à une conception disjointe de la pragmatique. Rappelons que les analyses qui se situent dans le cadre d'une *pragmatique disjointe* travaillent sur le front où la langue devient parole, scrutent les mécanismes de ce passage à

l'énonciation, l'"appareil formel de l'énonciation" de Benveniste (1974) permettant d'expliquer l'ancrage d'une séquence abstraite dans un contexte, voire la transformation d'une phrase en un énoncé, en un acte de communication.

Si l'attention est portée ici à la mise en fonctionnement de la langue dans le discours, ce type d'approche maintient néanmoins l'opposition entre les deux niveaux, appréhendés comme des blocs distincts et détachables, conception "naïve" selon Eluerd (1985), ou conception "en Y" selon Berrendonner (1981), qui établit une distinction entre sens linguistique et sens discursif, entre état des choses représenté et valeur de l'énoncé par rapport aux énonciateurs.

Une *conception intégrée de la pragmatique* tend à dissoudre cette opposition, dans la mesure où les formes linguistiques y sont envisagées dans leur fonction pragmatique et le sens considéré comme inséparable de ses conditions d'emploi (Recanati, 1979; Ducrot, 1980). Les formes linguistiques apparaissent alors comme traces des différents niveaux d'opérations qui les constituent. L'organisation syntaxique est ainsi sous contrainte discursive, elle ne préexiste pas à son insertion dans le discours.

Le fait par exemple d'utiliser une structure passive plutôt qu'une structure active disloquée dépend de l'objectif discursif et donc de l'accent que l'on veut porter sur tel ou tel élément; dans les énoncés suivants : a) *Pierre, il a mangé la pomme* et b) *La pomme a été mangée par Pierre*, il est respectivement question de Pierre dont on dit quelque chose et de la pomme à propos de laquelle on prédique quelque chose, l'organisation morphosyntaxique apparaissant comme trace d'une visée thématique spécifique. C'est dans ce sens que nous comprendrons des assertions telles que : la composante discursive organise la composante linguistique, ou le sens du dit réfléchit le sens du dire (Recanati, 1979), ou encore, l'énonciation est responsable de l'organisation morphosyntaxique de l'énoncé (Culioli, 1985).

Quelle que soit la proposition choisie, le dire se pose en élément constitutif du dit, chaque parole instaurant ce dont elle parle.

Dans cette perspective, faits de langue et faits de discours s'organisent de façon spécifique : les faits de langue ne précèdent pas les faits de discours, mais en sont eux-mêmes issus, ou, en d'autres termes, les premiers sont des constructions abstraites définies à partir des seconds; c'est la généralisation des faits de discours qui les érige en faits de langue.

Soulignons par ailleurs la difficulté qui émane de l'ambiguïté inhérente au terme *linguistique* lui-même; en effet, celui-ci est tantôt

envisagé dans son acception de “lié à la langue”, au sens abstrait saussurien, ou alors, conçu comme produit superficiel de différents niveaux d'opérations.

Lorsque nous parlerons ici de dimension linguistique de la conversation, c'est au deuxième sens du terme “linguistique” que nous renverrons. Dans cette optique, “linguistique” renvoie aux marquages de surface, alors que “discursif” relève du niveau opératoire. Ce qui nous conduit en outre à considérer comme non pertinente l'opposition souvent établie entre des marques linguistiques et des marques discursives, au vu du fait que les formes sur lesquelles nous travaillons sont toutes le produit d'une actualisation. Qu'il s'agisse d'une unité, d'une structure ou d'une macrostructure, on se place toujours au niveau du discours. Aussi considérerons-nous comme linguistique tout ce qui est trace observable, au sein de l'énoncé comme au niveau des relations inter-énoncés.

Dès lors, effectuer une analyse linguistique de la conversation, c'est en quelque sorte lire la dynamique de celle-ci dans les traces formelles qui la manifestent. On se démarque d'une approche qui aborde la conversation en termes de lois ou de maximes, de règles commandant la prise ou les tours de parole, ou encore d'une organisation en termes d'actes de langage, au sens où l'on vise dans ce type d'approche-là, des principes de fonctionnement et moins les marques qui les manifestent et les conditionnent.

L'observation fine des marques, des structures linguistiques, de leur organisation séquentielle et de leurs transformations successives est un moyen d'accéder aux mouvements du discours, en même temps qu'à la façon dont le discours travaille les marques linguistiques.

Interroger la spécificité des outils linguistiques dans l'approche de l'interaction, d'une part, et la nature des phénomènes interactionnels que la linguistique peut éclairer, d'autre part, signifie à la fois un élargissement et une restriction de l'objet d'analyse : élargissement au sens où un travail approfondi sur les marques linguistiques doit permettre d'éclairer des phénomènes de discours restés inanalysés et restriction au sens où les phénomènes interactionnels envisagés seront limités à ceux qui seront formellement codifiés dans la langue. C'est ainsi que nous concevons la spécificité du travail du linguiste sur les phénomènes d'interaction, qui aura notamment pour corollaire de placer hors de son champ d'analyse un certain nombre de processus relevant du système socio-culturel et des normes n'ayant pas de traces manifestes au niveau des marques linguistiques.

Il s'agit, en d'autres termes, pour le linguiste, d'aborder le comportement interactionnel et le monde extralinguistique à travers le prisme que sont les structures linguistiques et moins d'envisager le système linguistique à partir de la connaissance *a priori* de structures ou de comportements socio-culturels.

Dans notre approche de la thématization, par exemple, notre intérêt n'est pas tant de déterminer à quoi réfère l'activité discursive, quels sont les topics d'une séquence discursive, mais bien plus, d'analyser les moyens formels par lesquels le discours nous dit ce à propos de quoi il parle, de comprendre comment le discours "joue" avec ses "objets", comment celui-ci en montre, en indique, en porte à voir, les mouvements dans le déroulement du discours, comment il les fait émerger, réapparaître ou se transformer. Cette démarche ne se fonde donc pas sur une détermination *a priori* des topics, mais sur leur reconnaissance au fil et à "fleur de discours" puisque ne sera conçu comme topic que ce qui sera présenté, donné, comme tel.

Nous dirons donc, dans cette perspective, qu'un topic est un objet de discours marqué linguistiquement, et non un objet inféré, comme peuvent l'être les topics de Van Dijk, par exemple ou les objets de Grize, qui sont avant tout des objets de pensée : nous dirons que les objets de discours sont à la sémiologie ce que les topics sont à la linguistique. Ceci, pour éviter les confusions entre champs disciplinaires et permettre des regards croisés constructifs entre ces différentes perspectives.

Admettant dès lors que les marques linguistiques sont des traces d'opérations, celles-ci constituent en tant que telles des observables privilégiés pour accéder à ce dont elles sont le signe, tout en gardant à la conscience que le rapport entre traces et opérations est un rapport complexe. Prenons ici l'exemple proposé par Bresson (1981, communication orale) pour étayer ce rapport : pas plus que les chiffres apparaissant sur le papier de la machine à calculer ne sont les opérations mathématiques, les marques linguistiques ne sont les opérations langagières. C'est à un rapport d'indication que nous avons affaire dans les deux cas.

Le travail sur les rapports établis entre des traces et des opérations nous permet en outre de sortir du hiatus qui apparaît entre perspective formelle (de type structural) et perspective conceptuelle (approche en termes d'actes de parole et de "machinerie" qui les gère) des phénomènes interactionnels, il fournit en quelque sorte un relai, un mode d'articulation possible, au sens où chaque forme, chaque



structure linguistique constituent la projection formelle d'opérations sous-jacentes (cognitives, énonciatives et interactives).

Si cette façon d'aborder les formes linguistiques relève plus généralement d'une approche énonciative, au sens de l'approche culiolienne, elle en dépasse l'objet, celle-ci travaillant sur les marques linguistiques au sein de l'énoncé et non au niveau plus large du discours. Et nous ferons l'hypothèse que le passage de l'énoncé au discours n'entraîne pas ici une rupture de paradigme.

Les moyens formels qui indiquent et contraignent la gestion thématique du discours sont variés et complexes. Si, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, introduire ou réintroduire un topic dans le discours appelle une activité autre que celle de simplement poser ou reposer un topic, mais la nécessité de le proposer, l'imposer, l'ajuster, ou le négocier, les multiples opérations que cette activité suppose laissent des traces dans le discours au travers d'un réseau particulièrement riche de marques, qui jalonnent le discours : marqueurs d'existence, indéfinis, déictiques, marqueurs spécialisés, connecteurs, ou encore, procédures de dislocation à gauche ou à droite.

Parmi ces marques, nous nous concentrerons ici sur le déterminant indéfini *un SN*, et sur les rapports nécessaires que celui-ci entretient avec les marqueurs existentiels. Nous aborderons ensuite les différentes étapes de la construction du topic, c'est-à-dire celles qui permet à un objet de passer du statut de référent nouveau au statut de topic, siège de la prédication, puis nous aborderons ces procédés d'installation et de construction du topic au niveau de l'interaction verbale, en prenant d'une part des exemples qui conjuguent des marqueurs apparemment incompatibles, à savoir, notamment un marqueur existentiel et un déterminant défini, pour en saisir les effets particuliers, et d'autre part, des séquences qui présentent des développements particulièrement complexes du topic, démontrant une marge de liberté considérable par rapport au "modèle canonique".

## 2. LA DÉTERMINATION INDÉFINIE

La détermination indéfinie suppose une série d'opérations complexes hiérarchisées et intégrées.

Au premier niveau de ce processus d'introduction, l'indéfini apparaît comme la trace de l'opération langagière qui consiste à poser pour la première fois l'existence de quelque chose ou celle d'apporter un

réfèrent à l'existence (Culioli, 1985). Affirmer l'existence de quelque chose constituerait le premier degré de détermination possible; il s'agit d'un acte unique, la prédication d'existence ne pouvant être établie qu'une seule fois; toute répétition entraînant forcément une détermination nouvelle.

L'existence est celle dont il est parlé comme objet de pensée, c'est-à-dire, celle que crée l'énonciateur dans son univers de représentation, et qu'il partage avec son ou ses interlocuteur(s). Prédiquer l'existence d'un élément, suppose que cette opération s'établisse à partir de quelque chose, à partir d'un ensemble d'éléments qui permettent de situer, de repérer l'élément dont on veut prédiquer l'existence, c'est-à-dire, d'appréhender cet élément comme distinct des autres. On parlera ici d'extraction, ou de prélèvement de cette unité à partir de l'ensemble.

Si, pour les définis, on postule un ensemble de départ hétérogène, pour les indéfinis, on pose un ensemble homogène, constitué d'éléments de la même espèce, et lui-même inscrit dans cet ensemble. Soit l'exemple suivant :

Passe-moi un cornichon.

*un SN* est contextuel au locuteur et à l'interlocuteur, ceux-ci disposant de la connaissance commune de l'ensemble sur lequel doit être opéré le prélèvement.

Selon Bouscaren (1991), si l'énoncé est de type spécifique, ce *SN* est repéré par rapport à la situation d'énonciation. L'article sert à poser l'existence d'une occurrence, sa valeur est plus qualitative que quantitative; soit :

J'ai un chat.

Si l'énoncé est de type générique, l'élément prélevé peut être utilisé comme représentant de toute la classe, il s'agit bien de la même opération, mais réitérée, donc généralisée, soit :

Un chat est un animal.

La lecture spécifique ou générique dépend :  
— de la place du nom :

Un chat est un animal. (générique)

J'ai un chat. (spécifique)

— de la nature du procès :

J'aime un chat dans une maison.

Je jui ai donné un chat.

— de l'aspect :

Le chat était en train de jouer dans le jardin.

Seront aussi à considérer le jeu des personnes, la valeur plus ou moins générique des pronoms et, ce qui va nous intéresser plus particulièrement ici, l'influence des différents marqueurs régissant la prédication d'existence et la présentation des référents.

Notons que l'énoncé :

Elle veut épouser un Italien.

peut avoir une lecture spécifique ou générique.

Pour interpréter cette phrase, il faut présupposer l'existence d'un ensemble référentiel E composé d'hommes italiens x. Dans la lecture spécifique x renvoie à un seul élément de E, bien spécifique, alors que dans la lecture générique, x renvoie à n'importe quel élément de la classe E.

Si la prédication d'existence présuppose, selon Galmiche (1986), qu'un référent est considéré comme élément d'un domaine circonscrit en tant que sous-ensemble d'un ensemble plus vaste, l'opération de prédication, en plus d'installer (introduire) un référent, en opère une délimitation.

### 3. DÉTERMINATION INDÉFINIE ET MARQUEURS EXISTENTIELS

Les deux opérations sous-jacentes à la prédication d'existence, à savoir, l'installation et la délimitation, apparaissent clairement dans l'idée de "faire surgir" quelque chose de quelque part au travers du langage, idée liée elle-même à celle d'une situation de découverte.

En surface, ce processus de découverte doit nécessairement se traduire par un terme contextualisant, qui permet à l'interlocuteur de se repérer, de s'orienter. Ainsi, un élément, pour qu'il soit pertinent, ne peut surgir de nulle part, sans que soit indiquée une piste pour l'identifier; d'où l'impression de phrases "suspendues" pour des exemples tels que :

Un chien est malade.

Les indéfinis, en tant que marqueurs d'installation et de délimitation (d'extraction) ne peuvent apparaître sans être accompagnés d'autres marqueurs, soit notamment des présentateurs *il y a, j'ai, il est, il était*.

Poser l'existence d'un référent implique donc nécessairement la localisation de cette existence, un certain ancrage dans la réalité extralinguistique.

L'opération d'identification (localisation) du référent par un présentateur est indispensable pour que devienne pertinente la prédication faite à propos de ce référent. Un énoncé ne peut commencer par *un, une, ou des*, car les articles indéfinis en tant que tels signalent une trop grande indétermination. Soit la phrase :

Un roi était riche.

est inacceptable en début de discours, car, privé de présentateur, *un roi* ne peut être identifié par l'interlocuteur au moment même où est donnée une information *était riche* à son sujet. Identification et prédication sont donc obligatoirement inscrites dans un ordre de succession contraignant. On ne peut apporter simultanément un référent à l'existence et dire quelque chose à son propos. Dire quelque chose au sujet d'un référent implique que celui-ci ne soit plus considéré comme nouveau, mais qu'il ait accédé au statut de "siège de la prédication".

Les notions de "nouveau référent" et de "siège de la prédication" nous conduisent à poser cette opposition dans le cadre de l'opposition "rhème"/"thème". Cependant, ces notions étant directement liées à l'analyse de la phrase (au sens des travaux de l'Ecole de Prague), nous leur préférons ici celles de topic et de commentaire, extensibles à l'analyse du discours.

Dans cette perspective, si les présentatifs ont pour fonction d'installer une ou plusieurs entités (ou événements), reste à saisir plus précisément la portée de cette opération au niveau du discours, c'est-à-dire, de définir plus précisément ce que l'on entend par "mise en discours" d'un référent.

Un important article de Lambrecht (1986) sur la construction des présentatives clivées en français oral développe une analyse particulièrement judicieuse des opérations impliquées dans l'acte d'installation d'un référent ou d'un topic dans le discours.

L'auteur rappelle à juste titre que l'ordre canonique SVO n'est pas l'ordre basique du français parlé, qui se fonde, lui, sur l'ordre V(X) du type *il y a...qui*. Ces constructions ont pour fonction essentielle de permettre à un SN d'apparaître ailleurs qu'en position initiale, cette position étant préférentielle pour la fonction de sujet, d'agent ou de thème. Si un référent ne peut d'emblée, lors de son introduction, être topic, mais doit nécessairement, comme nous l'avons vu, avoir d'abord un statut de commentaire, la position préférentielle pour cette fonction

est la position finale. Ces structures permettent ainsi de répondre à un ordre logique des éléments tout en maintenant en surface l'ordre grammatical (avec sujet vide dans *il y a...qui*. La structure clivée a donc pour fonction d'installer un référent dans le discours, c'est-à-dire, de mettre à disposition un référent, qui tout en n'étant pas encore actualisé discursivement, est disponible pour une future actualisation. Elle sert en d'autres termes à promouvoir un référent sur l'échelle de l'accessibilité topicale, introduit un référent qui va acquérir le statut de topic dans la suite du discours, en passant généralement par le stade intermédiaire de topic non marqué.

L'énoncé suivant présente explicitement les différentes étapes de l'installation d'un référent-topic dans le discours :

Il y avait un roi (A) qui vivait dans un grand château (B). Ce roi était riche et puissant.

*Il* : sujet grammatical référentiellement vide; *un roi* : référent (avec statut de commentaire, référent nouveau); *qui* : topic non marqué; *ce roi* : topic marqué (siège de la prédication).

Ainsi, la présentative clivée, en tant que créatrice de topics, procède en deux étapes principales :

a) *Il y avait un roi* permet d'identifier, de localiser le référent;

b) *qui vivait dans un grand château* vise à proposer une information, un commentaire au sujet de ce référent, devenu ici topic non marqué; la suite du texte commençant par *ce roi* lui attribuant le statut de topic marqué. Cette double procédure répond à la maxime pragmatique et discursive qui veut qu'on ne peut simultanément introduire un référent et dire quelque chose à son sujet. Ce qui explique d'ailleurs l'inacceptabilité de l'énoncé considéré plus haut *Un roi était riche* dans la mesure où le discours ne peut traiter un référent qui n'a pas fait l'objet d'une identification explicite.

Dans ce sens, "présenter" signifie porter à la présence dans le discours, pour l'auditeur, d'un référent comme participant d'une action, d'un événement ou d'un état.

Au vu de ces remarques, le présentatif et l'indéfini ont un rôle spécifique dans le processus de prédication d'existence : l'indéfini n'installe pas en lui-même le référent, il y participe; il affirme que le référent introduit par l'opérateur existentiel est le premier maillon d'une chaîne de référence (au sens de Charolles, 1987), un référent nouveau, dont la présence n'est pas présumée par le texte ou le contexte (situationnel ou cognitif). Le deuxième maillon doit nécessairement

apparaître accompagné d'une détermination définie, opération seconde ou opération de fléchage (selon Culioli, 1985).

#### 4. DÉTERMINATION DÉFINIE ET MARQUEURS EXISTENTIELS

Cependant, si l'on admet la règle apparemment stricte et contraignante, de l'association du marqueur existentiel et de l'indéfini comment alors expliquer que certains énoncés puissent amalgamer opérateur existentiel et *SN* défini, comme dans les exemples ci-dessous?

- X : eh Jacques  
 Y : quoi? laisse-moi je travaille  
 Y : mais y a le téléphone qui sonne  
 X : t'as vu ?  
 Y : qu'est-ce que j'ai vu?  
 X : là y a Pierre qui fait le guignol

Selon Lambrecht, la structure clivée *il y a...qui* ne doit pas être restreinte à sa seule fonction présentative -utilisée pour introduire des référents, afin de les rendre valides pour la référence- mais elle a aussi une autre fonction, celle de rapporter un événement.

Dans les séquences ci-dessus, le présentatif n'introduit pas un référent en tant que tel, mais l'introduit en tant que partie d'information, qui, elle, est inattendue et surprenante. Bien que défini, ces *SN* n'en ont pas pour autant le statut de topics, car ils ne sont pas, en principe, candidats à des prédications ultérieures.

Ce qui en revanche pourra être thématiqué, ce sera l'événement introduit par *il y a*, soit l'exemple :

- X : y a Pierre qui fait le guignol  
 Y : eh ben, c'est pas ça qui va l'arranger

L'événement *Pierre qui fait le guignol* est repris par l'anaphorique *ça* qui devient topic ou support de la prédication.

L'utilisation conjuguée du marqueur *il y a* et d'un *SN* défini permet, selon Lambrecht, de dissocier deux sous-fonctions inhérentes à ce genre d'énoncés : Les *SN* définis peuvent être caractérisés à la fois

comme situationnellement ou cognitivement accessibles, mais comme non encore utilisés discursivement.

La présence du présentatif *il y a* serait ainsi justifiée par le fait que *Pierre* apparaît pour la première fois dans le discours. Ce qui est à présenter ici, c'est donc moins *Pierre* que l'événement dans lequel il s'inscrit et à propos duquel le discours va dire quelque chose.

Qu'il s'agisse de promouvoir un référent sur l'échelle de l'accessibilité topicale ou d'introduire un référent comme participant (déjà accessible cognitivement ou situationnellement) d'un événement, le marqueur *il y a* dans la construction clivée conserve son archi-fonction de traiter à un niveau ou à un autre le caractère nouveau de l'information, c'est-à-dire de n'être mobilisé que si le référent clivé a un certain degré de nouveauté dans l'énoncé, ou plus précisément, si le référent n'est pas encore topic dans le contexte discursif.

La différence entre énoncés “topic-comment” et énoncés “rapport d'événements” renvoie, selon Brentano (cité par Lambrecht, 1986), aux deux types de jugements humains - catégoriels et thétiques - marqués en japonais par les particules *wa et ga*.

Ces deux types d'énoncés peuvent, selon Lambrecht, être représentés respectivement comme suit :

<*il y a* - référent> <proposition>

<*il y a*> <référent - proposition>

Cependant, si la structure présentative clivée introduit, soit un référent, soit un événement dans lequel un référent accessible est inséré, reste à savoir à quel procédé recourir pour introduire dans le discours un référent qui soit déjà accessible situationnellement ou cognitivement, et qui soit pris pour lui-même et non comme partie d'événement. Autrement dit, comment installer un référent qui n'ait pas le statut de nouveau référent, mais qui soit directement topic? Il s'agirait dans ce cas d'une “simili-introduction”, ou d'une “simili-réintroduction”.

Pour illustrer ce problème, nous prendrons quelques exemples tirés de la publicité ou d'ouvrages pour enfants, qui, à des fins rhétoriques jouent sur l'opposition entre définitude et accessibilité :

Dis tu sais, là tout de suite de quoi j'aurais envie? Il était une fois la fondue.  
(Publicité)

Il était une fois la souris. (Gripari, Livre pour enfants)

*Il y avait une fois, il était une fois*, apparaissent comme la trace de l'intention de l'auteur de l'énoncé de convier le lecteur, l'interlocuteur,

à la découverte d'un monde imaginaire; ce processus créant chez ce dernier l'attente du surgissement de quelque chose de nouveau, de surprenant - habituellement introduit par un *SN* indéfini. On parlera ici de mise en situation ou de mise en tension dramatique.

Or, l'apparition d'un défini dans ce contexte est inattendue créant chez le lecteur ou l'interlocuteur un effet de surprise.

L'effet de surprise n'est donc pas suscité ici par le surgissement d'un nouveau référent, mais par le fait que le référent attendu comme nouveau n'est précisément pas nouveau...

En d'autres termes, la tension dramatique se situerait moins au niveau de l'événement lui-même qu'à celui de l'attente de l'interlocuteur.

De plus, ancrer un topic accessible (donc banal) dans un contexte imaginaire crée une distorsion qui mobilise l'attention du lecteur (effet phatique et conatif selon Jakobson). Les topics *la fondue* et *la souris* accèdent en quelque sorte à un statut mythique; traversant l'espace et le temps, ils s'imposent comme objets universels et permanents.

Que l'on ait de ces énoncés une interprétation catégorielle (en termes de "topic-comment", ou une interprétation thétique (en termes de "rapport d'événement", l'effet dramatique est garanti. Dans le premier cas, c'est le topic qui accède au rang de mythique, alors que dans le second, c'est l'événement dans sa globalité qui est présenté comme tel.

## 5. INTRODUCTION ET CONSTRUCTION INTERACTIVES DU TOPIC

Dans le discours, le passage du référent nouveau au topic accessible peut être assuré par un des énonciateurs au sein du même énoncé, comme dans l'exemple ci-dessous :

X : tu sais, j'ai rencontré une dame qui avait qu'un seul bras.

il peut également faire l'objet d'une co-construction dans l'alternance des tours de parole; soit la séquence suivante :

X1 : quelle est votre question?

Y2 : euh : j'ai un problème de santé, j'aimerais savoir quand c'est que j'en verrai le bout

X3 : qu'est-ce qui s'est passé six mois avant?

Y4 : euh six mois avant le mois de septembre



- X5 : eh enfin oui enfin je sais pas ça doit faire ça oui hmm  
 Y6 : septembre octobre hein  
 X7 : ben ça devait être le même problème aussi.  
 Y8 : le problème  
 X9 : ça revient périodiquement  
 Y10 : le problème, il était là .  
 X11 : ouais.

(Corpus S. Strobino)

On passe de l'introduction de *un problème* en Y2 à sa double reprise sous la forme du même lexème, mais avec une détermination définie en X7 et Y8 : *le même problème* et *le problème*, à une reprise anaphorique en X9, sous la forme de *ça*, démonstratif qui fait passer le topic du particulier au générique, pour être enfin réactualisé en Y10 sous la forme d'une dislocation à droite, qui, tout en lui conférant à nouveau un sens de particulier en fait le seul et l'unique. Sous cette forme, il équivaut à l'étape ultime de la construction du topic, au sens où il est présenté à la fois comme existant discursivement et comme siège de la prédication.

Il est cependant intéressant de relever ici que tout en manifestant explicitement les différentes phases de transformation d'un référent nouveau en un référence accessible, la succession des tours de parole opère en quelque sorte une "boucle topicale". La prédication du topic, soit, celle qui apparaît en Y10 sous la forme de *était là*, prédique en tant que telle l'existence du topic... comme si l'ensemble de la séquence n'avait en fait servi qu'un seul but, celui d'installer le topic et de dire qu'il était installé !

Ce qui tend à démontrer que l'interaction verbale vise autant à rendre des objets existants et à montrer explicitement leur passage à l'existence, qu'à en prédiquer quelque chose ou à les transformer.

Par ailleurs, si l'interaction laisse des traces de la topicalisation progressive des objets du discours, elle peut également manifester des processus de déconstruction ou de reconstruction du topic, comme l'illustrent les exemples suivants :

- X1 : J'avais un ami comme ça qui venait de / enfin c'était quelqu'un de sa famille qui venait du Maroc.  
 Y2 : oui  
 X3 : il pre/il allait prendre le métro

- Y4 : hm hm
- X5 : le RER, il a vu le métro arriver et il a eu tellement peur il est rentré chez lui il n'a plus voulu ressortir. (rit)
- Y6 : (rit) en mon pays en Santiago il y a un métro mais seulement deux lignes ke se très facile por monter parce que il y a deux seuls.

(corpus ESF, LSFBE36J-14)

Si le topic *un ami* passe, comme le veut la logique de construction, du statut de topic nouveau par le marqueur existentiel *j'avais*, à celui de topic accessible avec le défini, il est intéressant de relever ici que le topic *métro* fait l'objet d'un développement inverse : on passe du topic accessible *le métro* au topic nouveau *un métro* introduit par le marqueur *il y a*. Cependant, on ne peut parler ici de déconstruction au sens où il ne s'agit pas du même, mais de l'introduction d'un autre métro. Cependant, il aurait été tout à fait possible d'avoir la séquence :

X : il a vu arriver le métro et il a eu tellement peur qu'il est rentré chez lui et il n'a plus voulu sortir

Y : ah c'est vrai à Paris y a un métro !

X prédique quelque chose à propos d'un métro donné comme accessible, alors que l'énoncé de Y pose la question de l'existence même de ce métro, cette inversion des opérations créant un effet d'ironie : on travaille les prémisses alors qu'elles sont données pour évidentes.

Le travail de restructuration du topic est assuré ici au travers de l'échange : évocation du topic dans le premier énoncé et réinstallation de celui-ci dans le second.

Cependant cette restructuration peut apparaître au sein du même énoncé, donc prise en charge par un seul énonciateur, comme dans l'exemple ci-dessous :

Le chat, il s'est sauvé avec une minette parce que tu sais j'ai un chat.

Ces exemples manifestent la possibilité qu'a le discours de "récupérer" un maillon oublié de la chaîne thématique, d'accomplir un retour à une étape antérieure de la construction du topic. Il est toutefois à souligner que ce retour dans le discours n'est pas véritablement le fait des marqueurs de détermination.

Un énoncé du type :

Le chat, il s'est sauvé avec une minette, j'ai un chat.

paraît pour le moins incongru, au sens où n'est pas exprimée explicitement la stratégie de récupération du topic. Celle-ci doit

s'effectuer au moyen de marqueurs logiques (connecteurs - *parce que*), marqueurs cognitifs (appel au savoir, au croire, de l'interlocuteur-*tu sais*), voire de marqueurs métalinguistiques.

Le déterminant marque une étape spécifique de la construction du topic et non le processus de construction en tant que tel, spécifié quant à lui par des marqueurs qui travaillent plus sur le discours que dans le discours. Ce qui renforce d'ailleurs l'hypothèse que le discours fonctionne à partir de deux grands types de réglages : les réglages qui gouvernent l'acte de discours proprement-dit et les réglages qui gèrent les objets du discours.

Pour rendre compte de la façon dont l'interaction peut travailler les phénomènes de détermination, comment celle-ci agit sur la restructuration, le recyclage ou la recatégorisation du topic, nous prenons la séquence suivante :

- X1 :           oui mais vous pouvez donner un nom à ce que vous appelez là ces choses
- Y2 :           ces oui eh ehm... les les messages de Sartre par exemple ça je sais pas je comprends pas je je oui je vois pas qu'est-ce qu'il veut dire dans ce dans ce texte
- X3 :           oui d'accord vous avez de la peine à voir ici un message un message intelligible compréhensible. bon alors essayons essayons quand même de enfin de formuler ce qu'on pourrait appeler ici le message c'est quoi c'est quoi ce message on en a parlé déjà. si vous prenez Pierre et Eve. eh bien qu'est-ce qu'on veut nous dire oui?

(Corpus Pecarek & Saudan Zo3cII)

Les différents déterminants qui accompagnent le topic *message* dans cette séquence définissent les étapes d'une construction particulièrement complexe : ils sont la trace d'un désaccord entre les interlocuteurs sur l'appropriation du terme "message" et de la construction progressive d'un accord.

On part d'un objet non défini *ces choses* que X1 cherche à définir avec l'aide de Y2. La formulation proposée par Y2 : *les messages de Sartre*, indique un ensemble d'objets partageant un certain nombre de propriétés spécifiques et conçu comme accessible (present topic); conception mise en doute par le propos de X3, sous la forme d'une réflexion métalinguistique sur l'appropriation pour cet objet d'être identifié comme *un message*; *un SN* définit le concept générique auquel sont sensés être rattachés les différents objets "messages" cités par Y2, mais appartenance qui est contestée précisément. En dépit de cette contestation, X3 effectue en quelque sorte un coup de force en

imposant un changement de niveau, c'est-à-dire en portant son discours non plus sur la forme, mais sur le contenu, sur la recherche de "*le message*", celui véhiculé par le texte; comme si le conflit de nomination devait être résolu pour que le travail sur le contenu devienne possible. La forme définie marque ainsi une présupposition d'existence du message, présupposition encore renforcée par une double marque d'accessibilité du topic, soit celle du démonstratif *ce message* et de la dislocation à droite *on en a parlé*.

On est ici relativement loin du modèle "standard" de la construction du topic qui fait passer un référent nouveau à un topic potentiellement accessible et enfin à un topic accessible et siège de la prédication.

Par le jeu des marqueurs de détermination, des marqueurs métalinguistiques et des marqueurs cognitifs, le discours nous donne à voir comment il "jongle" en quelque sorte avec ses objets : il peut en parler avant de les avoir posés, les mettre en doute avant de les avoir affirmés, les reconstruire avant de les avoir construits...

Outre les "tours de magie" que le discours effectue avec ses objets, il est important de souligner la tension à laquelle est confrontée leur construction, tension produite par les visées spécifiques et parfois conflictuelles de chacun des interlocuteurs.

L'idée d'une négociation nécessaire dans la construction du topic nous semble particulièrement bien illustrée dans la séquence ci-dessous, au sens où la négociation autour du topic 'sève d'érable' traverse 19 tours de parole... Il s'agit d'une interaction radiodiffusée entre Y l'interviewer et X le locuteur interpellé lors de l'émission :

- X1 : tout autour de la sève d'érable de sortir de nouveaux produits c'est ce que j'ai fait cette année un produit qui marche très fort même mais bon euh si vous voulez euh
- Y2 : et la sève d'érable et les bienfaits de la sève d'érable pour nos auditeurs qui se demandent un p'tit peu euh à quoi
- X3 : ben disons que la sève d'érable c'est en fait ce qu'on appelle du sirop d'érable
- Y4 : hmm
- X5 : bon au Québec ou au Canada bon mais chez nous bon euh moi je l'ai appelé sève d'érable parce que sirop veut dire sucre rajouté et dont le mot est plus approprié au niveau de sève
- Y6 : ouais
- X7 : voilà hein mais bon disons que j'ai de la chance d'avoir un fournisseur québécois qui a une mention unique au Canada et qui a un excellent produit c'est le haut de gamme disons au niveau de ce produit

- Y8 : du sirop d'érable et dans la consommation courante euh
- X9 : alors ça sert comme édulcorant hein
- Y10 : hmm
- X11 : pour remplacer disons le : tout ce qui est sucre on on utilise pour aussi bien pour sucrer que dans les tisanes les pâtisseries ou autres mais en même temps en même temps c'est un produit très énergétique et qui a beaucoup d'oligo-éléments donc euh :
- Y12 : ça c'est important pour tous les gens qui ont des carences pour tous les gens qui ont des problèmes d'immunité j'imagine
- X13 : voilà exactement ceux qui sortent de convalescence ou autre ceux qui ont qui font un peu d'anémie qui manquent d'oligo-éléments euh : en ont en ont besoin hein
- Y14 : voilà voilà alors consommons du sirop d'érable
- X15 : bon c'est un produit disons très dynamisant tonique euh : euh : qui a d'énormes possibilités d'ouverture justement et qu'on méconnaît malheureusement
- Y16 : oui ça fait partie de tous ces produits naturels que l'on méconnaît parce que ça fait pas forcément partie de notre culture et de nos habitudes et c'est
- X17 : bien sûr bien sûr et c'est ce que je souhaitais c'était euh : et c'est d'en parler le plus possible
- Y18 : bon écoutez Jean-Claude moi je crois que c'est vraiment dans cette voie-là dans ces produits un p'tit peu naturels dans ces démarches et déjà dans cet
- X19 : voilà
- Y20 : acquis qui est le vôtre que vous allez à mon avis progresser.

(Corpus S. Strobino, Entretien RTL)

En X1, *tout autour de la sève d'érable*, est posé comme topic générique accessible, comme noyau conceptuel et attracteur, dont X tente d'extraire du spécifique, du particulier, du nouveau : *de nouveaux produits*; est ici verbalisé en tant que tel le processus sous-jacent à la détermination indéfinie.

Y2 reprend le topic sous sa forme générique : *la sève d'érable*, pour le préparer à une prédication ultérieure à l'intention des auditeurs.

X3 ne se contente pas de cette généralité et y apporte une précision d'ordre métalinguistique : *la sève d'érable, c'est ce qu'on appelle du sirop d'érable*.

Suite à la marque d'hésitation de Y4 : *mhm*, X5 reprend la définition à son compte en proposant une argumentation personnelle à

cette définition : *je l'ai appelé sève d'érable parce que...*, de plus la formulation du topic sans déterminant confère ici à *sève d'érable* un statut quasi mythique, ou du moins en appelle à la quintessence du concept.

Puis nouvelle tentative de X7 de particulariser son produit sous la forme de l'extraction de : *une mention unique au Canada*, pour le qualifier non seulement d'*excellent produit*, mais encore, au sein de la classe des excellents produits, de le situer sur une échelle de valeur, soit de le considérer comme *le haut de gamme de ce produit*.

Y8 ramène le topic au niveau du général et du commun : *du sirop d'érable dans la consommation courante*, que X9 et X11 respécifient au travers d'une série de prédications, qui toutes visent à attribuer des qualités particulières au produit : *sert comme édulcorant, remplace le sucre, produit énergétique*, liste de prédications que Y12 synthétise sous la forme : *ça c'est important pour tous les gens...* en ponctuant en Y14 par un performatif à portée généralisante : *alors consommons du sirop d'érable*.

X15 atténue la portée globalisante de l'énoncé de Y14, en se réappropriant le produit par un marqueur métalinguistique : *c'est un produit disons très dynamisant tonique*.

Y16 tente une fois encore un mouvement de généralisation du topic en l'inscrivant au sein d'une nouvelle classe, celle constituée de *tous ces produits naturels que l'on méconnaît*, l'occurrence du déictique *ces* marquant en quelque sorte un point de vue objectivant du locuteur sur le topic, mouvement encore renforcé en Y18 : *dans cette voie-là* et par la reprise de l'énoncé avec une pointe d'ironie manifestant une distanciation du locuteur : *tous ces produits un p'tit peu naturels*. Ce mouvement de généralisation est portée à l'extrême par le journaliste qui cherche à résumer et à conclure le propos autour du topic au travers des formes : *dans ces démarches* (en Y18) et *dans cet acquis* (en Y20), où sont thématiques à la fois l'action et le produit de l'action entreprise autour du topic *sève d'érable*.

Cette séquence montre une co-construction concurrentielle du topic, marquée par des recatégorisations multiples de celui-ci, dûes notamment aux mouvements croisés et inverses des deux interlocuteurs : X cherche à faire de son topic *sève d'érable* du particulier et de l'unique, alors que Y, qui a en visée les auditeurs de l'émission, tente de le généraliser et le banaliser pour le rendre accessible et partant communicable.

Il est par ailleurs intéressant de souligner que les mouvements de particularisation de X et les mouvements de généralisation de Y

s'appuient respectivement sur la forme du topic proposée par l'autre pour asseoir une perspective thématique spécifique, ce qui traduit à notre sens de façon particulièrement “visible” comment travaillent et interagissent mouvements séquentiels et mouvements thématiques.

En fait, ce qui est ici thématisé, c'est la tension même qui s'instaure entre mouvement de particularisation et mouvement de généralisation, cette tension générant la dynamique et le développement de l'interaction.

Et c'est précisément en cela que les marqueurs de détermination sont à la fois traces et sources de ces mouvements.

© Anne-Claude Berthoud 1995

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, vol. 2.
- BERRENDONNER, A. (1981). *Eléments de linguistique pragmatique*. Paris : Minuit.
- BERTHOUD, A.C. (1992). « Déixis, thématization et détermination ». In : Morel, M. A., Danon-Boileau, L. (Eds), *La Déixis*, Paris : PUF, 519 - 527.
- BERTHOUD, A.C., MONDADA, L. (1992). « Entrer en matière dans l'interaction verbale : acquisition et co-construction du topic en langue seconde ». *AILE 1* (Acquisition et interaction en langue étrangère), 107-143.
- BERTHOUD, A.C., MONDADA, L. (1995). « Modes d'introduction et de négociation du topic dans l'interaction verbale ». In : VERONIQUE, D., VION, R., édés. *Modèles de l'interaction verbale. Actes du Premier Colloque International sur l'analyse des interactions, Aix-en-Provence, 12-14 septembre 1991*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 277-302.
- BOUSCAREN, J. (1991). *Linguistique anglaise. Initiation à une linguistique de l'énonciation*. Paris : Ophrys.
- BOUSCAREN, J., CHOUQUET, J. (1987). *Grammaire et textes anglais. Guide pour l'analyse*. Paris : Ophrys.
- CHARLIRELLE (1975). *Behind the Words, Livre du maître 2*. Paris : OCDL Hatier.
- CHAROLLES, M. (1987). « Contraintes pesant sur la confrontation des chaînes de référence comportant un nom propre ». *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, 53, 29-55.
- CORBILIN, F. (1983). « Définis et démonstratifs dans la reprise immédiate ». *Le français moderne*, 51, 118-133.
- CULIOLI, A. (1985). *Notes du séminaire de DEA, 1983-84*. Paris : Dép. de linguistique, Univ.de Paris VIII.
- DAVID, J., KLEIBER, G. (1986). *Déterminants, syntaxe et sémantique. Actes du colloque international de linguistique*. Metz : Université de Metz.
- DUCROT, O. (1970). « Les indéfinis et l'énonciation ». *Langages*, 17, 91-111.
- DUCROT, O. (1980). *Les mots du discours*. Paris : Minuit.
- ELUERD, R. (1985). *La pragmatique linguistique*. Paris : Nathan.
- FORNEL, M. de (1988). « Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation », *Langue française*, 78, 101-123.



- GALMICHE, M. (1986). « Référence indéfinie, événements ». In : Kleiber, G., David, J. (éds.). *Déterminants, syntaxe et sémantique*. Metz : Université de Metz, 227-245.
- KLEIBER, G. (198?). « Un Ni - le Ni / ce Ni ». *Langue française*, 30, 63-73.
- KLEIBER, G. (1983). « Article défini, théorie de la localisation et présupposition existentielle ». *Langue française*, 57, 87-107.
- LAMBRECHT, K. (1986). *Topic, Focus and the Grammar of the Spoken French*. Berkeley : UMI.
- LAMBRECHT, K. (1989). « Presentational cleft constructions in spoken French », in Haiman, J., Thompson, S., eds., *Classic Combining in Grammar and Discourse*, Amsterdam : Benjamins, 135-179.
- LAPARRA, M. (1982). « Sélection thématique et cohérence du discours à l'oral ». *Le français moderne*, 50, 208-236.
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et l'énonciation. Pour réintroduire à la pragmatique*. Paris : Seuil.



## English negation from an interactional perspective

**Jenny CHESHIRE**

*Université de Neuchâtel et Université de Fribourg*

THIS PAPER DISCUSSES THE USE OF *NEVER* as a strategy for expressing negation in English. I will argue that it is an important strategy, but that its importance has been overlooked because of the convention in linguistics of analysing forms in isolated sentences rather than in the conversational contexts in which they occur. This practice forces us to rely on our intuitions about the role of a given form in the structure of a language, so that we risk unwittingly describing the prescriptive norms concerning its use rather than the way in which it fits into the syntactic structure of the language. My aim in the paper is partly linguistic, seeking to show that previous accounts of English *never* are inadequate and to explain how *never* functions as part of the syntax of English; I assume, however, that syntactic features can have interactional functions, and a further aim is therefore to document some of the functions that *never* fulfills in interaction. By taking account of the interactional functions of syntactic features we can often gain a better understanding of syntactic questions; this is demonstrated by, for example, Ford's (1993) analysis of adverbial clauses in American English, and it is also the case with *never*. In sections 2 and 3 of the paper I briefly set out the history of English *never* together with the problems that linguists have encountered in its analysis. I then show the insights that can be gained by considering *never* in its conversational contexts.

### 1. A BRIEF HISTORY OF ENGLISH *NEVER*

A common cycle in the history of negation in many languages, including English, is for the negative marker to become weakened, both phonetically and semantically, and then to be reinforced. Thus the Old English negative marker *ne* was reinforced by the addition of *a*, 'ever'

and *wiht*, 'anything': *nawiht*, literally 'not ever anything', was phonetically more substantial than *ne* and also semantically stronger, incorporating as it did the universal temporal quantifier, *a*. Old English *nawiht* has developed into the present-day negative marker *not*. *Not* is a weak negative in present-day English, having lost the sense of universal quantification and occurring widely in a reduced phonetic form as the clitic [nt]. The cycle has continued, with speakers turning once again to the universal quantifier, *never*, in order to reinforce the negative. In present-day English, therefore, *never* occurs both as the universal temporal negator and as a simple negative. Its role as the universal temporal negator is illustrated in 1, which can be paraphrased as 'there is no occasion when the boys from Shinfield ever come here' (unless otherwise stated, the examples in this paper are taken from recordings made during participant-observation of adolescent conversations in adventure playgrounds in Reading, England). Two examples of *never* as a simple negative are given in 2 and 3, both taken from the Oxford English Dictionary. These examples show that *never* has been used as a simple negative for centuries. A present-day example of *never* as a simple negative is given as 4 :

1. Shinfield never come down here.
2. A mervuelous swaine, at I was in a Wildernesse wuste I neuer where. (1362, Langland, W. The Vision of William concerning Piers Plowman)
3. He asked what that was and his wiff said that she wost nuer. (1450, The book of the Knight of La Tour-Landry)
4. I never went to school today.

Under normal circumstances we might have expected the cycle to continue, with *never* becoming phonetically and semantically weakened, and a substitute form being introduced in order to reinforce the now weakened negative. The spelling in the examples above suggest that the intervocalic consonant in *never* (originally from Old English *ne aefre*, 'not ever') may already have been lost by the 14th century; and the spelling *ne'er* in the representation of speech in novels dating from the nineteenth century indicate how *never* was pronounced at that time. This pronunciation was unpopular with prescriptivists, however : Jespersen (1982 [1905] :219) reports that short forms such as *howe'er*, *e'er* - and presumably also *ne'er* - were branded as vulgar by schoolmasters during the nineteenth century, with such success that they disappeared from ordinary conversation. As a result, *ne'er* survives today only in poetry and in some rural dialects of English.

Prescriptivists objected, as we might expect, not only to the reduced form of *never*, but also to the restriction of its meaning from universal temporal negation to simple negation. Although there is no record until the mid-eighteenth century of a prescription involving *never* (see Sundby, Bjørge and Haugland 1991), guides to good usage published during the twentieth century virtually always comment on the use of a single form, *never*, with two meanings that are apparently incompatible (to refer to universal time, on the one hand, and to one specific occasion, on the other hand). The comments range from the severely prescriptive, as in Wood (1981), to the merely precautionary, as in Fowler (1965) :

*Never* means 'not ever, on no occasion'. It is common to hear sentences such as *I never saw you at the party*. It is, however, incorrect to use *never* when referring to one occasion. (Wood, op. cit.)

This use of *never*, however illogical, is idiomatic, at least colloquially. (Fowler, op. cit.)

The cycle has been interrupted, then, by the processes of prescription and codification that accompany standardization. Phonetic reduction has been reversed and semantic restriction tends to be frowned on. Nevertheless, *never* still occurs with restricted time reference in what is usually considered to be standard English - in other words, in written prose and the speech of people who consider themselves to be educated (Trudgill 1984). Example 4, above, is from a speaker who uses many nonstandard grammatical features, but 5 and 6 are from discourse that conforms to the norms of standard English.

5. He got ready to spring down from on high right among the spears of the goblins... But he never leaped. (Tolkein, J. 1978. *The Hobbit*. Allen and Unwin. 4th edition, page 95)

6. Kay never went to Delft on Tuesday.. she stayed with our friends in Rotterdam. (American university professor)

Prescriptivists tend not to comment on features that are in frequent use by the favoured classes, so the relative lack of prescriptive comments in the eighteenth and nineteenth centuries presumably indicates that these groups used *never* more frequently in this way than they do now. However, the use of *never* with restricted time reference remains frequent in nonstandard varieties of English : it is reported in all the British urban centres surveyed by Cheshire, Edwards and Whittle (1989), and is used in many English-based creoles as a

negator referring to past time (Holm 1988 :172). In nonstandard English *never* also occurs alone, as an apparent preterite form, as in 7 :

7. you never... you you hit him with a stick then booted him and then I had to do the rest. (Nobby)

Thus although the strategy of expressing negation with the universal temporal quantifier appears to have been slowed down in standard English, speakers of both standard and nonstandard English – particularly the latter – nevertheless continue to use *never* in this way. This strategy for expressing negation has not been given proper recognition by linguists, however, as we will see in the following section.

## 2. LINGUISTIC DESCRIPTIONS OF THE *NEVER* STRATEGY

One reason why the *never* strategy has not been acknowledged is that linguists of all theoretical persuasions appear to have been influenced by Klima's (1964) account of English negation. Using an early transformational-generative model of syntax, Klima analysed *never* alongside other negative words such as *no*, *nothing* or *nowhere*, classing them all as indeterminates and seeing them as members of three-term sets which behave in a parallel way in negative and interrogative sentences. Thus the first members of the sets are replaced by the second members in interrogative sentences and in negative sentences formed with *not*; alternatively, in negative sentences the negative can be expressed by the third member of the set. As examples, consider *some*, *any*, *no* and *sometimes*, *ever*, *never* in the invented examples 8 and 9 below :

8.

a. I'd like some apples.

b. Would you like any apples ? I don't want any apples.

c. I want no apples.

9.

a. We sometimes eat apples.

b. Do you ever eat apples ? We don't ever eat apples.

c. We never eat apples.

Descriptive grammars, such as the *Grammar of Contemporary English* (Quirk, Greenbaum, Leech and Svartvik 1985) do not use the term “indeterminate” (*some* and *sometimes* are labelled “non-assertive” items instead) but they still see *never* as the negative member of a three term series, parallel in its behaviour to *nowhere*, *nothing* and other negative words.

There are many uses of *never*, however, that cannot be accounted for by assuming that it belongs to a three-term series. For example, indeterminates do not co-occur with the other members of their series; but *never* co-occurs with *ever* :

10. In Johannesburg I never ever thought the secret police were stupid.  
(British doctor)

cf. \* I want anything nothing.

\* Sally eats no any meat.

*Never* can be repeated, as in 11, and combined with an intensifying phrase such as *in all my life* , as in 12 :

11. I'll never, never go there again.

12. I've never in all my life seen such a crowd. (Quirk et al 1985 : 786)

The *Grammar of Contemporary English* mentions some of these uses, but only gives them passing mention, and in different places scattered throughout the Grammar. The main treatment of *never* is in the chapter of the Grammar that deals with the Simple Sentence, where *never* is listed in its three term series along with *nothing*, *nowhere* and the other negative words. This, then, is *never* in its indeterminate function. The repetition of *never* and its occurrence with an intensifying phrases is included in the same chapter, under the heading “Negative Intensification”. It is also noted here that *never* « may serve for some as an emphatic informal negative », as in the example *I never stayed there last night*, paraphrased as ‘I certainly didn't stay there last night’ (op. cit. : 786). These are the determinate or simple negative uses of *never*. A different chapter of the Grammar, on Adverbials, describes *never* as a “negative minimizer” : the example given is *you will never catch the train tonight* where, it is explained the presence of the adverbial *tonight*, referring to a specific future time, “rules out” the temporal meaning of *never*. We are told that the meaning of the example can thus be paraphrased as « you will not under any circumstances catch the train tonight » (op. cit. : 601). The *Grammar of*

*Contemporary English*, then, treats what are essentially the same uses of *never* as if they were separate – why should *never* with reference to future time be classed in a different category from *never* with reference to past time, and labelled as a negative minimizer in the first case, but not in the second case ? It also treats the determinate uses of *never* as if they are separate and insignificant uses of the word.

There are sound linguistic reasons, as we will see, for considering all the uses of *never*, both indeterminate and determinate, as reflexes of the same strategy for expressing negation. But on grounds of sheer frequency, too, we must recognise that *never* has an important function for speakers of English - more so than *nothing*, *nowhere* and the other words with which it is usually classed. Tottie (1991), in her analysis of negation in spoken and written English, notes that she originally intended to analyse negative words such as *never*, *none*, *nobody* and *nowhere* together, as a single category, but that there were so many tokens of *never* in her corpus that she was obliged to remove them to a separate data sample in order to avoid skewing the analysis. Her separate analysis of variation between *never* and *not ever* (which included only the clearly indeterminate uses) revealed virtually no variation between *never* and *not ever* : in her spoken sample *not ever* occurred only once, whereas *never* occurred 78 times. She was left with two unsolved questions which she hoped future research might address : why does *never* occur so frequently, and why does the *not ever* variant occur so rarely ?

We will see later in this paper that *never* has both local semantic and syntactic functions and more global interactional functions. Its multifunctionality means that speakers are likely to find it an extremely useful strategy for expressing negation, and this, presumably, explains why it occurs so frequently. We have seen that on grounds of frequency and of syntactic distribution it is misleading to consider *never* as a simple negative word, alongside words such as *nothing* or *nowhere*. It makes better sense, therefore, to recognise it as a negative strategy in its own right - as an alternative strategy to the use of *not*. Klima's approach does not allow us to do this : neither does the descriptive approach of the *Grammar of Contemporary English* which, as we have seen, closely follows Klima in its treatment of negation. The influence of the early transformational-generative analysis of negation, then, is one reason why the function of *never* has been overlooked.

A further reason is that linguists have been puzzled by the shift in meaning that is involved when *never* refers not to all possible



occasions, as in 1 above, but to one specific occasion or point of time, as in 4 – 7 above. Klima paid little attention to the meaning of indeterminates, but others who have used his framework have assumed that *never* can be glossed as 'not' plus 'ever', reflecting its etymological origins and referring, therefore, to all possible occasions. Labov assumed this in his analysis of *never* in Hawaiian Creole English, and was then perplexed to find that in this Creole *never* does not refer to all possible occasions, but to one specific occasion in the past (just as in examples 4 – 7 above, of course). Examples 13 and 14 are taken from Labov's (1973) paper. In Hawaiian Creole English, as in many other Creoles, tense is not marked formally, so there is no inflection on the verb.

13. He never like throw first ('he didn't like to throw first').

14. And that thing was coming and something black on top the horse never have head ('...something black on top of the horse didn't have a head').

Labov discusses at some length what seems to him an insoluble semantic problem, that of identifying the kind of cognitive process that could connect *never* as an indeterminate, with universal indefinite reference, to *never* as a determinate, with reference to a specific past event. He was equally perplexed by what he terms "a crucial structural question". From a syntactic point of view *never* is a negative preterite marker in examples such as 13 and 14 : but if *never* acts as a negative preterite in Hawaiian Creole English, how do speakers of this Creole express the idea of standard English *never*, or universal temporal negation ? Since he was unable to offer a solution to these questions, Labov concluded that although the limitation of *never* to a particular point in the past may be a possibility, albeit an "extraordinary" one, he would be reluctant to include it in a general grammar of English (op. cit. : 59).

This is obviously an unfortunate conclusion, given that *never* is used this way not only in many English-based creoles but also in nonstandard English, colloquial spoken English and even in written English, as the examples given earlier illustrate. Perhaps Labov was unconsciously influenced by the prescriptive norms against using *never* with limited time reference. These prescriptions appear to have left their mark on the thinking of other sociolinguists, too, for we talk glibly of "nonstandard" *never* (see, for example, Cheshire 1983, Coupland 1988, Hughes and Trudgill 1979), despite the fact that the so-called nonstandard form (in other words, *never* with restricted time reference) occurs in varieties of English which would qualify as "standard" in

terms of the usual working definitions of standard English. Dialectologists similarly consider *never* with restricted time reference to be nonstandard : thus *never* was considered a dialectal alternant to *did not* in the Survey of English Dialects (Orton et al. 1963-69).

To summarise, during standardisation the guardians of the language are typically preoccupied with trying to fix a single, and literal, sense for words. In the case of *never* this has meant seeing it as the universal temporal negator, with the fixed meaning 'not on any occasion'. We have seen, however, that it is not only prescriptivists who assign this meaning to *never*; linguists too have been influenced by this idea. The result is that when *never* occurs in a context in which the universal meaning cannot apply, it is seen as incorrect by prescriptivists, as nonstandard or dialectal by sociolinguists and dialectologists, or as marginal or non-existent by descriptive and theoretical linguists.

Since it does exist, however, and is used by speakers of standard and nonstandard English alike, we need to decide how to analyse it. Do we assume that we are dealing here with polysemy ? This would lead us to propose that there are two *never* forms in present day English : one with the meaning 'not ever' and the syntactic function of an indeterminate; and one with the meaning 'not' and the syntactic function of negation - perhaps expressing emphatic negation. Or do we decide that present-day English has a single form *never*, whose meaning varies from reference to universal time to reference to a single point of time, depending on the context in which it is used ? The question has important implications for variationist analyses, for it crucially affects the forms that are considered to constitute the linguistic variable. For example, when I analysed the nonstandard English of adolescents in Reading I considered only variation between *never* and *didn't*, with reference to a single past occasion in both cases (Cheshire 1982). Tottie (1991), on the other hand, analysed only variation between *never* and *not ever*, disregarding, therefore, those tokens of *never* where it referred to a single occasion. Each of us performed a different analysis, and each of us failed to obtain a full picture of the way in which *never* functions in present-day English. I will attempt to provide a fuller picture in the following sections : my argument will be that we should consider *never* as a single form, whose temporal reference is determined by the context in which it occurs.

### 3. NEVER IN INTERACTION

It makes good sense to consider the function of *never* in conversational contexts rather than on the basis of our intuitions, for negation, in spoken language at least, typically relates to a previous utterance and it should therefore be analysed in relation to this utterance. In the examples that follow we can see how speakers use negation to ensure that addressees have the same orientation to the topic as they have themselves, in terms either of shared background knowledge or of their personal stance. Thus in 15 Jacky corrects my presupposition that she has two parents, explaining in her negative clause why it is her mother who scolds her most.

15.

Jenny :        who is it who tells you off in your family..your mother or your father ?

Jacky :        well my mum 'cos I haven't got a dad now.. so it's my mum worse luck

In 16 Wendy and I were discussing indoor fireworks and, in particular, whether or not an indoor rocket was dangerous. Wendy's negative clause (with the nonstandard verb form *don't*, corresponding to standard *doesn't* ) responds to the meaning that she infers from my *oh yes*, uttered with rising intonation on *oh* and a fall-rise on *yes*. The intonation suggests that I am not convinced by Wendy's previous account of the safety of the firework, as is shown by her response, which aims to reassure me :

16.

Wendy :        but you know you just put it in the bo in the bottle and em..you know it kind of it... only it goes round the room

Jenny :        oh yes

-> Wendy :    it don't hit the ceiling it just goes round and round

Jenny :        good job

Wendy :        you have to mind your head mind you 'cos it goes up and round and round

These two examples show speakers using the *not* strategy to form a negative clause in order to ensure that their common orientation to the topic is in tune. *Never* is used in exactly the same way. In 17 we see example 1 once more, but this time in its wider discourse context : Nobby and his friend had been telling me about three other boys that they 'went around' with sometimes, although they disliked them. I was

trying to obtain details of this 'going around', and asked a question which presupposes that a group of boys from another playground, at Shinfield, sometimes comes to Nobby's part of town. Nobby's negative clause negates this presupposition :

17.

Jenny :            what about when there's a real big fight like with the Shinfield lot or something like that... would you sort of join in on their side ?

-> Nobby :        Shinfield never come down here... they're scared of us

In 18 we see example 4 in its wider context. In the same way as Nobby does in 17, Marie corrects my presupposition - this time my expectation that she had been to school that day :

18.

Marie :            I had to do a lot of banging and my n my hands as you can see took quite a long time...about three or four hours just to do it

Jenny :            was that at school you made that ?

-> Marie :        no I never went to school today

In 17 *never* has the meaning of universal temporal quantification, referring to all possible occasions when I might have expected the 'Shinfield lot' to come down to the playground where we were talking. In 18, on the other hand, *never* has a more restricted time reference, to the day in question : this is the "problematic" use of *never* discussed earlier. I will discuss this use in more detail below; for the time being, it is important simply to observe that negation generally, whether expressed by the *not* strategy or the *never* strategy, can have an interactional role in ensuring the coherence of the emerging discourse. It can link the current turn to the previous one, by negating a presupposition that has just been expressed, and simultaneously ensuring that the interlocutors have a shared orientation to the topic that they are pursuing. This cohesive function is perhaps one reason why negation occurs more frequently in spoken discourse than in written discourse : Tottie (1991) found twice as much negation in her sample of spoken English as in the sample of written English. She also found that negation tended to occur in speaker turns that clearly testified to the co-operative effort that is necessary for conversation to be successful, such as in tag questions seeking corroboration from interlocutors (op. cit. : 43). In her sample negation also showed a correlation with mental state verbs such as *know* or *think* which, as Chafe (1982) has pointed

out, indicate the involvement of speakers in what they are saying and occur more frequently in spoken English than in written English.

The concept of involvement is very relevant to an understanding of why *never* has been a favoured negative strategy throughout the history of English. Different writers use the term “involvement” in somewhat different ways, but it stems, in all cases, from the assumption that spoken discourse is a collaborative production, with speakers and addressees working together to produce meaning as the discourse unfolds. For example, Gumperz (1982) sees involvement as the felicitous result of inference. Those linguists following in his tradition have tended to focus on the non-referential, non-lexical cues that conversationalists use as guides to inferencing and which, if all goes well, help achieve an observable state of co-ordinated interaction (see Tannen 1989 for discussion). Others see involvement as a more psychological phenomenon - as an internal state which is expressed by the use of particular linguistic features, some of which have referential meaning. This is the way that Chafe (1982, 1986) uses the term : he identifies a number of linguistic features that speakers use to show their own involvement in what they are saying (such as mental state verbs, as mentioned above, or frequent reference to themselves, using first person pronouns). Chafe also mentions features that ensure the interpersonal involvement of speakers and their addressees; these include discourse markers such as *well*, *you know* or *I mean*; intensifiers such as *just* or *really* and hedges like *sort of*, which can invite the addressee to determine the precise nature of the item with which the hedge is in construction (Holmes 1989). Quantifiers have an important role in securing interpersonal involvement as well, since they require the addressee to determine their scope and their precise interpretation. In 19, for example, the universal quantifier *all* is in construction with *his hand* in the first clause and *head* in the second; it is unlikely, however, that *all* refers to Nobby's brother's entire hand and still less likely that it refers to his entire head. Instead, addressees determine the extent of the quantification on the basis of their knowledge of the world : by using *all* Nobby alerts his addressees to the need to interpret *bashed up* as referring to the widest possible extent of his brother's hand, given the context :

19. My brother had all his hand *bashed up*..all his head was bleeding.

*All* therefore functions as a very effective intensifying device (see Cheshire 1989, Labov 1984). We can think of quantifiers in terms of scalar implicatures - as members of an implicational set, such that an utterance containing one item from the scalar set entails the items lower

down on the scale. Just as *excellent* entails *good*, so that *this is an excellent meal* entails *this is a good meal*, so *all* entails *most, many, or some* (Levinson 1983). *Never* can similarly be seen as the high point on a scale containing *never, often, sometimes* and *once*. Thus when speakers use *never*, they invite the addressee to fix as wide a time reference as is possible in that context. Sometimes the time reference will be all possible occasions, as in 17 (*Shinfield never come down here*); here my previous turn had specified the time reference as indefinite, with *what about.*, and the immediate context in which Nobby uses *never* specifies 'all possible occasions' through the use of the 'timeless' present tense. In other utterances the tense of the verb or the presence of a time adverbial specifies the widest possible time reference : thus in 20 the present perfect tense indicates that the period is past time up to and including the present :

20. You've never read Cold Comfort Farm have you ? (Svartvik and Quirk 1980 : 626)

In exactly the same way, the tense of the verb and the adverbial *today* specify the time reference of *never* in example 4, above (*I never went to school today*). In the case of example 7 (now 21), when *never* occurs alone, we need to look beyond the current turn to the previous one, considering its function across speaker turns :

21.

Benny : we all went up there and jumped on him

-> Nobby : you never... you you hit him with a stick then booted him and then I had to do the rest

Nobby's *you never* follows on from - and negates - Benny's (*we all.*) *jumped on him.*, ere the time reference of *never* is specified by the tense of the verbs in Benny's utterance. We see here, then, that syntax can be constructed jointly, across speaker turns (see Jeanneret 1992, this volume); we also see the importance of considering a form in its conversational context, if we are to understand its syntactic function. In example 21 the interlocutors also have to use their knowledge of the world in order to understand that the reference is to one specific past occasion (you jump on someone once only, of course, as the first stage in a fight).

We can now recognize, then, that the different uses of *never* discussed in section 3 are essentially the same : in each case, interlocutors can fix the time to which the utterance refers by scanning the context in which *never* occurs, and by bringing into play their

knowledge of the world. Sometimes the time reference can be to all possible occasions, in which case *never* can be said to be the universal temporal negator, but sometimes the time reference is restricted by other linguistic forms in the utterance, or by the knowledge of the world on which we draw in order to interpret the utterance. It is inappropriate to try to assign a fixed meaning to *never*, for quantifiers are inherently flexible in their reference.

It is worth stressing that the uses that are considered nonstandard are no different from the other uses of *never*. In each of the examples just discussed an alternative clause is possible using the *not* strategy, as can be seen by considering the pairs of sentences below. The difference in the two strategies is simply that the use of *never* invites the addressee to fix the time reference of the quantifier and actively involves them, therefore, in the construction of the meaning of the emerging discourse.

Shinfield never come down here.

Shinfield don't come down here.

you've never read Cold Comfort Farm have you ?

you haven't read Cold Comfort Farm have you ?

I never went to school today.

I didn't go to school today.

you never.

you didn't.

If, as I have argued, quantifiers can facilitate the creation of interpersonal involvement, it is hardly surprising that speakers of English have favoured the use of the universal temporal negator as a way of reinforcing a weakened negative. In time, as the sense of quantification becomes lost and as phonetic changes make the form semantically opaque, as has happened with *not* the one-time quantifier becomes a simple non-emphatic negative marker, no longer recognised as a quantifier and no longer, therefore, actively involving the addressee in fixing the time reference of the form. In the case of *never* (and perhaps *all*) the quantification aspect of its meaning may be more or less relevant, depending on the conversational context. In other words, *never* has not yet lost the quantification aspect of its meaning, although in some contexts the quantification aspect certainly appears to be less relevant than the negative aspect. It may well be that prescriptivists have prevented *never* from ever becoming fully semantically opaque (we saw in section 2 that the contracted form *ne'er*

is rarely used today). In present-day English it is often unclear whether speakers interpret *never* as expressing negation more emphatically than the alternative negative form *not*. It is noteworthy, however, that *never* frequently co-occurs with other features that express interpersonal involvement, which suggests that it does function as a way of actively involving the addressee in the creation of the emerging discourse. In the extract below, for example, *never* co-occurs with a cluster of addressee-oriented forms : several occurrences of *see*, the deictic *that*, accompanying a gesture, and the quantifier *all* (the addressee-oriented forms are in italics) :

22. Jacky : The other day... when we was up Ridgeway.... when we was at primary school... she always used to get me in trouble... and I used to hate that... I didn't mind getting in trouble.... but her... she kept on getting me in trouble... and one day I was sitting in class... and a student was reading us a story...I wasn't listening anyway...but she kept on fiddling with my bracelet... and trying to pull it off me... and I went like *that... see....* and she sent me outside the door... but it was her *see...* and when the teacher come... Mr. Mayhews.... he come in and told me off... *see...* and he blamed everything onto me... so I told him what happened and when he asked Wendy.. Wendy said that she *never...* and they *all* agreed with her *see*.

Note that Jacky's use of *never* requires the addressee to refer back to the previous clause in order to fix its time reference, like Nobby's *you never* in example 7 (later 21).

If *never* does function as a way of securing the involvement of the addressee, we would expect it to occur in conversational contexts where addressee-involvement is particularly important. It is no surprise, therefore, to find that the *never* strategy is frequently used in friendly arguments, in a cluster of addressee-oriented features which together can be interpreted as positive politeness devices, allowing the interlocutors to attend to each other's positive face as they disagree with each other. As an example, consider 7 (later 21) once more, this time in a still wider conversational context : the other addressee-oriented items are *all*, the second person pronouns, the address form *mate* and the intensifying overstatement *half killed*.

21.

Benny : I went and grabbed him.. he went and told him and Mike and all our other mates....and we all went up there and jumped on him

-> Nobby : you never... you you hit him with a stick then booted him and then I had to {do the rest



Colin : {I kicked him in the bollocks

Benny : I kicked him

Nobby : I done the most to him mate I half killed him

Similarly, *never* frequently occurs in a cluster of addressee-oriented forms at the beginning of a narrative, when the speaker needs to secure the interest of the interlocutor in order to keep the floor for an extended turn. In 23 we see *never* used in the formulaic introduction of a narrative (*I'll never forget the time when...*) as well as in the orientation section, together with the intensifier *shit* :

23. Jacky : I..I'll *never* forget the time when I went up to bed.. I heard a creaking sound..I was the only one in the house..my sister was with my mum and my brother was out..I went to bed early 'cos I *never* had nothing to do and I had no supper..and I heard a creaking upstairs and I was shit scared..I wouldn't stay..and I had all the lights on I was shit scared

Its use in the formulaic introduction of a narrative suggests that *never* can have a role in the turn-taking system, by engaging the involvement of the interlocutor and therefore allowing the current speaker to take an extended turn. This seems to be confirmed by its occurrence at locations for speaker change, when the current speaker is eliciting talk from others. In 24, for example, I was the fieldworker trying to elicit talk from a group of 13 year-old girls. My rather uninspired questions were not succeeding in eliciting more than very short utterances, but my utterance containing *never*, together with the quantifier *ever* in *whatever*, was at last followed by a longer sequence of talk, jointly constructed by two speakers :

24.

Jenny : what's your favourite food ?

Wendy : favourite food ?

Marie that's easy..chips

Jenny : chips

Wendy : roast

Jenny : roast dinner

Wendy : yes and for pudding gypsy tart

-> Jenny : whatever's that ? I've never heard of that

Marie : oh I can't explain 'cos .it's hard to explain isn't it ?

Wendy : gypsy well it's pastry on the bottom it's sort of

- Jenny : yes  
 Marie : coffee  
 Wendy : coffee on the top  
 Marie : yeah coffee on the top  
 Wendy : ough

A similar example occurs in 25, where the monosyllabic Debbie finally launches into a longer turn after my reformulation of a negative clause with *not* into a negative clause with *never* :

25.

- Jenny : are you having fireworks this year ?  
 Debbie : yes  
 Sharon : we have indoor fireworks as well  
 Jenny : yes..I like them..sparklers  
 Debbie : yes  
 Sharon : not only sparklers..rockets  
 Jenny : indoor rockets ?  
 Sharon : indoor rockets  
 Jenny : oh I didn't know you could get those  
 Debbie : yes  
 -> Jenny : I've never seen those  
 Debbie : indoor rockets you know all the fireworks you can have outside you can have inside as well

In 26, a turn containing *never* again has a role in the harmonious co-production of discourse. It occurs in a series of supporting comments (minimal responses and the encouraging *did she ?*) from speaker B, which seem to signal her interest in what A is recounting :

26.

- A : I mean apart from one or two sort of [ :. m] pizzerios or whatever you call them  
 B : m  
 A : on the very outskirts of the town there's very little development there at all  
 B : {m yes it's practically all sandspit between Agde and Sete isn't it

- A :                                {m . and in fact Heather the  
assistant housemother lived there for a couple of years
- B :                                did she ?
- A :                                m...{yes she . she knew it very well
- > B :                            {I never knew that. m
- (from Svartvik and Quirk 1980 : 724)

Thus utterances containing *never* often have an interactional role that appears to reflect the function of *never* as an involvement strategy : speakers use *never* when they wish to take an extended turn, when they wish to show their interest in the contributions made by their interlocutor, or when they wish to attend to their interlocutor's positive face in potential face-threatening events such as arguments. In all these examples speakers could equally well have chosen the alternative strategy, with *not*. Bolinger (1977) argues that variation in language always has a function : if we accept this, it becomes possible to explore a further dimension of English negation, that of the variable use of the *not* strategy and the *never* strategy. In particular, we can investigate what Scherre and Naro (1991, 1992) have termed the serial effect : a preference for similar clausal patterns to occur within a section of discourse. For example, Weiner and Labov (1983) discovered in their data a tendency for one passive form to lead to another; Schiffrin (1981), studying the use of tense in narratives, observed a general tendency for particular grammatical forms to cluster together; and several writers have identified a parallel effect for noun phrase concord, such that one plural marker tends to lead to another or, conversely, that the absence of a plural marker tends to lead to further absences within the same stretch of discourse (see Poplack 1980, on Spanish, and Scherre and Naro 1991 on Brazilian Portuguese).

In the conversations that I have analysed it is sometimes possible to observe a serial effect in the use of quantifiers. Although previous research on the serial effect has been quantitative, attempting to determine its statistical significance, it is inappropriate to do this for *never*, since it is not always clear whether *never* is used as a straightforward negative or whether its temporal meaning comes into play. Problems of this kind are common when analysing syntactic variation (see Cheshire 1987 for discussion). However, it is possible instead to analyse stretches of conversation where *never* or *ever* co-occur, and to observe the conversational outcome of the syntactic parallelism. Thus in 27 I introduce a quantifier with the question *Do*

*girls ever have fights with each other* ? It would of course have been possible to construct an interrogative without *ever*, and to ask instead *Do girls have fights with each other* ? The point of interest is that once *ever* has been used, a series of clauses follow in which the quantifier is chosen every time that it is possible to do so. Marie and Wendy co-operate in answering my question, with Wendy emphatically affirming that girls do indeed have fights; my next question again includes a quantifier, and the two girls continue to co-operate, with Marie choosing the *never* strategy for her negative clause, followed by Wendy's *ever* in her response to my small joke :

27.

-> Jenny : do girls ever have fights with each other ?

Marie : yes

Wendy : yes..you're telling me

-> Jenny : have you ever been in a fight with a girl ?

Marie : yes I have I have

Wendy : I have as well

-> Marie : but we've never fought together

Jenny : not yet

(laughter)

-> Wendy : not yet you know I don't think we ever will

The sequence is unremarkable and the conversation proceeds harmoniously. In just the same way, the *not* strategy, once chosen, is often continued. This is illustrated in 28, where the conversation develops from the previous discussion about gypsy tart :

28.

Jenny : do you have dinner with her then is that where you've had it ?

Wendy : no we has it at school

Jenny : oh do you ?

-> Marie : I has it at school but she don't

-> Wendy : no I go to home to dinner I used to stay to school dinners but I don't now

-> Jenny : why don't you stay then ?

-> Wendy : well they had pig's heart once and I didn't like that and they  
made me --eat it and I was sick so my mum said I didn't  
have to stay anymore

Jenny : yes

Syntactic harmony of this kind typically occurs when the conversation is proceeding harmoniously, with speakers co-operating to produce felicitous discourse, as in the two extracts above. When the conversation takes a less harmonious turn, this can be marked by a disruption of the pattern of syntactic parallelism. Consider 29 below, where Nobby and Benny are teasing Ronny, first in a friendly fashion and then in a more hostile way. All three speakers use slang (such as *nick* and *pinch* for 'steal') and much swearing. Nobby's first teasing question rests on his professed presupposition that Ronny had stolen the carpet which was in his bag. Ronny negates the presupposition crossly, swearing and addressing Benny with the insult *you puff*. The other boys laugh, and the teasing then becomes more intense, with Nobby repeating the presupposition, despite Ronny's previous denial. Benny then insults Ronny, using *pretty*, an adjective that is normally used to refer to girls (see Kuiper 1991 for further discussion of male insults using terms referring to females), and presupposing that they have succeeded in making Ronny angry. In this second part of the teasing Benny changes the syntax, choosing the *never* strategy rather than the *not* strategy that Ronny had introduced; Nobby continues the pattern of linguistic changes, using the slang expression *pinch* instead of their previous *nick* (also slang).

29.

Jenny : what's he got in there ?

Benny : a fucking carpet what else

Nobby : where'd you nick it ?

-> Ronny : I fucking didn't nick it you puff

(laughter)

-> Benny : you sure you never nicked it

Nobby : where'd you pinch it mate

Benny : you don't half look pretty when you're angry

(laughter)

In this case, then, the absence of syntactic parallelism mirrors the absence of conversational harmony, with the heightened teasing of the unfortunate Ronny.

In 30 there is a similar absence of syntactic parallelism. The extract is part of a conversation between a married couple, A and B, and two of their friends. Speaker B had been chastising her husband earlier for not reading enough, and she suggests that he reads the novel *Cold Comfort Farm*. A's reply is incongruous in this context, as is shown by the laughter with which it is received : not only is A male, but there had been no mention of babies in the previous discourse, and there is no obvious reason to anyone other than B why this remark is relevant. The absence of harmony in the content of A's contribution is matched by the absence of harmony in the syntax : B uses the *never* strategy whereas A responds with the *not* strategy (he could have said *I've never had a baby either*). The incongruous remark allows A and B to collaborate in telling the story of A going to visit B in the evenings whilst B was in hospital after the birth of their baby, and A finding that B had laughed so much at the book that she had burst her stitches.

30.

-> B :            why darling why don't you bribe Jo to lend you her *Cold Comfort Farm*...you've never read it have you ?

-> A :            no but I haven't had a baby either

                  {{(laughter)

B :                {oh honestly it saved my life in hospital it really did

A :                actually every evening I used to

D :                it's all right Arthur

(approximately 6 seconds of intervening talk)

A :                anyway I used to go into the hospital in the evenings and find her..sort of in real great pain because she'd laughed so much . she's burnt a couple . burst a couple of stitches

(Quirk and Svartvik 1980 :626)

Thus the existence of two strategies for negation allows speakers to generate discourse meanings over and above the local meaning of simple negation, by giving them the choice of following their interlocutor's selection of either *not* or of *ever* and *never*.

#### 4. CONCLUSION

As educated people, linguists are in a double bind. Try as we may, our intuitions will be influenced by norms based on standard, written language. Analytical approaches based on intuitions, such as Klima (1964) will therefore be influenced by these norms. Even those approaches based on language use, that we like to think of as transgressing these norms, are susceptible to the influence of educated norms if they involve setting up predetermined categories within which to carry out an analysis (as in variationist analysis or in dialectology, for example). The case of *never* with reference to a single past event shows how a feature that is seen as “incorrect” by guides to good usage has been incorrectly labelled nonstandard by sociolinguists, and still more incorrectly labelled as non-existent by linguists working within a framework based on isolated sentences. Yet in order to perform a linguistic analysis we have to be educated people.

A way forward is to use the methods of conversation analysis, avoiding predetermined categories and seeing instead how speakers orient to the syntax used by their interlocutors. In the case of *never* this allows us to suggest an answer to the questions posed by Tottie (1991) : why do speakers use *never* overwhelmingly more frequently than *not ever*, and why does *never* occur so much more frequently than *nothing*, *none* and other indeterminates ? I have argued that the answer to both questions is that *never* is a strategy for negation in its own right, which involves the interlocutor in relating the negative form to the linguistic and non-linguistic context in which it occurs, in order to determine the extent of its temporal reference. It is therefore especially well suited to the demands of face-to-face interaction, and this accounts for the fact that throughout the history of English speakers have used it as their preferred way of reinforcing a negative marker. Both standard and nonstandard uses are alike are reflexes of the same negative strategy, but the so-called standard uses reflect the desires of prescriptivists to fix a stable meaning to a given form as well as their neglect of the processes that are important in spoken interaction.

It is only by observing *never* in its conversational context that it is possible to observe its interactional functions. Thus theoretical and descriptive grammars can learn from analysing syntactic forms and processes within their conversational context; but by the same token, conversation analysis might benefit from adopting a more strictly linguistic perspective for the analysis of speaker turns, thereby

observing the interactional consequences of the syntactic forms that speakers choose to use in their conversations.

© Jenny Cheshire 1995



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bolinger, D. (1977). *Meaning and Form*. London : Longman.
- Chafe, W. (1982). « Integration and involvement in speaking, writing, and oral literature ». In : D. Tannen, D. (Ed). *Spoken and Written Language : Exploring Orality and Literacy*. Norwood, NJ : Ablex, 3553.
- Chafe, W. (1986). « Writing in the perspective of speaking ». In: Cooper, C.R., Greenbaum, S. (Eds). *Studying Writing : Linguistic Approaches*. Beverley Hills : Sage, 1239.
- Cheshire, J. (1982). *Variation in an English dialect : A Sociolinguistic Study*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Cheshire, J. (1987). « Syntactic variation, the linguistic variable and sociolinguistic theory ». *Linguistics*, 25 (2), 257-282.
- Cheshire, J. (1989). « Addressee-oriented features in spoken discourse ». *York Papers in Linguistics*, 13, 49-64.
- Cheshire, J., Edwards, V., Whittle, P. (1989). « Urban British Dialect Grammar : the question of dialect levelling ». *English Worldwide*, 10, 185-225.
- Coupland, N. (1988). *Dialect in Use*. Cardiff : University of Wales Press.
- Ford, C. E. (1993). *Grammar in Interaction : Adverbial Clauses in American English Conversations*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Fowler, (1965). *Modern English Usage*. London : Oxford University Press. 2nd edition.
- Gumperz, J.J. (1982). *Discourse Strategies*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Holm, J. (1988). *Pidgins and Creoles*. Cambridge : Cambridge University Press, Vol. 1.
- Holmes, J. (1990). « Hedges and boosters in men's and women's speech ». *Language and Communication* 10 (3), 185-205.
- Hughes, G.A., Trudgill, P. (1979). *English Accents and Dialects : An Introduction to Social and Regional Varieties of English*. London : Edward Arnold.
- Jeanneret, T. (1992). « Modes de structuration en conversation ». In : Lüdi, G. (Ed), *Approches linguistiques de l'interaction*. *Bulletin CILA*, 57, 59-69.
- Jespersen, O. (1982 [1905]). *Growth and Structure of the English Language*. London : Edward Arnold.
- Klima, E. (1964). « Negation in English ». In : Fodor, J.A., Katz, J.J. (Eds.). *The Structure of Language*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall, 246-323.

- Kuiper, K. (1991). « Sporting formulae in New Zealand English : two models of male solidarity ». In : Cheshire, J. (Ed). *English Around the World : Sociolinguistic Perspectives*. Cambridge : Cambridge University Press, 200–211.
- Labov, W. (1974). « Where do grammars stop ? » In Shuy, R. (Ed), *Sociolinguistics : Current Trends and Prospects*. Report of the 23rd Round Table Meeting on Linguistics and Language Studies. Washington, D.C : Georgetown University Press.
- Labov, W. (1984). « Intensity ». In Schiffrin, D. (Ed.). *Meaning, Form and Use. Georgetown University Round Table on Languages and Linguistics*. Washington, D.C : Georgetown University Press.
- Levinson, S. (1983). *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Orton, H., Barry, M.V., Halliday, W.J., Tilling, P.M., Wakelin, M. F. (1963-69). *Survey of English Dialects*, 4 vols. Leeds : E.J. Arnold.
- Quirk, R., Greenbaum, S., Leech, G., Svartvik, J. (1985). *A Comprehensive Grammar of the English Language*. London : Longman.
- Poplack, S. (1980). « The notion of the plural in Puerto Rican Spanish : Competing constraints on /s/ deletion ». In : W. Labov (Ed). *Locating language in time and space*. New York : Academic, 55–67.
- Scherre, M. M. P. S., Naro, A. J. (1991). « Marking in discourse : "Birds of a feather" ». *Language Variation and Change*, 3 (1), 23-32.
- Scherre, M. M. P. S., Naro, A. J. (1992). « The serial effect on internal and external variables ». *Language Variation and Change*, 4 (1), 1–14.
- Schiffrin, D. (1981). « Tense variation in narrative ». *Language*, 57 (1), 45–62.
- Sundby, B., Bjørge, A.K., Haugland, K.E. (1991). *A Dictionary of English Normative Grammar 1700-1800*. Amsterdam : John Benjamins.
- Svartvik, J., Quirk, R. (1980). *A Corpus of English Conversation*. Gleeurp : Lund.
- Tannen, D. (1989). *Talking Voices : Repetition, Dialogue and Imagery in Conversational Discourse*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Tottie, G. (1991). *Negation in English Speech and Writing : a Study in Variation*. London : Academic Press.
- Trudgill, P. (1984). « Standard English in England ». In : Trudgill, P. (Ed). *Language in the British Isles*. Cambridge : Cambridge University Press, 32–44.
- Weiner, J., Labov, W. (1983). « Constraints on the agentless passive ». *Journal of Linguistics* 19, 29–58.
- Wood, F.T. (1981). *Current English Usage*. London : Macmillan.

## Représentations lexicales floues et construction interactive du sens

**Georges Lüdi**

*Université de Bâle, Romanisches Seminar*

CETTE ÉTUDE EXPLORE UNE VOIE D'ACCÈS aux représentations lexicales plutôt négligée, que je sache, dans la recherche récente, à l'exception d'une étude de Quasthoff/Hartmann (1982). S'inspirant de l'ethnométhodologie, elle exploite le fait que les interlocuteurs désignent eux-mêmes, dans la cadre de la bifocalisation de la conversation (Bange 1987), certains éléments du discours comme faisant partie de l'information lexicale. Notre recherche, entreprise dans le cadre d'investigations sur la conversation en situation exolingue, continue une réflexion de plusieurs années portant sur la construction et la mobilisation de la compétence lexicale (p.ex. Lüdi 1991, 1994).

Leur visée lexicale distingue nos réflexions des études portant sur les procédés explicatifs, (p.ex. Grize [éd.]1984, Borel 1987), mais aussi plus généralement des travaux sur le travail interactif de (re)formulation, sur la non-compréhension et les malentendus ainsi que des recherches portant sur les « stratégies de compensation de lacunes lexicales » (Broeder et al. 1985).

L'hypothèse sous-jacente à notre travail est en effet que — loin de n'exercer qu'une seule fonction instrumentale — les unités lexicales peuvent devenir opaques et investir le centre même du travail discursif, révélant par cela même (une partie de) leur nature.

Cette recherche focalise en d'autres termes les opérations métalinguistiques ayant pour objet les unités lexicales, voire les traces observables de ces opérations dans le discours. Postulant que ce « travail lexical » figure parmi les signes indiciels de l'énonciation dans l'énoncé, nous avons tenté de recueillir et analyser ses manifestations.

Notre hypothèse postule qu'il existe une relation non triviale entre l'information lexicale focalisée dans l'interaction, les représentations des interlocuteurs et la construction interactive du sens et qu'il est possible d'exploiter cette relation dans le cadre d'une théorie de la

communication exolingue et de l'acquisition du lexique en langue étrangère. Cette étude veut présenter quelques réflexions préliminaires à une telle théorisation.

## 1. CADRE THÉORIQUE

Ces réflexions s'inscrivent dans une conception discursive, variationnelle et dynamique de la compétence linguistique et notamment lexicale, qui refuse un modèle « codique » de la communication et considère le lexique comme une des « zones molles » de la langue. L'équilibre, dans le discours, entre des unités sémantiques préconstruites et leur (re)construction dans l'interaction est donc extrêmement labile, les unités lexicales étant foncièrement modifiables dans et par l'énonciation. Nous avons tenté d'explorer plusieurs dimensions d'une telle conception du lexique dans d'autres études (Lüdi [1983]1984, 1985, 1992). En voici les prémisses (voir aussi Lüdi 1994, 118ss.) :

(1) La compétence lexicale est composée d'une mémoire lexicale ainsi que d'un ensemble de règles qui gouvernent la créativité lexicale, c'est-à-dire la modification d'unités lexicales existantes et la génération de mots nouveaux, autrement dit de « mots possibles » non attestés (cf. Corbin 1987).

(2) La mémoire lexicale est constituée par un ensemble ordonné d'hypothèses lexicales comprenant, pour chaque unité lexicale, une information phonologique, voire orthographique — c'est-à-dire le signifiant — et une information syntaxique, sémantique et pragmatique — c'est-à-dire le signifié dans le sens des « lemmas » de Levelt (1989). Ces hypothèses lexicales appartiennent au domaine des représentations; elles font partie des champs sémiotiques formant la culture d'une société au même titre que le savoir encyclopédique, i.e. que la « connaissance qui est acquise au cours de la socialisation et qui médiatise l'intériorisation, à l'intérieur de la conscience individuelle, des structures objectivées du monde social (...) [et] 'programme' les canaux par lesquels l'extériorisation produit un monde objectif » (Berger et Luckmann 1986 : 94).

(3) Ce savoir n'est pourtant pas entièrement stable. Cette instabilité est déterminée par des facteurs tels que les différences sociales, les divergences dans la formation et la biographie des individus, la capacité de mémorisation limitée, la créativité foncière de l'esprit humain, etc.

La « réalité » a donc constamment besoin d'être garantie, modifiée, reconstruite. Et l'interaction verbale est le lieu de cette reconstruction : « Le plus important véhicule de la conservation de la réalité est la conversation. On peut concevoir la vie quotidienne de l'individu en terme d'action d'un appareil de conversation qui continuellement maintient, modifie et reconstruit sa réalité subjective » (Berger et Luckmann 1986 : 208). Nous ne pouvons jamais être certains que la « réalité » à laquelle nous nous référons est perçue de la même manière par nos interlocuteurs. Par conséquent, une des fonctions centrales de l'interaction verbale est de contrôler et d'ajuster, si besoin est, cette réalité. Or, contrôler interactivement la réalité signifie automatiquement aussi contrôler la signification des unités lexicales employées pour en parler.

(4) Il existe donc des divergences importantes entre les significations des mêmes unités lexicales actualisées par différents interlocuteurs — et parfois même entre différents emplois de la même unité lexicale par un seul et même locuteur (Grunig et Grunig 1985 : 151). Il est vrai que ces divergences sont souvent neutralisées grâce à la malléabilité des unités lexicales, qui repose sur le caractère abstrait des hypothèses de signification, lesquelles sont considérablement enrichies dans l'énonciation par des opérations inférentielles. Il n'en reste pas moins que le contenu de la mémoire lexicale individuelle est potentiellement modifié rétroactivement, dans et par chaque acte de communication, par l'addition d'unités lexicales entières aussi bien que sous forme d'ajustements portant sur toutes les composantes de l'information lexicale des unités déjà mémorisées. Par conséquent, les unités composant la mémoire lexicale sont des objets construits, déconstruits et reconstruits dans le discours. Nous allons focaliser, dans la section 4, sur quelques conséquences de cette hypothèse.

(5) Les dernières réflexions, qui s'inspirent de la sémiotique ainsi que de la sociologie du savoir, trouvent une confirmation dans des considérations empruntées à l'analyse conversationnelle d'obédience ethnométhodologique. Il est assez généralement admis que le travail d'intercompréhension est accompli en commun par les interlocuteurs, qui négocient en vue d'obtenir un accord sur les objectifs communicatifs, les procédures et les relations aussi bien que sur le sens. Or, si la conception dynamique du lexique présentée plus haut est correcte, il s'ensuit que des lacunes lexicales ainsi qu'une opacité totale ou partielle de certaines unités lexicales entraînent des opérations discursives portant sur le lexique, plus précisément des opérations de constitution, enrichissement, ajustement et vérification d'hypothèses

lexicales. Et leur caractère discursif signifie que ces opérations affleurent à la surface des énoncés et y laissent des traces. Nous rejoignons en cela Pierre Bange, qui s'est intéressé aux multiples formes que revêt la « régulation de l'intercompréhension », a en particulier observé une « bifocalisation potentielle [de la communication] sur son objet thématique et sur les conditions de sa réalisation » (Bange 1987) et relevé explicitement l'existence de mécanismes conversationnels de régulation de l'intercompréhension focalisés sur le niveau du code verbal. En reformulant, tout en les restreignant, les réflexions de Bange, on peut avancer l'hypothèse qu'un sous-ensemble des opérations discursives de négociation vise une synchronisation lexicale. Nous avons parlé de travail lexical, défini comme la mise en œuvre de schémas interactifs portant sur une ou plusieurs composantes de l'information lexicale, ayant pour objectif de rendre cette information (mutuellement) manifeste et visant son intégration — au-delà de l'environnement cognitif mutuel des interlocuteurs — dans leur mémoire lexicale respective (Lüdi 1991, 1992). En d'autres termes — et pour employer les concepts de Dan Sperber et Deirdre Wilson (1986) — il s'agit de rendre mutuellement manifestes des éléments d'information dont il est en même temps signalé qu'ils font partie de l'information lexicale.

(6) Notre compétence communicative comprend donc des schémas interactifs (des « méthodes » dans la terminologie ethnométhodologique) dont la fonction est de permettre aux interlocuteurs de réaliser ce travail de synchronisation lexicale. Tout porte à croire que ces séquences latérales de travail lexical représentent des moments privilégiés pour l'entrée des unités lexicales nouvelles ou ajustées, dont la signification est mutuellement manifeste, dans la mémoire lexicale des interlocuteurs, natifs aussi bien que non natifs : qu'il s'agit, en d'autres termes, de séquences potentiellement acquisitionnelles (de Pietro, Matthey et Py 1989).

Tentons d'illustrer et d'approfondir ces remarques à l'aide d'un exemple tiré du corpus de Bielefeld :

(Exemple 1)

- |   |   |
|---|---|
| I | dans la ciél- .. äh dans la nuit- . il y a ähm des . (rit) tout<br>petites lampes+ dans la ciél' . à la nuit' |
| M | mhm' des étofles'   |
| I | ouí . des étofles   |

("Des tout petites lampes", 9:8. Corpus Bielefeld)

Pour interpréter ce passage, il faut comprendre l'interaction entre le *parcours onomasiologique* de l'énonciateur et le *parcours sémasiologique* de l'interprétant ou coénonciateur (Pottier 1992, 17s.).

La locutrice non native (LNN) I a quelque chose à dire, elle sait ce qu'elle veut dire (représentation); le problème se situe du côté des opérations sémiotiques : elle ne dispose pas des mots nécessaires pour verbaliser ses représentations.

La tâche de de la locutrice native (LN) M est de re-construire la représentation de I à partir des éléments que I lui donne, à savoir :

- les éléments [dans le ciel], [la nuit], [tout petit], [lampes];
- les marques d'un obstacle lexical : hésitations, rire, fautes grammaticales.

A partir de ces éléments, M infère:

- que l'objet à construire n'est pas 'lampe' (qui serait « incongruent » dans ce contexte), mais correspond à son archiséme [source de lumière];
- qu'il ne s'agit pas d'une métaphore, mais d'une dénomination approximative (voir Lüdi 1994 pour les notions d'incongruence, de métaphore et de dénomination approximative);
- qu'il s'agit par conséquent de construire un objet du discours reprenant certaines des propriétés des lampes compatibles avec 'ciel' et 'nuit' et 'tout petit'.

Il en résulte une hypothèse de sens /étoile/, qui est vérifiée interactivement. On aimerait peut-être postuler que le schéma de formulation employé par I exige, pour être complet, la formation de cette hypothèse par LN et son acceptation par LNN. Nous allons voir, dans ce qui suit, que ce n'est évidemment pas toujours le cas dans la pratique — et quelles en sont les conséquences.

Dans le courant de cette petite interaction, les interlocutrices accomplissent, en d'autres termes, la double tâche de :

- construire et ajuster mutuellement des objets de discours appartenant à un 'univers de discours' qui fait partie des 'mondes possibles' pour chacun des interlocuteurs en fonction de son 'univers de croyance' en vue de la construction d'un sens partagé (voir Martin 1987 pour la définition de ces notions);
- construire, contrôler et ajuster des hypothèses de signification de certains mots, ici notamment du mot /étoile/, en focalisant sur certaines de ses composantes telles que [localisé dans le ciel], [apparaissant typiquement la nuit], [petitesse], [source de lumière].

## 2. LA CONSTRUCTION INTERACTIVE DU SENS

Dans l'extrait de conversation que nous allons analyser, un apprenant adolescent (E) raconte à un natif adulte (V) une visite guidée dans une fabrique de skis. A partir de trois cas d'obstacles lexicaux, l'analyse va d'abord nous livrer des informations sur les stratégies et opérations mises en oeuvre par l'apprenant (LNN) pour surmonter un problème lexical en production et, simultanément, sur les stratégies et opérations mises en oeuvre par le natif (LN) pour surmonter un problème en compréhension.

(Exemple 2)

V: tu me racontes un peu ehm . disons les meilleurs moments que tu as eu pendant ce mois les choses les plus intéressantes que tu as fait comme ça

(...)

E: nous avons une ex/ excursion tout l'après-midi

V: et comment/ehm en bus>

E: devant ouh visiter le schi (ski) Authier

V: oui

E: à . . Bière et après

V: et qu'est-ce que vous avez vu donc

E: ehm ben le pour ehm le faire le Schi sont le ehm . les arbres et ts ts (onomatopée accompagnant un geste)

V: donc il y a/ vous avez vu l'arbre puis puis en fait toute l'étape de la production

E: non non les arbres pas c'est tous les . les outils . pour les: ts . **holz**>

V: du bois en fait

E: de bois dedans le schi

V: donc les en fait les planches>

E: oui

V: les planches de bois >

E: oui

V: mais elles sont elles sont encore toutes longues comme un arbre ou c'est>



- E: non non c'est coupé
- V: oui
- E: c'est ehm c'est prêt pour préparer les Schi
- V: oui et puis comment ils font ça ehm . à la main ou>
- E: oui also à la main et elle prend du le **belag** et tout des outils et après dans un presse
- V: oui
- E: les schi et tac
- V: ah pour la fo/ après pour la forme pour donc pour
- E: pour pour pour tous les: outils ehm . . **kleben**>
- V: coller
- E: pour coller les outils
- V: oui
- E: il y a un grand presse . et
- V: un presseur une sorte de presseur
- E: oui oui
- V: puis ça fait des trous> ou ehm ou ehm . +non il n'y a pas de trous je suis bête . . oui il y a des trous par exemple ehm ski non il y a pas (à voix plus basse comme parlant avec lui-même) . ehm c'est que du bois en fait> . et les outils qu'est-ce que c'est les outils dont tu parles en fait/
- E: ehm c'est ehm les outils de la schi ehm . . . ehm l'avant de la schi x>
- V: le bas oui
- E: il y a ehm le **belag**
- V: ah oui le x/ une sorte de cou/ (hésite) une sorte de couleur ou>
- E: ah oui aussi oui aussi la couleur et le bois et encore du couleur et c'est
- V: (en l'interrompant) c'est plusieurs couches x
- E: c'est une plaque de de plastique
- V: à l'intérieur ou où ça > . on met où cette plaque de de plastique>
- E: ehm sous la: la bois
- V: aaah

- E: il y a des plastiques avec les couleurs
- V: oui
- E: et ça: est dans ehm le presse
- V: mhm
- E: et vingt minutes dans le presse et après c'est: c'est fini
- V: c'est fini< et comment comment ils font pour que pour que pour qu'ils se: ils montent comme ça (accompagne un geste)
- E: ah c'est un c'est une
- V: une pointe
- E: c'est une forme qui ehm . . . c'est une forme
- V: oui
- E: et le schi est dans le forme et la forme a
- V: ah aussi une pointe comme ça
- E: oui oui oui
- V: donc c'est/ on le laisse là-dedans pendant très longtemps ou comment . pour qui est cette forme à la fin ça c'est ehm c'est ehm . la la pointe elle est en plastique ou elle est aussi en bois>
- E: non pas de bois c'est seulement du plastique
- V: ah d'accord
- E: also oui seulement du plastique
- V: oui . oui d'accord< donc c'est déjà la forme qui est comme ça dès le départ
- E: oui
- V: oui ok je pense que c'était du bois mais tu sais autrefois c'était du bois mais maintenant c'est du plastique c'est vrai x

(Devant ouh visiter le schi Authier. Corpus VS 30 - 29.5.91)

La tâche de formulation que LNN se donne est de décrire ce qu'il a vu. Dans un premier temps, il se place dans le champs sémantique ouvert par la question de V : "Qu'est-ce que vous avez vu donc?", qui exige un objet et/ou un événement. En ponctuant son message d'une formidable accumulation de marqueurs d'hésitation, LNN pose un cadre : "pour le faire le schi", y ancre un premier référent à l'aide de

l'existenciel 'être' (mal choisi, mais ceci ne nous intéresse pas ici) : "sont les arbres", et ajoute une onomatopée ainsi qu'un geste en guise de prédicat : "et ts ts".

L'interlocuteur natif juge ces éléments insuffisants pour une interprétation correcte, ce qu'il manifeste par le marqueur "donc" suivi d'une première tentative d'hétéroreformulation. Elle s'articule autour du terme "arbre" avec les qualités [qui existe] ("il y a"), [que l'on peut voir] ("vous avez vu"), singularisé ("l'arbre") et [qui sert dans la fabrication de skis] ("toute l'étape de la production").

LNN réagit en signalant une divergence majeure ("non non") portant sur l'objet de discours à construire ("les arbres pas"). Il corrige : ce ne sont pas des arbres qu'il a vus, mais "tous les . les outils pour les/". Et il résume sa pensée par la formulation transcodique<sup>1</sup> "holz".

Prononcée avec une intonation montante (>), celle-ci ouvre une séquence latérale, car LN interprète les marques d'incertitude comme demande d'aide à laquelle il accède : "du bois en fait".

LNN ratifie le terme "bois", mais en profite pour enrichir l'objet de discours par un complément circonstanciel "dedans le schi". Nouvelle tentative de reformulation par LN, à nouveau introduite par "donc", et ratifiée par LNN : "les planches de bois".

Toutefois, LN ne semble pas encore satisfait, comme l'indique le connecteur "mais" : "mais elles sont elles sont encore toutes longues comme un arbre ou c'est". Sa tâche consiste à construire une représentation cohérente entre 'planches' — avec le sémème [pièce de bois plus longue que large] et 'à l'intérieur du ski'. Or, l'hypothèse la plus plausible dans le contexte 'arbre' lui paraît d'admettre que les 'planches' représentent une étape précédente de la production des ski. Il prend toujours à la lettre la signification de /arbre/ et ne semble pas considérer qu'il ne s'agissait que d'une paraphrase pour le mot manquant /bois/. On remarquera, par ailleurs, que le terme "outil" employé par LNN n'est pas relevé par LN.

LNN refuse cette interprétation. Dans un premier temps, il rejette le trait [longueur] : "non non c'est coupé"; dans un deuxième temps, il précise la phase de production : "c'est prêt pour préparer les skis".

<sup>1</sup> La *formulation transcodique* (Lüdi 1994) consiste en un emploi potentiellement conscient, dans un énoncé en L2, d'une séquence perçue par le LNN comme appartenant à une autre langue (normalement L1), dans le but de surmonter un obstacle communicatif; elle fait partie des *stratégies compensatoires interlinguales*.

A ce point, LN doit reconsidérer son interprétation et créer une cohérence entre les éléments [en bois], [morceaux relativement petits], [éléments pour fabriquer des skis], [qui trouvent leur place à l'intérieur du ski]. Il formule l'hypothèse que LNN veut parler de l'opération d'assemblage. Mais il ne vérifie pas interactivement cette hypothèse, sinon qu'il la présuppose, comme le prouve la question sur le mode d'assemblage : "oui et puis comment ils font ça? à la main ou?"

LNN ratifie "à la main", mais en hésitant (marqueur transcodique de modalisation "also"). Il accepte d'entrer en matière sur l'opération d'assemblage, même si, pour lui, la phase précédente n'est manifestement pas encore achevée.

Le schéma discursif ouvert par LN comprend une opération manuelle ("à la main"), une opération machinelle ("dans un presse") et les éléments à rassembler ("le belag", "les outils"). Or, tous ces éléments posent des problèmes lexicaux. Est d'abord résolu une première lacune lexicale, signalée par une pause, une pause remplie ("ehm") et la formulation transcodique ("kleben") : LN : "coller", LNN : "coller les outils". Puis LN propose une reformulation pour "presse" : "un pressoir, une sorte de pressoir", formulation ratifiée superficiellement par LNN ("oui, oui"), mais pour reprendre le terme de "presse" plus bas.

Ce n'est qu'à ce moment que LN relève une inconsistance, signalée par le marqueur "en fait" employé par deux fois. Ayant résolu la question de la 'machine', le terme "outils" ne fait plus de sens : "et les outils qu'est-ce que c'est les outils dont tu parles".

LNN résout la tâche de définition par un cumul d'exemples : "l'avant de la schi", "le bas" (hétéroreformulation d'un mot incompréhensible par LN), "le belag". LN ne manifeste pas s'il a compris. Il change de sujet et focalise sur "belag", terme qu'il n'avait pas relevé lors de sa première mention. Il propose "couleur". Ce terme ne satisfait pas entièrement LNN, qui signale une entité plus complexe ("aussi la couleur et le bois et encore du couleur"); en l'interrompant, LN confirme qu'il a compris l'image ("c'est plusieurs couches"), puis LNN enchaîne par une définition plus précise de 'belag' : "c'est une plaque de plastique", qui est placée non pas à l'intérieur, mais "sous la: . la bois". Il hésite sur le terme à employer pour l'intérieur du ski, mais LN ne revient plus à cette difficulté et la conversation se termine sur le matériau de la pointe.

### 3. DISCUSSION

Nous avancerons l'hypothèse que la représentation du locuteur était du type : [des éléments de bois, qui forment le noyau du ski, sont placés entre deux plaques de plastique, qui en forment les surfaces inférieure et supérieure, et une machine les assemble sous haute pression en une seule opération]. Or, les mots essentiels : 'bois', 'élément' et 'couche en matière plastique qui forme le plat du ski' lui font défaut. Les moyens employés pour surmonter ces lacunes lexicales majeures sont variés : périphrase lexicale, dénomination approximative, bricolage lexical, formulation transcodique, gestes, etc. Le travail lexical se fait en commun

Or, ni pour "outil", ni pour "belag" la négociation interactive aboutit à une unité lexicale appropriée. LNN n'a ni la possibilité de contrôler si son hypothèse lexicale pour 'outil' est correcte (en fait, elle est vraisemblablement erronée; tout fait en effet penser qu'il y voit l'équivalent du mot allemand 'Teile', à consonantisme semblable<sup>2</sup>), ni d'acquérir une unité lexicale française correspondant à l'allemand 'Belag'. Cette observation n'a pas seulement des conséquences sur l'acquisition, mais aussi sur le rôle des unités lexicales dans la construction du sens.

Cela est particulièrement saillant pour le lemma /élément/, qui engendre un flou sémantique, voire un malentendu qui n'est nulle part résolu dans l'extrait cité. Pour LN, les ensembles de traits sémantiques associés aux unités lexicales proposées par LNN et les signaux paraverbaux ne forment pas un ensemble cohérent. Il est donc forcé d'inférer, à partir d'une information insuffisante, ce que LNN peut bien vouloir dire. Toutefois, l'ajustement mutuel et l'explicitation de l'information mutuellement manifeste ne va pas toujours jusqu'au bout. Les inférences ne sont pas calculables à partir du savoir lexical mobilisé par l'unité "outil". LN et LNN ne sont nullement certains, à la fin de ce passage, d'avoir des représentations raisonnablement semblables.

Dans une étude antérieure (Lüdi 1994), nous avons avancé l'hypothèse que l'acte dénominatif est une espèce d'acte de langage dans la mesure où il représente une instruction adressée au destinataire de construire, dans l'univers de discours, une représentation

---

<sup>2</sup> Voici les contextes pour 'outils': "c'est coupé", "c'est prêt pour préparer les schi", "dedans le ski", [qqch. que l'on peut coller], "les outils de la schi", en font partie: "l'avant de la schi" et "le belag".

correspondante. L'orthonyme était assimilé à un acte dénominatif direct, les moyens de dénomination médiate représenteraient, disions-nous, différents types de marqueurs indirects d'acte dénominatif<sup>3</sup>, parmi lesquels nous distinguons les actes dénominatifs minimaux ou allusifs<sup>4</sup> et les actes dénominatifs indicatifs, qui orientent de manière plus ou moins évidente le parcours interprétatif de l'interlocuteur. Nous avons soutenu que telle était la fonction de la métaphore. Nous avons par ailleurs postulé que les interlocuteurs négociaient le statut d'une dénomination médiate et se manifestaient en particulier mutuellement s'il s'agit d'une figure stylistique (p.ex. d'un euphémisme), d'une proposition néologique (p.ex. d'une métaphore dénominative) ou d'une simple lacune lexicale (qui peut correspondre à une demande d'aide). Un présupposé non explicité de cette étude était que la communication exigeait un contrôle complet de l'environnement cognitif mutuel des interlocuteurs, que ce contrôle était partagé par les interlocuteurs, et que, dans la conversation exolingue, la responsabilité de LN de comprendre pouvait être plus grande que celle de LNN de produire un énoncé cohérent. Les schémas de formulation approximative employés par LNN, qui exigeraient pour être complet, disions-nous, la formation d'une hypothèse de sens par LN et son acceptation par LNN, peuvent aussi restés inachevés.

Mais il y a plus. De nombreux modèles linguistiques conçoivent la construction du sens comme un procédé en deux temps. Dans un premier mouvement, une représentation sémantique intégrée serait contruite en intégrant la signification des unités lexicales qui forment d'énoncé. Cette représentation serait ensuite enrichie par une composante inférentielle, parfois dite 'rhétorique' (Ducrot 1972) ou pragmatique (Martin, 1987). L'exemple analysé illustre les opérations et stratégies interactionnelles employées quand la base lexicale pour un calcul inférentiel n'est pas suffisante. Il révèle les nombreuses redondances entre l'information lexicale et le co-texte, qui permettent de court-circuiter les opératons mentionnées, révèlent une partie de la nature des savoirs lexicaux et mettent en cause leur linéarité.

---

<sup>3</sup> Voir Roulet (1980) pour une classification très convaincante des marqueurs illocutoires.

<sup>4</sup> Ces actes se limitent à un simple opération d'ancrage de topic du type : «il existe un x au moment t et au lieu l» ("j'ai acheté, comment dit-on, un truc, quoi") et laissent à l'interlocuteur la tâche d'inférer, en ayant recours à la mémoire discursive, de quoi il pourrait s'agir. Cf. Berthoud/Mondada (1993).

L'extrait analysé illustre aussi que, pour des raisons qu'il ne s'agit pas, ici, de discuter, la manifesteté mutuelle du sens n'est pas, et de loin, toujours exigée. Des considérations, sans doute d'ordre pragmatique, peuvent entraver le calcul contrôlé de l'information mutuellement manifeste sans que les interlocuteurs semblent en souffrir. En effet, nous observons que malgré les lacunes lexicales, qui engendrent diverses formes de dénomination médiate, le travail de formulation ne va pas jusqu'au bout. Les interlocuteurs semblent se satisfaire d'un ajustement approximatif, mais jugé suffisant. Voilà un autre fait dont les modèles de la communication devront tenir compte.

© Georges Lüdi 1995

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BANGE, P. (1987). « La régulation de l'intercompréhension dans la communication exolingue ». Contribution à la Table ronde du Réseau européen de laboratoires sur l'acquisition des langues, La Baume-les-Aix, novembre 1987.
- BERGER, P., LUCKMANN, Th. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- BERTHOUD, A.-C., MONDADA, L. (1993). « Traitement du topic : aspects théoriques et acquisitionnels ». In : Lüdi, G. (éd.). *Approches linguistiques de l'interaction. Contributions aux 4e Rencontres régionales de linguistique (Bâle, 14 - 16 septembre 1992)*. Bulletin CILA 57 : 123-136.
- BOREL, M.-J. (1987). « Discours descriptif et référence ». *Travaux du Centre de recherches sémiologiques* 53, 77-89.
- BROEDER, P. et al. (1988). *Processes in the developing lexicon*. Final Report of the ESF Additional Activity « Second Language Acquisition by Adult Immigrants ». Volume III. Strasbourg/Tilburg/Göteborg : European Science Foundation.
- CORBIN, D. (1987). *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*. Tübingen : Niemeyer, 2 voll., 2<sup>e</sup> ed., 1991.
- DE PIETRO, J.-F., MATTHEY, M., PY, B. (1989). « Acquisition et contrat didactique : les séquences potentiellement acquisitionnelles dans la conversation exolingue », In : *Actes du troisième Colloque Régional de Linguistique, Strasbourg 28-29 avril 1988*, Strasbourg : Université des Sciences Humaines/Université Louis Pasteur, 99-124.
- DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire*. Paris : Minuit.
- GRIZE, Jean-Blaise (éd.) (1984). *Sémiologie du raisonnement*. Berne : Peter Lang.
- GRUNIG, B.-N., GRUNIG, R. (1985). *La fuite du sens. La construction du sens dans l'interlocution*. Paris : Hatier-Crédif.
- LEVELT, W. (1989). *Speaking*. Cambridge MA : MIT Press.
- LÜDI, G. ([1983]1984). « Aspects énonciatifs et fonctionnels de la néologie lexicale », In : Kleiber, G. (éd.). *Recherches en pragma-sémantique*. Paris/Metz, 165-183 (repris de *TRANEL* 5).
- LÜDI, G. (1985). « Zur Zerlegbarkeit von Wortbedeutungen », In : Schwarze, C., Wunderlich, D. (eds.). *Handbuch der Lexikologie*. Königstein/Ts., 64-102.
- LÜDI, G. (1991). « Construire ensemble les mots pour le dire. A propos de l'origine discursive des connaissances lexicales », In : Dausendschön-Gay, U.,



- Gülich, E., Krafft, U. (eds.). *Linguistische Interaktionsanalysen. Beiträge zum 20. Romanistentag 1987*. Tübingen : Niemeyer, 193-224.
- LÜDI, G. (1992). « Metapher und lexikalische Arbeit », In : Anschütz, S. (ed.). *Texte, Sätze, Wörter und Moneme. Festschrift für Klaus Heger zum 65. Geburtstag*. Heidelberg : Heidelberger Orientverlag, 471-498.
- LÜDI, G. (1994). « Dénomination médiante et bricolage lexical en situation exolingue ». *AILE 4*, 115-146.
- MARTIN, R. (1987). *Langage et croyance*. Bruxelles : Pierre Mardaga.
- POTTIER, B. (1992). *Sémantique générale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- QUASTHOFF, U., HARTMANN, D. (1982). « Bedeutungserklärungen als empirischer Zugang zu Wortbedeutungen », *Deutsche Sprache 10*, 97-118.
- ROULET, E. (1980). « Stratégies d'interaction, modes d'implication et marqueurs illocutoires », *Cahiers de Linguistique Française 1*, 80-103.
- SPERBER, D., WILSON, D. (1986). *Relevance. Communication and Cognition*. Oxford : Basil Blackwell.



## La construction interactionnelle du topic

**Lorenza Mondada**

*Université de Lausanne, Institut de Linguistique*

LE PROBLÈME DU TOPIC A ÉTÉ TRAITÉ soit en linguistique soit en analyse conversationnelle, sans toutefois que des relations s'établissent véritablement entre les deux approches<sup>1</sup>. Alors que les traitements linguistiques ont visé sa définition sémantico-pragmatique et l'inventaire de ses marques possibles, les analyses conversationnelles ont décrit les modalités séquentielles de son établissement et de son déroulement. Le topic est ainsi un terrain idéal pour questionner les rapports possibles de convergence aussi bien de divergence entre les deux perspectives.

Les analyses que nous proposerons ici visent à décrire un travail séquentiel sur les formes, dans lequel des ressources linguistiques diverses sont utilisées par les locuteurs pour rendre reconnaissable leur traitement du topic au cours de leur activité interactionnelle. En ceci nous indiquerons comment, lorsqu'on se penche sur la dynamique des activités linguistiques dans leur contexte, on est amené à définir l'observabilité des processus à l'oeuvre, à identifier des formes marquant ces processus qui ne correspondent pas nécessairement aux marques pour lesquelles la linguistique dispose traditionnellement d'une catégorie et d'une description.

Pour développer cet argument nous préciserons brièvement le champ des traitements linguistiques auxquels il est possible de faire référence, ainsi que les difficultés qu'ils soulèvent; nous mentionnerons quelques approches du topic en analyse conversationnelle, et nous proposerons ensuite des analyses de transcriptions d'interactions verbales, en nous interrogeant sur l'observabilité des processus de coordination, collaboration et co-construction du topic dans la conversation.

---

<sup>1</sup> L'article de Fornel (1988) est une exception. Nous avons déjà abordé le sujet en partie, particulièrement in Berthoud & Mondada (1991; 1992).

## 1. LA PROBLÉMATIQUE DU TOPIC EN LINGUISTIQUE ET EN ANALYSE CONVERSATIONNELLE

1.1. Tout en étant une question ancienne (traitée comme telle dès le XIXe siècle, et pouvant être rattachée plus loin aux débats sur l'ordre des mots, ou à des problèmes de rhétorique classique, cf. Adjémian, 1978), la notion de topic circonscrit un domaine linguistique controversé, non stabilisé par un paradigme ou une définition partagée. En effet les définitions du topic recourent à des couples oppositifs variables et parfois contradictoires, notamment ceux de « connu » vs « nouveau », « en avant-plan » vs « en arrière-plan », « saillant » vs « non-saillant », et font correspondre le topic à l'un ou à l'autre pôle selon les approches. Ces types de définition vont de pair avec une conception dichotomique du topic et de son envers, le « comment », le « focus » ou le « rhème » selon les auteurs. Cette opposition se dissout toutefois chez d'autres auteurs, lorsqu'ils parlent de topic discursif sans lui associer de rhème discursif (Dijk, 1977, 132) ou lorsqu'ils en donnent une définition en termes d'*aboutness* (Reinhart, 1982) selon laquelle le topic est l'élément sur quoi porte la prédication.

Nous nous concentrerons ici moins sur les problèmes de définition<sup>2</sup> et davantage sur la caractérisation des différentes approches du topic. Nous les synthétiserons en disant que le problème du topic en linguistique a constamment été confronté à deux traitements différents souvent divergents : d'une part, une tendance à identifier et à délimiter le topic dans une unité circonscrite, soit-elle la phrase, l'énoncé, ou le discours, et d'autre part une tendance à souligner la dimension dynamique du topic, qui se transforme constamment au fil du discours.

Ce double aspect se retrouve au sein même de l'école de Prague, la première à avoir explicitement utilisé les termes de « thème » vs « rhème » et à les avoir définis en termes d'information connue vs nouvelle : d'une part, il s'agissait de délimiter les parties de la phrase correspondant aux deux notions (Mathesius); d'autre part, il s'agissait de définir des degrés de « dynamisme communicationnel » (Firbas), dont les modulations permettaient par exemple de rendre compte de la transformation d'un rhème en thème au fil de la progression textuelle (pour une présentation voir Vasconcellos, 1985; Combettes, 1983).

---

<sup>2</sup> Voir pour une présentation et discussion du champ et de ses définitions divergentes, Mondada (1994, 27-66).

Dès les premières discussions dans le champ donc, un problème est soulevé concernant les catégories linguistiques adéquates pour en rendre compte, définies comme binaires et mutuellement exclusives ou comme graduelles. La dernière solution sera ultérieurement développée dans les approches scalaires (Givon, 1989, 210sv) ou prototypiques du topic (van Oosten, 1984) : c'est une première direction vers laquelle des solutions aux apories soulevées par un phénomène dynamique ont été recherchées. Cette orientation est générale en linguistique et vise à dépasser par des continuums, des catégories aux frontières floues ou par des configurations prototypiques les analyses qui, en se limitant au cadre de la phrase et en privilégiant une représentation écrite des phénomènes étudiés, visaient une description en mesure d'isoler et d'identifier les phénomènes à étudier, présupposant leur pré-existence et leur caractère discret, comme celui des catégories qui en rendaient compte.

Or le passage à des analyses portant sur des données discursives, et surtout orales, a mis en évidence la difficulté d'isoler et de figer une entité topicale pré-définie. Ce nouveau domaine est cependant lui aussi partagé entre une définition du topic comme une entité délimitable ou comme une entité en mouvement. Ainsi d'une part, certaines approches ont privilégié la configuration globale résultant des séquences discursives, en termes de macro-thème, macro-proposition rendant compte du topic du texte, entendue comme à la fois son résultat et sa visée (ainsi par exemple le topic discursif est-il explicité en termes de macro-structure chez van Dijk & Kintsch, 1983). D'autre part, une deuxième série de travaux a souligné les transformations du statut topical des entités discursives : une entité, le topic, peut être introduite, étant activée lorsque l'attention est focalisée sur elle, puis maintenue, passant ainsi en second plan, devenant semi-active voire inactive si le discours n'en fait plus mention, mais pouvant tout aussi bien être réactivée (Chafe, 1987; Givon, 1990; c'est ainsi que Dik, 1989, parle de « nouveau topic » et d'« ancien topic », en amont de l'opposition entre « topic » et « comment »).

Un problème continue toutefois de se poser pour toutes ces approches : celui de l'observabilité des entités décrites, que ce soit un macro-thème ou un topic activé puis désactivé. En effet, si on passe de la définition pragma-sémantique du topic à l'inventaire des formes susceptibles de le manifester (et ces deux types d'interrogation ont le plus souvent été menés séparément), on constate que les analyses de la fonctionnalité des marquages topicaux ont donné des résultats divergents, dus en partie aux désaccords définitionnels existants, mais

surtout à l'échec de toute recherche de correspondance univoque entre formes et fonctions. Ainsi, par exemple, la valeur informationnelle de la dislocation est traitée selon les auteurs comme marquant un topic connu, ou comme déplaçant le topic en cours, ou encore comme introduisant un référent nouveau dans le discours<sup>3</sup>.

En examinant ces difficultés, on peut dire qu'elles sont imputables à une conception non intégrée des phénomènes concernés : alors que le topic est un terrain privilégié où interroger les imbrications et déterminations réciproques entre différents niveaux traditionnels d'analyse (morpho-syntaxique, intonationnel, sémantique, pragmatique), il a souvent été traité en privilégiant un seul type d'analyse. A ceci s'ajoute le fait que les phénomènes topicaux sont indissociables du contexte de leur énonciation, alors que la conception du topic en termes d'apport informationnel ou bien en termes de marquages formels uniquement a réduit le contexte à une dimension additionnelle et non pas constitutive du phénomène.

L'analyse de données interactionnelles empiriques oblige par contre à une description des processus énonciatifs intégrant ces différents paliers d'analyse, où la question posée est celle des *procédures par lesquelles les énonciateurs rendent un topic reconnaissable et reconnu, gèrent et motivent son émergence, transition, transformation, comme ses ruptures, abandons, retours, reprises - procédures qui sont déployées dans l'accomplissement pratique de la conversation et qui sont réflexivement orientées vers son contexte et ses destinataires*. Deviennent ainsi observables non pas uniquement les ressources linguistiques exploitées dans la mise en oeuvre de ces procédures, mais aussi la façon dont les participants eux-mêmes les considèrent, les différencient, les excluent, les généralisent.

Cette perspective reconnaît que le discours, et donc aussi bien l'écrit que la conversation, est fondamentalement dynamique et instable, et que ses objets sont en constante redéfinition et re-structuration. Au lieu de chercher à isoler des entités stables à décrire, échappant totalement ou en partie aux variations, il s'agit plutôt de décrire les discontinuités et les processus énonciatifs dynamiques qui les fondent, et notamment les mouvements de destabilisation et stabilisation.

---

<sup>3</sup> Voir Galambos (1980), Ochs-Keenan & Schiefflin (1983), Fornel (1988, 106), Lambrecht (1994); voir Cadiot (1992) pour une typologie des fonctions pragmatiques que prennent les différentes formes de la dislocation.

1.2. L'analyse de données interactionnelles permet de développer une perspective spécifique sur la dynamique discursive, par *une analyse qui tienne compte à la fois des mouvements séquentiels et des transformations formelles, ainsi que de l'orientation des participants vers ces formes.*

Il est significatif que l'approche du topic en analyse conversationnelle ait d'abord été marquée par des mises en garde : ainsi Sacks (1992, I, 753) remarque-t-il qu'il a longtemps évité d'analyser les phénomènes topicaux parce qu'ils semblaient concerner, à première vue, une analyse du contenu davantage qu'une identification de procédures formelles. De même, Schegloff (1990, 51-2) met en garde contre les tentatives prétendant déterminer et circonscrire le topic d'une séquence : il souligne les difficultés qu'il y a à le discrétiser et préfère attirer l'attention sur les procédures pour l'élaborer et le transformer; il signale le risque de projeter sur le topic des notions de l'analyste au lieu de décrire la façon dont les participants s'orientent vers lui et le reconnaissent comme tel ou pas; il invite enfin moins à isoler les phénomènes topicaux qu'à les comprendre (en tant que séquences « doing topic talk ») en rapport à d'autres activités conversationnelles en cours.

En effet, l'analyse conversationnelle observe l'activité linguistique telle qu'elle se déploie méthodiquement, c'est-à-dire à travers les procédures par lesquelles les participants produisent et négocient collectivement et de manière mutuellement reconnaissable son caractère ordonné et intelligible. En se coordonnant et en s'ajustant les uns aux autres, les interlocuteurs interprètent en temps réel les formes produites en collaboration, cette interprétation intervenant sur la production du flux discursif. De même, la production discursive de l'énonciateur se module au fil de son émergence dans l'interaction, de façon à maintenir et ajuster son caractère approprié par rapport à l'énonciataire et au contexte. Le travail collaboratif des participants élabore et modifie la forme du tour de parole : les procédures pour construire les énoncés sont des procédures interactionnelles.

Deux angles d'approche ont été pratiqués en analyse conversationnelle pour cerner les dynamiques topicales : la description de séquences spécialisées dans l'introduction et la gestion de la rupture topicale; la description de mouvements séquentiels graduels de transformation du topic.

D'une part, il existe dans la conversation des lieux privilégiés pour introduire des topics : c'est le cas notamment après les paires adjacentes constituant la séquence d'ouverture, lorsque les locuteurs

arrivent à la position d'ancrage du topic (« anchor position », Schelgoff, 1986) et peuvent introduire un « premier topic » qui consiste souvent, dans la conversation téléphonique et de façon reconnaissable pour les interlocuteurs, la « raison de l'appel ». C'est le cas aussi lors de la pré-clôture, lieu désigné de la conversation pour introduire, indépendamment de ce qui précède, des objets mentionnables mais non mentionnés jusque là (Schegloff & Sacks, 1973). De même, il y a des séquences particulières qui marquent explicitement l'introduction du topic - par des « topic initial elicitors » qui ne contraignent pas le contenu du topic, comme « Quoi de neuf ? », ou par des nominations du topic, soit dans une question réclamant des nouvelles particulières, comme « Que se passe-t-il avec Jean ? », soit dans une annonce de nouvelles, comme « J'ai passé la nuit au poste de police » (cf. Button & Casey, 1984, 1985). Le changement de topic par des structures spécifiques peut résoudre des problèmes conversationnels, tels que la difficulté à assurer l'alternance des tours de parole (Maynard, 1980; Bergmann, 1990, 211) ou à passer de topics embarrassants ou de « troubles-telling » à la poursuite de la conversation (Sacks, 1992, II, 352). Dans ce dernier cas, le redémarrage de la conversation par des enchaînements qui sont « topically disjunctive » - qui initient donc explicitement un nouveau topic - est une alternative à la clôture de la conversation (Jefferson, 1984).

D'autre part, l'analyse conversationnelle a remarqué que les locuteurs ne se joignent pas à une conversation en ayant un programme topical; ceci signifie que, tout en ayant à disposition des objets de discours possibles, ils ne les manifestent pas d'emblée ni n'imposent généralement pas une liste de topics dont devra traiter la conversation : « this is not exactly an "agenda", for it includes relevant "talkables" which a party is not oriented to introducing into the talk but which could "come up" relevantly », (Schegloff, 1986, 116)<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Sacks fait remarquer que ce type de placement est caractéristique des conversations qui se déroulent normalement: « in [...] a good conversation what you would find is that new topics are never 'introduced', they just happen along » (1992, II, 352). Et il fait remarquer que dans ce sens un « bon » topic est moins celui qui retient longtemps l'attention des interlocuteurs que celui qui permet des transitions vers d'autres topics sans que soient nécessaires des marqueurs d'introduction spécifiques.

En caractérisant la conversation par sa dynamique topicale, liée à sa sensibilité au contexte et aux participants, qui la différencie radicalement d'autres interactions prioritairement orientées vers le traitement d'objets de discours



En effet, c'est dans le flux de la conversation, et lorsque celui-ci le permet de façon locale et contingente, que des topics pourront être intégrés. Les locuteurs utilisent là les ressources locales de l'organisation séquentielle pour introduire leur topic, en exploitant l'énoncé précédent comme une source occasionnant l'énoncé topical suivant (par une procédure que Sacks et Schegloff, 1973 appellent « fitting the topic »). On peut dès lors se demander comment le cours de la conversation peut être utilisé pour créer l'occasion de dire des choses qu'on aimerait développer (Sacks, 1992, II, 299).

Dans le flux de la conversation, des topics émergent et se transforment préférentiellement selon des mouvements progressifs (« stepwise movements for topics », Sacks, 1992, II, 300; ou « topic shading », Schegloff & Sacks, 1973), permettant de passer sans heurts d'un topic à l'autre, sans avoir à en clôturer un pour en ouvrir un autre. De cette façon, le développement de la conversation peut s'éloigner du topic initial, sans que celui-ci soit traité comme ayant été clos par les participants et sans qu'un nouveau topic ne soit initié ou reconnu comme tel. Ceci rend difficile une délimitation a priori du topic par l'analyste, dont la tâche est plutôt *la description des trajectoires configurées par les locuteurs et de la façon dont ceux-ci les reconnaissent, les caractérisent et s'orientent par rapport à elles, en les traitant comme des ruptures, des déviations ou des continuations topicales*. Sacks remarque que les conversations où l'introduction du topic est explicitement marquée sont souvent des conversations qui ont de la peine à s'épanouir (1992, II, 352, 567). Il y aurait donc une orientation préférentielle vers la préservation du topic et sa transformation par glissements progressifs (le marquage d'un mouvement conversationnel par « pour ne pas changer de sujet » signale précisément que le nouveau topic n'enchaîne pas sur le précédent). La question de savoir « pourquoi cela maintenant ? » (« why that now ? », Schegloff & Sacks, 1973, 241; Bilmes, 1985) ne se pose pas à partir du moment où l'apport d'un locuteur s'intègre adéquatement dans le mouvement conversationnel, son intégration elle-même en fournissant la réponse (Sacks, 1992, I, 542). Cette orientation est compatible avec le fait que par exemple certains locuteurs ne se

---

précis et objectivés, Simmel fait écho à cette intuition, en affirmant que « the ability to change topics easily and quickly is part of the nature of sociable conversation » (cité par Bergmann, 1990, 215).

limitent pas à attendre l'opportunité de dire ce qu'ils ont à dire, mais qu'en outre ils préfèrent le faire en deuxième position, en ajoutant leur contribution à un topic qui vient d'être soulevé par un autre locuteur en première position, plutôt qu'en l'amenant eux-mêmes (Sacks, 1992, I, 536)<sup>5</sup>.

Il s'agit donc pour l'analyse de repérer des formes observables d'émergence du topic autres que les introductions explicites; ces formes concernent la façon dont le topic est généré mutuellement et collectivement, la trajectoire par laquelle des objets possibles deviennent des objets de discours (des « talk-aboutables », Sacks, 1992, II, 568), i.e. des objets qui ne préexistent pas à l'interaction mais sont construits à travers elle. On voit par là que la forme de l'objet de discours, ainsi que les formes successives qui en rendent observables les transformations, est inséparable de son positionnement séquentiel, ainsi que, plus généralement, de l'organisation interactionnelle vers laquelle s'orientent les participants<sup>6</sup>.

1.3. Dans ce sens, on peut se demander d'une part comment l'organisation topicale, i.e. les procédures par lesquelles les interlocuteurs produisent la topicalité de la conversation, est liée à

---

5 Cf.: « Speakers specifically place almost all of their utterances. Where, by "place", I mean that they put them into such a position as has what's just been happening provide an obvious explanation for why this was said now (where, when they don't, a question could arise of why that now. ») Sacks, 1992, II, 352).

6 Même si les participants s'orientent mutuellement vers la production de la forme du topic, ce en quoi il consiste n'est que rarement explicité en tant que tel (Bergmann, 1990, 204) - bien qu'il existe la possibilité d'offrir des *formulations de la conversation*, i.e. de « saying-in-so-many-words-what-we-are-doing (or what we are talking about, or who is talking, or where we are) » (Garfinkel & Sacks, 1970, 351). Les formulations, qui sont une parmi les manifestations auto-réflexives de l'ordre de la conversation, peuvent intervenir dans la résolution de problèmes de clarification du topic, mais ne peuvent pas être considérées comme une solution définitive au problème de sa gestion indexicale et contextuelle. En effet, elles ne sont elles-mêmes qu'une tentative momentanée et contingente de cristalliser la conversation autour d'un topic rapportable, résumable, mémorisable à toutes fins pratiques: « the doing of formulations then is an integral part of rendering conversations "preservable and reportable". It is in this sense that formulations "fix" topics. » (Heritage & Watson, 1980, 255). Dans ce sens, elles peuvent intervenir pour résumer et clôturer une séance, réunir les éléments d'une discussion avant la prise d'une décision, établir le résultat d'une négociation, etc. Reste que le maintien comme la transformation du topic dans la conversation ne repose en aucune manière exclusivement sur sa formulation.

d'autres formes d'organisation séquentielle, notamment la « machinerie » des tours de parole (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1974; cf. Maynard, 1980), les paires adjacentes (Schegloff & Sacks, 1973), les réparations (Schegloff, Jefferson, Sacks, 1977), les productions collaboratives d'énoncés (Sacks, 1992; Lerner, 1991), etc.

D'autre part, on peut se demander comment fonctionnent, dans ces séquences, les formes considérées usuellement comme des marquages du topic, telles que les dislocations, les explicitations métalinguistiques, les constructions existentielles, les reformulations, etc., ainsi que d'autres formes dont la pertinence émerge localement des données elles-mêmes. La question est donc de savoir comment les locuteurs eux-mêmes instaurent et traitent certaines formes linguistiques comme étant des marqueurs pertinents du topic<sup>7</sup>.

Il est par ailleurs intéressant de constater qu'il peut y avoir renforcement, complémentarisation, voire conflit entre les marquages formels et la structuration séquentielle : un exemple de conflit entre les deux est donné par Auer (1993), qui remarque que si on peut mettre en évidence un constituant en le marquant par une dislocation à droite, ce marquage coïncide avec une position qui peut être « effacée » par un chevauchement avec le tour suivant : les interlocuteurs ont plusieurs techniques pour résoudre ce problème pratique - qui relèvent de la façon dont ils se manifestent mutuellement la valeur des constituants, par des marquages où jouent à la fois la forme employée et sa disposition séquentielle.

---

<sup>7</sup> La pertinence des modes de mise en forme du topic n'a pas été traité comme telle par l'analyse conversationnelle d'inspiration ethnométhodologique. Toutefois, une question similaire a été posée quant à la forme que prennent les catégories - les catégories de personnes (Sacks & Schegloff, 1980; Auer, 1984) et les catégories spatiales (Schegloff, 1972). Dans la conversation, il existe de nombreuses possibilités de référer à des personnes: toutefois, leur nombre est restreint par deux types de préférences, l'une pour la « minimisation » (préférence pour une forme simple, comme le nom propre, contre les formes combinées) et l'autre pour l'« orientation vers le destinataire » (« recipient design ») (préférence pour les « recognitionals », i.e. des expressions définies localisant la personne dans le savoir d'arrière-plan du destinataire). Si certaines formes, comme les noms propres, satisfont aux deux préférences, celles-ci peuvent entrer en conflit ou leur produit être négocié et ajusté au fil de la conversation. De même, un lieu peut être mis en discours par différentes descriptions, toutes correctes mais non nécessairement également adéquates: la sélection de la description pertinente dépend de la façon (indexicale) dont est localisé le lieu, de sa reconnaissabilité par les co-énonciateurs, impliquant leur propre catégorisation, et de sa relation avec le topic en cours.

Pour notre part, nous nous centrerons ici sur l'observabilité du travail coordonné et ajusté des locuteurs pour élaborer séquentiellement la forme des topics de la conversation, en nous penchant sur trois modes de co-construction des objets de discours : des procédures de stabilisation de l'objet de discours à travers des ratifications et des réparations successives, des techniques concurrentes de construction le topic et leurs contraintes, des dispositifs de co-élaboration des objets de discours.

## 2. INSTABILITÉ ET STABILISATION DES OBJETS DE DISCOURS

Les objets de discours se transforment constamment dans le flux des différents apports conversationnels. Ils sont donc constitutivement dynamiques et instables - même lorsqu'on cherche à les formuler de façon stable et univoque. C'est par exemple le cas de l'entretien, où l'enquêteur recherche une formulation adéquate et partagée de l'objet de discours à traiter. Nous en proposons ci-dessous un exemple, tiré d'un entretien sociologique non-directif, portant sur un objet de discours que l'enquêteur (E) définit en collaboration avec l'enquêté (M)<sup>8</sup> :

*Exemple 1* (corpus CIU :mru-i)

6 E : c'est bon / alors euh : : c'est pas euh un questionnaire hein c'est vraiment euh euh comme ça au fil de la conversation mais ce que je veux vous demander comme je vous l'avais dit au téléphone c'est euh que vous me parliez de : votre vie ici

7 M : ma vie ici. dans le quartier

<sup>8</sup> Contrairement à ce qui se passe dans cet exemple, les « survey interviews », préconisent, ainsi que le montrent Suchmann & Jordan (1990), un contrôle strict de la part de l'enquêteur sur ses topics : ceux-ci sont préformulés avant l'interaction avec les informateurs et traités de façon à éviter toute problématisation ou mise en question. Ces entretiens, dont le but est de fournir des données comparables à des fins statistiques, sont régis par une vision informationnelle et référentielle du langage, qui exclut toute prise en compte du contexte et de l'interaction. Ils constituent donc un bon terrain où observer les trajectoires de topics planifiés indépendamment de l'interaction et gérés comme pouvant échapper à elle. Voir aussi Greatbatch (1986) sur les techniques des interviewés pour dévier de l'agenda topical des intervieweurs; voir Mondada & Söderström (1994), Mondada (à paraître) pour d'autres exemples de mise en question de la consigne dans l'entretien.

- 8 E : c'est-à-dire dans le quartier hein la la vie du quartier euh quand vous êtes arrivé : mais par rapport toujours un peu votre votre vie mais par rapport au quartier \
- 9 M : d'accord.. euh c'est un c'est un un euh.. c :c'est du quartier que vous voulez que je vous parle /
- 10 E : oui
- 11 M : hein \. c'est pas de moi \
- 12 E : et vous / vous et le quartier
- 13 M : moi et le quartier /
- 14 E : voilà
- 15 M : ah c'est compliqué

La préface de E en 6 lie explicitement la catégorisation de l'activité en cours par les participants et les contraintes sur ce que parler topicalement signifie dans ce contexte, sur l'adéquation de la formulation du topic. E oppose ainsi le questionnaire, limité à des paires adjacentes question/réponse provoquant l'asymétrie et la spécialisation des tours de parole, et la conversation (« au fil de la conversation » renvoie à la pluralité, non contrainte, des modes d'organisation de la séquentialité); pourtant la forme de la consigne, précédée de “ mais ” qui réajuste les conclusions possibles de la catégorisation précédente, réintroduit la paire question/réponse et avec elle la dissymétrie due au rôle initiateur du questionneur.

La formulation du topic doit être ratifiée : la séquence attendue est donc du type : formulation de E / ratification de la formulation par M / ratification par E. En fait cette séquence subira une expansion avant d'aboutir à une double ratification (12-13 et 14-15).

La complexité de la formulation de (et pour) l'enquêteur est rendue observable par l'expansion de la séquence initiale, déclenchée par le travail de formulation et de reformulation, dans un processus de négociation de la production et de la réception de l'objet. Ces processus, au lieu de fixer l'objet, le destabilisent. Il y a ici co-construction du topic dans le sens où chaque expansion donne lieu à une réélaboration commune : M reprend de E “ ma vie ici ” (7); mais son ajout, “ dans le quartier ”, destabilise en fait la ratification, déclenchant une nouvelle formulation de E (“ la vie du quartier ” 8), reprise avec une expansion temporelle (“ la vie du quartier quand vous êtes arrivé ”) et accompagnée d'interruptions, hésitations, auto-réparations, oscillant entre les deux pôles de “ par rapport à votre vie ” et “ par rapport au quartier ”.

Au cours de cette reformulation, apparaît une difficulté qui est à la fois syntaxique et topicale : comment articuler sur le même plan, sans rapport hiérarchique, et en les topicalisant toutes deux, deux entités, le sujet et le quartier, qui sont généralement subordonnées (la localisation est souvent repère et non pas objet de discours, elle se limite à avoir valeur de circonstance, d'arrière-plan contextuel, par rapport auquel se détache le sujet comme une figure en avant-plan - alors qu'elle a ici elle-même valeur de figure).

Cette difficulté n'est pas seulement indiquée par les problèmes de formulation de E, mais aussi par ce que retient M de cette formulation. En effet, M dans ses ratifications focalise l'une ou l'autre des entités : la demande de clarification en 11 destabilise l'accord momentanément acquis en 9-10. Son utilisation de la construction clivée s'oriente visiblement vers sa fonction contrastive (la mise en évidence du " quartier " implique l'exclusion du " moi " comme objet) : cette valeur, qui n'est donc pas à postuler par l'analyste sur la base de sa connaissance du système linguistique, mais est construite dans l'interprétation que M manifeste à l'adresse de E dans sa reprise en 11. C'est finalement la coordination syntaxique des deux entités (12-13) qui s'imposera et stabilisera l'accord des deux parties.

A travers la négociation, on a donc le déroulement *in praesentia* de toutes les formes possibles du topic, chacune rebondissant sur la suivante et réinterprétant la précédente. Bien qu'au début une question semble définir clairement et unilatéralement le topic, un travail de construction collective est quand même déclenché. A travers cette construction se manifestent les interprétations possibles des mises en forme de l'objet de discours de la part de son énonciataire. L'adéquation de la forme finale ne dépend ainsi pas d'une idée ou d'une intention préalable de l'énonciateur, mais se construit *in situ* à travers le travail interactionnel commun.

### 3. TECHNIQUES CONCURRENTES DE CONSTRUCTION DES OBJETS DE DISCOURS

Le fait que l'élaboration des objets soit une activité collective des énonciateurs implique non seulement leur caractère constitutivement dynamique, mais encore l'existence de possibilités multiples de développement, exerçant chacune des contraintes séquentielles et formelles spécifiques.

3.1. Dans l'extrait précédent déjà (exemple 1), malgré l'instabilité des objets co-produits, chaque intervention manifestait un lien très fort avec la précédente, en reprenant une partie de sa formulation (cf. 7-6, 8-7, 9-8), même si c'était pour la transformer ensuite (cf. 8). La forme définitive émergeait de la reprise, la reformulation, l'enchaînement d'une formulation à l'autre.

Dans l'exemple qui suit, la reprise des formes d'un énonciateur à l'autre crée au contraire des problèmes de structuration de l'énoncé, intervenant dans des développements topicaux concurrentiels :

*Exemple 2* (corpus Fribourg:apos)

- 1 P : et v(ous) faites d'ailleurs des propositions qu(e) j(e) trouve intéressantes / comme uh : euh sur le pou :ce [pour
- 2 C : [sur l(e) pouce /  
oui oui [. c'est très joli/
- 3 P : [pour euh... pour remplacer euh fas(t) food \ i- voilà euh : vraiment on pourrait faire l'économie de fast food/
- 4 B : moi je crois qu'i(l) faut éliminer le fast food / pas le mot mais la chose/
- 5 P : ah éliminer la chose \ ah ben ça c'est BIEN\ alors ça : / euh là.. là j(e) crois qu(e) vous avez touché le coeur des gens \ enfin : .. oui faut éliminer la chose \ mai(s) enfin/ .. bon \ et et :.. mai(s) enfin ce food s'accroche / quand même \ alors qu'est-ce que comment SUR le pouce \ le : l-
- 6 B : je n(e) sais pas \ mm- sur le pouce / franchement/ je : je pense que ça : ça n(e) va pas marcher \

C en 2 et P en 5 s'auto-sélectionnent tous deux en reprenant la formulation du locuteur précédent (ainsi que B en 6, en préfaçant sa reprise non préférentielle par “ je ne sais pas ”). La forme disloquée à gauche est ici une ressource pour prendre la parole, dans un cas par un chevauchement (2) (une autre prise de parole par la dislocation du pronom renvoyant à l'énonciateur a lieu en 4). En outre, cette dislocation manifeste à la fois un mouvement de compréhension et d'appropriation énonciative d'un élément dans le tour précédent; elle exhibe le travail d'identification et d'extraction dans le discours de l'autre d'un élément pertinent pour la prédication ultérieure - élément qui est repris immédiatement, et pour cela disloqué, en constituant ainsi le point de départ du nouvel énoncé. C'est d'ailleurs probablement parce qu'il établit un lien très fort avec le tour précédent qu'il peut rendre acceptable son interruption - ce type de lien ne pouvant se faire à distance.

La dislocation a des conséquences sur la planification du tour; elle exerce sur la suite de l'énoncé une contrainte qui se manifeste, notamment en 5, par des bribes syntaxiques et des changements de construction : tout en prenant comme point de départ un élément du tour de parole précédent, l'énoncé de P vise une orientation topicale et argumentative différente (alors que B choisit, de façon contrastée et exclusive, de traiter le "fast-food" en tant que "chose" et non en tant que "mot", P veut continuer et développer la discussion qui portait sur les néologismes).

Ce que fait donc P ici, c'est à la fois appuyer et s'appuyer sur ce que dit B pour reprendre la parole et développer une ligne autre que celle de B- faisant d'ailleurs écho à celle qu'il tenait en 3. Ce mouvement a une double conséquence : d'une part la continuité entre un tour et l'autre ne correspond pas nécessairement à une continuité topicale : de ce point de vue, P établit plutôt une relation avec son propre tour précédent. C'est d'ailleurs sa ligne topicale qu'il imposera, puisque B enchaînera sur elle en 6. D'autre part, la continuité établie entre les tours à l'aide de la dislocation implique une discontinuité au niveau de l'organisation syntaxique de l'énoncé de P : ces discontinuités permettent un effet de loupe sur la dynamique énonciative, pas au sens où elles révéleraient des problèmes psycholinguistiques d'encodage, mais au sens où elles sont partie constitutive du travail de coordination et d'ajustement des énonciateurs entre eux (Mondada, 1995).

Ces éléments d'analyse pointent vers le fait que, même en cas de développement topical concurrentiel, il y a élaboration mutuelle de l'énonciation en cours, à travers les manifestations de l'interprétation que chaque locuteur fait des énoncés des locuteurs précédents et à travers l'élaboration ultérieure de son propre apport. Même si l'on veut imposer un topic on doit s'ajuster à l'autre.

3.2. La concurrence entre deux modes de développement d'un objet ne relève pas tellement du fait que deux énonciateurs veulent imposer chacun un objet radicalement différent, mais se manifeste plutôt lorsqu'ils visent des développements différents du même objet (Sacks, 1992, II, 349). Nous en avons ici un autre exemple :

*Exemple 3 (corpus Fribourg:incendie)*

- 1 A :            mais j(e) crois / dans un endroit qui est particulièr(e)ment  
intéressant / et :. j(e) crois qu'i(l) soulève un problème de  
fond / c'est l(e) probl(l)ème du FEU - l'été -. et j(e) crois qu'il  
faut l(e) soulever c(e) problème pa(r)c(e) que. on est jamais  
assez préventif / et on :. et quand on va voir cette ce film qu(e)  
nous avons :



- 2 B : [sur la Canebière / (?)
- 3 A : [tourné sur la montagne SAINTe-Victoire / . c'es(t) un endroit qu(e) j'adore / vraiment qui est merveilleux /
- 4 B : qui a été défiguré [COMPlèt(e)ment \
- 5 A : [qui a été DEfiguré complèt(e)ment \ alors i(l) reste encore quelques parties côté Vauv(e)nargues et :
- 6 B : oui oui
- 7 A : et j(e) crois qu(e) ça va revivre / heureux(e)ment / grâce à l'effort de :.
- 8 B : Cézanne a dû se retourner dans sa tombe \
- 9 C : mais qu'i(l) risque de l'ê[tre encore plus par [le : TGV - et : (?)
- 10 A : [voilà [non c'est ça // non non c'est ça / y a l(e) problème du TGV qui : qui vient se greffer là-d(e)ssus / faut faire très attention j(e) crois qu(e) c'est notre euh : c'est notre environnement - c'est notre vie - c'est notre SOUffle de vie qu(i) est en :. qu(i) est en cause i(l) faut : sauve(e)garder l'ensembl(e) de la nature / hein /

Dans cet extrait de transcription, ce sont les trajectoires concurrentes dessinées par A et par B qui intéressent notre propos.

B en 4 complète l'énoncé de A, en y ajoutant une relative : ce mouvement opère doublement, d'une part en produisant collaborativement un énoncé (cf. infra) et d'autre part en développant un argument opposé à celui de A (celui-ci insiste sur les beautés à préserver de la Sainte-Victoire, alors que B souligne les destructions massives qui l'affectent). A reprend la relative de B en 5, tout en reprenant aussi sa propre ligne de développement; de son côté, B intervient à nouveau en 8, en établissant moins un rapport avec le tour qui précède immédiatement qu'avec son propre tour en 4. Donc soit A soit B enchaînent topicalement sur leurs propres contributions, en ignorant celle immédiatement précédente de leur interlocuteur, par une technique que Sacks appelle « skip-connecting » (1992, II, 349). Par rapport aux exemples donnés par Sacks toutefois, les contributions de A et de B réalisent en plus un lien (« tying ») entre les tours successifs. Par contre, la résolution de cet enchaînement concurrentiel a lieu, ainsi que Sacks le décrit, au moyen de l'intervention d'un tiers (1992, II, 351), en l'occurrence C en 9, qui en intervenant après B, fournit un développement qui n'est pas compétitif mais additif au dernier tour et, de cette façon, sanctionne positivement la ligne topicale de B.

Si l'on compare les « méthodes » de gestion du topic de A et de B, on remarque que A recourt à des formulations qui lui permettent d'énoncer le topic de façon particulièrement explicite, en termes de " problème " : c'est le cas en 1 (" le problème du feu ", avec 3 reprises, qui opèrent son introduction, spécification, extraction); c'est le cas aussi en 10, lorsque A intègre la ligne topicale de B par la même mise en forme (" le problème du TGV "). Cette technique de A est une façon non seulement de mettre en évidence le topic, mais d'en assurer la projection sur plusieurs séquences successives (la technique de A semble fonctionner de façon à lier l'importance des moyens d'introduction du topic et l'importance que celui-ci aura sur la suite de la conversation) : c'est donc une technique qui se fonde sur le marquage comme préface d'un long développement et par conséquent sur le maintien de la parole par le locuteur. Par contre, la technique de B utilise des ressources qui relèvent moins du marquage que du positionnement séquentiel : sa façon de rendre opérante une ligne topicale consiste à exploiter les enchaînements séquentiels possibles ou à en proposer d'alternatifs, en comptant sur la dynamique du passage du tour de parole, et notamment sur d'autres interventions que la sienne.

On voit donc d'une part que les méthodes de gestion, de contrôle, de projection du topic peuvent relever autant de « techniques de premier locuteur », projetant une suite dont les locuteurs successifs vont devoir tenir compte, que de « techniques de second locuteur », qui réinterprètent ce qui précède pour le transformer. D'autre part, on voit aussi que même lorsque les développements topicaux divergent, les locuteurs sont attentifs aux apports de leurs interlocuteurs pour co-élaborer leur ligne concurrentielle.

#### 4. DISPOSITIFS D'ÉLABORATION COLLECTIVE DU TOPIC

4.1. Une des façons dont B, dans l'exemple 3, reliait son propre tour à celui de A consistait à compléter son énoncé. Cette production collective d'une unité syntaxique joue un rôle important dans la co-construction des objets de discours, que nous allons approfondir avec l'exemple suivant, tiré de la même conversation :

*Exemple 4* (corpus fribourg:incendie)

- 1 A : oui j(e) crois qu(e) c'est c'est très important pa(r)c(e) qu'i(l) faut absolument apporter la : contribution de TOUS/ alors. si on peut associer : l'art - la culture - euh à : à : sè- cette sauv(e)garde de la montagne / c'est c'est très important // c(e) qu'i(l) faut dire aussi peut-être c'est que. l(e) prob(l)ème des PINS - qui brûlent très vite - euh : risque de : d'être euh : si vous voulez de de contribuer à une polémique / peut-être pa(r)c(e) que. certains veulent [mett(re) des oliviers : - d'autres des vi:gues -. [alors.
- 2 B : [changer un peu (?) ou de faire des ceintures - des ceintures de de [séparation
- 3 A : [y a des problèmes qui s(e) posent / c'est que&
- 4 C : &y a beaucoup trop d(e) conifères en France / et en Europe d'une manière générale /
- 5 A : absolument [c'est vrai c'est vrai et ça brûle TRES vite //
- 6 B : [pour vous (?)
- 7 C : pour des raisons d(e) rendement // c'est pa(r)c(e) que ça pousse plus vite - et pa(r)c(e) que mais c'est un arbre très dang(e)reux /.
- 8 A : [c'est un arbre très dang(e)reux \ oui
- 9 C : [PAS seul(e)ment à cause des incendies d(e) forêt / aussi par l'état : dans lequel i(l) rend la terre / [hein \ c'(es)t un arbre très acide - et puis
- 10 A : [absolument /  
absolument \. mais j(e) crois qu'i(l) doit faut quand même dire là lancer un cri d'alarme pour cet été - euh : VRAIment je j(e) dis mais très sincèrement v(ous) savez c'est trop long \ c'est j'ai vu. l'été dernier moi brûler. près d(e) moi. euh : près de moi - près d'Hyères - près d(e) Toulon - j'(é)tai(s) en voiture on partait à un rendez-vous avec ma femme /. c'était (é)POUvantab(le) \ fin août \ j'ai vu des feux mais s- se déclarer à : à : CINQ six kilomètres en même temps c'est dramatique \

Dans cet extrait, le travail d'introduction du topic est mené collaborativement par deux locuteurs en 3-4 : A introduit l'existence d'un domaine général (“ il y a des problèmes qui se posent/ c'est que ”), et C spécifie le topic (“ y a beaucoup trop de conifères en France ”). Ce mouvement sera ratifié positivement à plusieurs reprises : alors que C continue à développer le “ problème ” (7, 9), A le soutient par des marques d'accord (“ absolument ”, “ c'est vrai ”

5) et par des reprises (8); C peut enchaîner sur les commentaires de A (comme en 9) ou enchaîner sur son propre tour précédent (comme en 7).

On voit ici que la différence entre collaborer sur un même topic et se concurrencer pour pouvoir le développer spécifiquement (pour gagner le « floor ») s'estompe : A appuie les dires de C tout en essayant lui-même de produire des prédications sur le topic en cours; son accord en 10 chevauche le tour de C et finit par aboutir à la prise de parole (en s'articulant à ce qui précède par un connecteur “ mais ” et une suite de bribes par lesquelles A cherche à planifier un énoncé qui se démarque du précédent).

4.2. La collaboration pour la construction d'une même unité syntaxique peut donc exhiber un accord sur le topic, ainsi que le montrent les exemples suivants, tirés d'une même conversation :

*Exemple 5 (corpus unil2/th9)*

- 1 A : pa(r)sque lui i m'dit moi mes fournisseurs i viennent hein et  
 2 B : ouais c'est ça  
 3 A : pis j'peux pas leur dire on m'a pas payé hein [xxx  
 4 B : [pa(r)squ'après tu  
           as plus rien  
 5 A : mhm mhm  
 6 B : c'est c'est chez nous la même chose tu vois et souvent on  
       donne encore des bons : rabais ou comme ça et pis (rit)  
 7 A : ouais  
 8 B : y a cet argent qui rentre pas euh  
 9 A : mhm mhm

*Exemple 6 (corpus unil2/th10)*

- 1 B : ah oui tout l'monde dit la même chose et pis pour euh tu vois  
       ça c'- ça donne un ralentissement  
 2 A : énor[me / ouais  
 3 B : [euh : énorme qu'on n'a pas [jamais comu- connu en  
       Suisse hein  
 4 A : [mais ouais / .. ouais  
       énorme ouais &

- 5 B :           & pasque les suisses normalement c'étaient des bons payeurs  
                  hein
- 6 A :           euh maintenant plus c'est fini hein pasque j- j'ai lu y a pas  
                  longtemps dans l'Hebdo y a i parlaient d'ça hein on é- on était  
                  mais on n'est plus hein/ on est même après la France j'crois

Dans l'exemple 5, B enchaîne sur l'énoncé de A en 4. Ceci lui permet de déployer son accord avec le développement du topic en cours, en s'orientant, dans un premier mouvement, vers le dire de A, en ajustant par rapport à lui l'ancrage énonciatif (“ tu ” répondant au “ je ” de 3 - à remarquer que ce “ je ” ne référerait pas à A directement, mais relevait de son discours rapporté). Ensuite, dans un deuxième mouvement, B garde la parole pour apporter un exemple développant le même topic (“ la même chose ”), en se recentrant sur son propre cas (“ chez nous ”), qu'il développe dans le sens d'une généralisation (“ souvent on donne ”). Dans cet exemple, la continuité topicale est assurée au moyen de la continuité syntaxique, même s'il y a un changement de locuteur, puisque B en complétant l'énoncé de A prend la parole et la garde.

Dans l'exemple 6, l'orientation mutuelle vers le même topic est renforcée par l'affirmation de son caractère partagé (“ tout le monde dit la même chose ”), qui n'est ainsi pas seulement dit mais accompli interactivement : à deux reprises A complète le tour de B : en 2, A propose un adjectif, qui est ensuite repris par B; en 6, A ajoute un deuxième mouvement au premier proposé par B, à donner un énoncé complexe opposant “ normalement ”+passé *versus* “ maintenant ”+présent (repris une deuxième fois dans le tour de A : “ on était mais on est plus ”).

Le développement du topic est ici accompli dans un travail de collaboration qui dépasse l'orientation mutuelle vers le même objet, et qui concerne aussi une analyse commune et en temps réel menée conjointement par les énonciateurs sur le détail des structures syntaxiques qu'ils produisent. Cette analyse est favorisée, en 5-6 notamment, par l'utilisation de formats syntaxiques complétables, qui projettent dans le cours de leur énonciation la forme possible de leur composant final et donc projettent séquentiellement la possibilité qu'un locuteur autre que celui qui a initié l'énoncé puisse le terminer (Lerner, 1991; Jeanneret, *ici-même*). Ces remarques, relevant d'une problématique autre que celle du topic, ont pour cette dernière l'intérêt d'en rendre observable les modes de construction et de planification micro- et macro-syntaxiques. Ces modes appellent une description linguistique qui ne se fonde plus sur un répertoire de structures

constituant la grammaire du français, mais qui opère en référence à la façon dont les pratiques langagières, et notamment les activités interactionnelles des participants, identifient, exploitent, et par là configurent aussi les ressources de la langue (Mondada, 1994b). De ce point de vue, le fait qu'un énoncé soit produit par un locuteur ou bien par plusieurs locuteurs est fondamental - ce dont ne tient pas compte la syntaxe telle qu'elle est habituellement conçue.

4.3. La production d'énoncés en collaboration a été observée pour la première fois avec perspicacité par Harvey Sacks, notamment à propos de l'exemple suivant :

*Exemple 7* (Sacks, Lecture 3, fall 1965; 1992, I, 144)

- 1 Joe : we were in an automobile discussion
- 2 Henry : discussing the psychological motives for
- 3 Mel : drag racing on the streets.

Joe introduit le topic pour un nouvel arrivant, qui vient d'être présenté au groupe et qui est le destinataire de 1-3. De cette façon, en rendant disponible le topic sur lequel portait la discussion en cours, les trois locuteurs invitent le quatrième à y participer (1992, I, 324). Cette disponibilité du topic est accomplie d'une façon particulière, qui est profondément différente de la séquence :

- A : We were in an automobile discussion
  - B : We were discussing the psychological motives for drag racing
- ou bien de :
- A : We were in an automobile discussion
  - B : Yes

En effet, dans l'exemple 7 trois locuteurs différents produisent un même énoncé, i.e. une entité caractérisée prototypiquement par son unité et par le fait qu'elle appartient généralement à un seul locuteur. Ce fait suggère une façon de traiter les possibilités syntaxiques en termes d'organisation interactionnelle et donc d'organisation sociale.

Les trois locuteurs sont en train de montrer qu'ils constituent un groupe : d'une part, ils le font en proposant un topic qui renvoie à une activité liée à une catégorie, offrant ainsi la pertinence de la catégorisation des participants comme « teenagers » (1992, I, 301). D'autre part, ils se constituent en tant que groupe en montrant qu'ils font quelque chose ensemble, en divisant une tâche, en l'occurrence syntaxique, qui n'est normalement pas facilement divisible (ceci étant

très différent du fait de s'organiser pour faire ensemble une tâche qu'un seul ne pourrait faire).

De cette façon, ils montrent qu'ils sont d'accord sur le topic en cours : construire collectivement un énoncé est une activité qui ne peut se réduire à la manifestation d'un accord par le deuxième locuteur à la formulation du topic par le premier locuteur. L'accord topical est ici rendu visible et exhibé à travers le type d'organisation de la syntaxe de la conversation.

Le fait qu'un énoncé puisse être construit en collaboration, sans aucune planification préalable, montre aussi que les locuteurs développent une analyse syntaxique *in situ* de la production au fur et à mesure qu'elle progresse. Dans l'exemple cité, Henry et Mel interviennent de deux façons pour co-produire la description : Mel en 3 complète l'énoncé précédent - et on notera qu'il ne s'agit pas d'une expression figée (1992, I, 321) comme :

A :           they're back walking through circumstances

B :           beyond their control

Par contre, Henry en 2 agit différemment : alors que le premier énoncé est en soi complet, le deuxième tour le transforme, en le rendant incomplet par l'ajout d'un participe : ceci oblige à une réinterprétation de l'énoncé précédent qui le rend a posteriori reconnaissable comme étant une première partie d'un tout à compléter et qui rend reconnaissable Henry comme « deuxième locuteur » (1992, I, 323).

L'orientation de l'auditeur vers une structure syntaxique complète ou incomplète est ainsi rendue observable dans et par son activité même. Cette analyse inspectant la fin possible du tour a des conséquences pour la définition par les participants de ce qu'est le « completion point », et donc des lieux de transition possibles d'un tour de parole à un autre, permettant ainsi de projeter des modes de sélection correspondants du locuteur suivant. En effet, en intervenant en 2, Henry suspend la pertinence de 1 comme tour complet, en rendant ainsi inappropriée une intervention à ce moment-là. Ceci fait que l'invitation à participer à la discussion sur le topic adressée au nouvel arrivant est momentanément suspendue, son intervention étant retardée par la spécification de ce topic, dont on indique ainsi le caractère spécial (1992, I, 176).

L'activité topicale des participants ne se limite donc pas à redémarrer ou à expliciter un topic, mais, à travers structuration des tours de parole et la sélection d'un parmi les choix syntaxiques possibles, elle organise d'autres activités, comme l'invitation d'un nouveau participant ou la catégorisation des locuteurs.

## 5. CONCLUSION : DISCONTINUITÉS ET RESSOURCES INTERACTIONNELLES

L'organisation séquentielle est une dimension fondamentale de la conversation en général et de la topicalité en particulier. C'est dans la séquentialité des tours de parole qu'est rendue disponible et publiquement observable la compréhension que les interlocuteurs ont de ce qui précède, chaque nouveau tour exhibant son interprétation de ce qui précède en même temps que ses visées sur la suite de la conversation. Un enchaînement considéré comme non approprié par les participants pourra être réparé, et ainsi réorienté, repris, reformulé (cf. Fele, 1992). De la même façon, les participants construisent la topicalité de la conversation en rendant visible dans le déploiement des tours de parole leur rattachement à un élément topical précédent, voire leur élaboration commune du topic, pouvant en cas contraire identifier et caractériser un enchaînement comme non topical.

Dans ce contexte, les formes linguistiques sont à considérer en rapport avec les activités des participants : ce sont ces dernières qui rendent reconnaissable l'exploitation qui est faite des ressources linguistiques. D'autre part, les formes de la topicalité dans la conversation ne relèvent jamais d'un locuteur isolé mais de l'interaction entre les locuteurs, et prennent sens dans les mécanismes de coordination et d'ajustement entre eux, qui déterminent le choix d'une forme plutôt que d'une autre, dans la reprise d'un élément, voire dans les hésitations, les redémarrages, les changements de construction, les ruptures et les discontinuités discursives.

© Lorenza Mondada 1995

### CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

/ \ -	ton montant, descendant, constant
. . . . .	pauses : petite, moyenne, longue
(5 sec.)	pause en sec.
xxxxxx	segment incompréhensible
[	chevauchement
&	enchaînement rapide
DONC	surlignement de la voix
form- fromage	mots tronqués
euh : bra :vo	allongement de la syllabe
(rire)	commentaires du transcripteur



## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADJÉMIAN, C. (1978). « Theme, Rheme, and Word Order ». *Historiographia Linguistica*. V :3.
- AUER, J.C.P. (1984). « Referential problems in conversation ». *Journal of Pragmatics*. 8, 627-648.
- AUER, J.C.P. (1993). « On the Prosody and Syntax of Turn-Constituents ». *Arbeitspapier*. 25, *Fachgruppe Sprachwissenschaft*, Universität Konstanz.
- BERGMANN, J. (1990). « On the local sensitivity of conversation ». In : I. Markova, K. Foppa (eds.), *The Dynamics of Dialogue*. New York : Harvester Wheatsheaf.
- BERTHOUD, A.C., MONDADA, L. (1991). « Modes d'introduction et de négociation du topic dans l'interaction verbale ». In : Véronique, D., Vion, R., (éds.), *Modèles de l'interaction verbale. Actes du Colloque sur l'Interaction sociale, Université de Provence, septembre 1991*. Aix-en-Provence : Université de Provence, 1995, 277-303.
- BERTHOUD, A.C., MONDADA, L. (1992). « Apprendre à entrer en matière dans l'interaction : Acquisition et co-construction des topics en L2 ». *AILE*. 1, Université de Paris VIII, 107-142.
- BILMES, J. (1985). « 'Why That Now ?' Two Kinds of Conversational Meaning ». *Discourse Processes*. 8, 319-355.
- BUTTON, G., CASEY, N. (1984). « Generating Topic : the Use of Topic Initial Elicitors ». In : Atkinson, J.M., Heritage, J. (eds.), *Structures of Social Action. Studies in Conversation Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BUTTON, G., CASEY, N. (1985). « Topic Nomination and Topic Pursuit ». *Human Studies*. 8, 3-55.
- CADIOT, P. (1992). « Matching Syntax and Pragmatics : a Typology of Topic and Topic-related Constructions in Spoken French ». *Linguistics*. 30, 57-88.
- CHAFE, W.L. (1987). « Cognitive Constraints on Information Flow ». In Tomlin, R.S. (ed.), *Coherence and Grounding in Discourse*. Amsterdam : Benjamins, 21-52.
- COMBETTES, B. (1983). *Pour une grammaire textuelle. La progression thématique*. Bruxelles : Duculot.
- DIJK, T. van, 1977, *Text and Context*, Harlow: Longman.
- DIJK, T. van, KINTSCH, W. (1983). *Strategies of Discourse Comprehension*. New York : Academic Press.

- DIK, S.C., (1989). *The Theory of Functional Grammar*. Dordrecht : Fortis.
- FELE, G. (1992). « La compréhension nell'interazione ». *Rassegna italiana di Sociologia*. 33-3, 425-438.
- FORNEL, M. de (1988). « Constructions disloquées, mouvement thématique et organisation préférentielle dans la conversation ». *Langue Française*. 78, 101-123.
- GALAMBOS, S.J. (1980) « A Clarification of the notion of topic : Evidence from popular spoken French ». *Papers from the Parasession on Pronouns and Anaphora*. Chicago : Chicago Linguistic Society, 125-137.
- GARFINKEL, H., SACKS, H. (1970). « On Formal Structures of Practical Actions ». In : McKinney, J., Tiryakian, E.A. (eds.), *Theoretical Sociology*. New York : Appleton Century Crofts.
- GIVON, T. (1989). *Mind, Code, and Context*. Hillsdale : Erlbaum.
- GIVON, T. (1990). *Syntax II*. Amsterdam : Benjamins.
- GREATBATCH, D. (1986). « Aspects of Topical Organization in News Interviews : the Use of Agenda-Shifting Procedures by Interviewees ». *Media, Culture and Society*. London : Sage, 8, 441-455.
- HERITAGE, J., WATSON, D.R. (1980). « Aspects of the Properties of Formulations in Natural Conversations : Some Instances Analysed ». *Semiotica*. 30, 3/4, 245-262.
- JEANNERET, T. (ce volume). « Interaction, co-énonciation et tours de parole ».
- JEFFERSON, G. (1984). « On stepwise transition from talk about a trouble to inappropriately next-positioned matters ». In : J.M. Atkinson, J. Heritage (eds.), *Structure of Social Action : Studies in Conversational Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LAMBRECHT, K. (1994). *Information Structure and Sentence Form. Topic, focus, and the mental representation of discourse referents*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LERNER, G. (1991). « On the Syntax of Sentence-in-progress ». *Language in Society*. 20, 441-458.
- MAYNARD, D.W. (1980). « Placement of Topic Changes in Conversation ». *Semiotica*. 30.
- MONDADA, L. (1994a). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir : Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Lausanne : Université de Lausanne, 670 p.
- MONDADA, L. (1994b). « Quelques enjeux d'une approche discursive des faits de langue ». *Etudes de Lettres*. Université de Lausanne, 63-76.
- MONDADA, L. (1995). « Planification des énoncés et séquences interactionnelles ». *Actes du Colloque BENEFRÍ, « Problèmes de sémantique et de relations entre micro- et macro-syntaxe », Neuchâtel, 19-21 mai 1994*. SCOLIA. 4.

- MONDADA, L. (à paraître). « L'entretien comme événement interactionnel. Approche linguistique et conversationnelle ». In : *Méthodes d'investigation des espaces publics urbains*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.
- MONDADA, L., SÖDERSTRÖM, O. (1994). « Lorsque les objets sont instables (II) : Des espaces urbains en composition ». *Géographie et Cultures*. 12.
- OCHS-KEENAN, E., SCHIEFFLIN, B. (1983). *Acquiring Conversational Competence*. London : Routledge.
- OOSTEN van, J. (1986). *The Nature of Subjects. Topics and Agents : A Cognitive Explanation*. Bloomington : IULC.
- REINHART, T., 1982, *Pragmatics and Linguistics: an Analysis of Sentence Topics*, Indiana: Indiana University Linguistics Club, Bloomington.
- SACKS, H. (1992). *Lectures on Conversation*. London : Blackwell, 2 vol.
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E., JEFFERSON, G. (1974). « A Simplest Systematics for the Organization of Turn Taking for Conversation ». *Language*. 50, 696-735.
- SCHEGLOFF, E.A. (1972). «Notes on a Conversational Practice : Formulating Place». In : Sudnow, D. (ed.), *Studies in Social Interaction*. New York : Free Press, 75-119.
- SCHEGLOFF, E.A. (1986). « The Routine as Achievement ». *Human Studies*. 9, 2/3, 111-152.
- SCHEGLOFF, E.A. (1990). « On the Organization of Sequences as a Source of »Coherence« in Talk-in-Interaction ». In : Dorval, B. (ed.), *Conversational Organization and Its Development*. Norwood : Albex.
- SCHEGLOFF, E.A., JEFFERSON, G., SACKS, H. (1977). « The Preference for Self-Correction in the Organization of Repair in Conversation ». *Language*. 53-2, 361-382.
- SCHEGLOFF, E.A., SACKS, H. (1973). « Opening up Closings ». *Semiotica*. 8-3, 289-327.
- SUCHMAN, L., JORDAN, B. (1990). « Interactional Troubles in face-to-face Survey Interviews ». *Journ. Am. Statist. Association*. 85, 232-241.
- VASCONCELLOS, M.H. de (1985). *Theme and Focus : Cross-language Comparison Via Translations from Extended Discourse*. PhD., Ann Arbor : UMI.



## Interaction, co-énonciation et tours de parole

**Thérèse Jeanneret**

*Université de Neuchâtel, Séminaire de français moderne*

NOUS AIMERIONS PRÉSENTER DANS CE TEXTE les enjeux à la fois syntaxiques et interactionnels que pose la description d'un phénomène que nous avons appelé *co-énonciation* (Béguin-Jeanneret 1988) et que l'on trouve dans la littérature désigné par les termes de *phrases en collaboration* (collaborative sentences) (Jefferson 1973, Sacks 1992), de *locuteur collectif* (Loufrani 1985), d'*achèvement interactif* du discours (Gülich 1986), d'*unité syntaxique produite conjointement* (single syntactic unit jointly produced) (Lerner (1991), de *construction conjointe d'énoncés* (joint construction of utterances) (Coates 1994). D'une manière comparable à tous les auteurs précités, nous définirons la co-énonciation comme la construction à deux locuteurs – au moins – d'une unité discursive telle qu'elle apparaît dans l'exemple (1) :

(1)<sup>1</sup>

V            toutes les actions que vous avez faites . pour les animaux  
              étaient-elles par . pour votre métier +

→ M            ou en avez-vous un autre précis euh: +

A            non disons c'était disons pas mon métier disons mon activité

(Corpus « Le petit lynx », 215-218)

Dans cet exemple, V. et M. construisent ensemble une question, à laquelle A. apporte sa réponse. On pourrait dire aussi que l'énoncé de M. est la suite de l'énoncé de V. et parler de *complétion* (André-Larochebouvy 1984) par M. du tour de parole de V.

---

<sup>1</sup> Les conventions de transcription figurent à la fin de l'article.

## 1. POINTS DE VUE SYNTAXIQUES SUR LA CO-ÉNONCIATION

Ce phénomène de co-énonciation peut être – et a été – analysé comme syntaxique au moyen d'exemples comme (2)<sup>2</sup> :

(2)

A                    donc je sais à peu près comment il faut être vis-à-vis de telle ou telle personne donc euh je comprends

→ B                la méthode

(exemple emprunté à Loufrani, 1985)

On peut en effet considérer que B. par son énoncé vient simplement saturer la valence du verbe *comprendre*. « Dans ce type de configuration, écrit Loufrani (1985), le premier locuteur amorce la construction syntaxique avec une place vide, le second locuteur remplit la place vide de la rection ou de la valence en apportant le complément lexical ». Cette explication ne peut en revanche pas montrer comment le locuteur B en vient à compléter l'énoncé de A., puisque, ainsi que le fait d'ailleurs remarquer Loufrani, le verbe *comprendre* aurait pu rester en construction absolue.

Ainsi, sur le rôle, la fonction de cette co-énonciation, sur le problème éventuel que cette co-énonciation permettrait de résoudre, l'explication syntaxique est impuissante à se prononcer. De même, une explication uniquement syntaxique ne peut pas permettre de se pencher sur l'attitude que va adopter A. par rapport à l'achèvement de son énoncé.

Néanmoins la co-énonciation pose un certain nombre de problèmes qui peuvent être envisagés d'un point de vue syntaxique et nous en mentionnerons deux.

D'abord on peut traiter de la co-énonciation à travers la notion de *formats syntaxiques à deux composantes*. Lerner (1991), tout en se référant à l'analyse conversationnelle telle qu'elle est préconisée dans l'article de Sacks, Schegloff et Jefferson (1974), met en évidence l'importance des formats syntaxiques à deux composantes, tels par exemple que *si...alors* pour la production conjointe d'unités syntaxiques : commencer un tour de parole par *si* indique à l'interlocuteur que l'unité en cours de construction n'est pas potentiellement un tour de parole à elle seule, que sa fin ne coïncidera

<sup>2</sup> Apothéloz et Grossen (ici-même) signalent un enchaînement syntaxique entre les tours 8TF et 9P de leur corpus assez proche de cet exemple (2).

pas avec la fin d'un tour de parole, qu'elle n'est que la première partie de la construction (*a preliminary component*).

On pourrait tenir le même raisonnement pour l'exemple suivant :

(3)

L<sub>1</sub> parce que je vois j'en parlais avec X dans mon boulot  
 finalement je suis trop sympa quoi . je serais un salaud une  
 peau de vache

→ L<sub>2</sub> ils diraient que t'es un salaud . ils auraient presque du respect  
 pour toi .

→ L<sub>1</sub> tandis que là je suis trop sympa . mais je peux pas ne .

L<sub>2</sub> c'est sûr

(exemple emprunté à Morel, 1983)

qui présente deux co-énonciations successives : L<sub>1</sub> esquisse – au moyen du conditionnel – un univers dans lequel il aurait un certain comportement *je serais un salaud*. Par là-même il signale à son interlocuteur, L<sub>2</sub>, qu'il a initié une séquence syntaxique d'une certaine longueur. L<sub>2</sub> met à profit cette indication puisque c'est lui qui tire deux conséquences valides dans l'univers créé : *ils diraient que t'es un salaud* et *ils auraient presque du respect pour toi*. L<sub>1</sub> peut alors revenir par opposition (*tandis que là*) dans l'univers « du moment » et affirmer une impossibilité *mais je ne peux pas* qui paraît évidente à L<sub>2</sub> puisqu'il acquiesce avant même que le constituant ne soit terminé par un *c'est sûr*<sup>3</sup>. Toute cette portion du texte conversationnel est ainsi produite à deux, en duo – nous dirions *co-énoncée* – et il paraît évident que, dans ce cas, les locuteurs s'appuient pour cette production à deux sur des indices syntaxiques. On peut parler là d'un mode de structuration syntaxique (Jeanneret 1993) ce qui ne préjuge pas d'autres modes de structuration à l'oeuvre dans cet extrait : comme le dit Lerner (1991 : 450) « any aspect of the organization of talk in interaction that includes a projectable compound turn-unit format therein provides the resources for completion by another participant ».

En second lieu, on peut envisager la co-énonciation en se penchant sur les contextes syntaxiques permettant l'articulation de deux discours comme le fait Rubattel dans ses travaux. Rubattel (1985), par exemple, cherche à intégrer dans le modèle hiérarchique et fonctionnel qu'il a contribué à développer (voir Roulet et al. 1985 pour une présentation

<sup>3</sup> Nous reviendrons à ce problème à propos de l'exemple (4).

complète) la polyphonie, c'est-à-dire l'idée qu'un énoncé doit être interprété non seulement à travers son locuteur, c'est-à-dire la personne qui prend en charge l'ensemble de l'énoncé mais aussi à travers son ou ses énonciateurs, c'est-à-dire le ou les responsables de telle ou telle portion de l'énoncé. Le problème de la délimitation des constituants de l'énoncé se pose alors d'une manière cruciale : comment déterminer quelle est la partie prise en charge par tel ou tel énonciateur, comment délimiter dans l'énoncé les différents segments imputables aux différents énonciateurs ? En dehors du cas bien étudié du discours rapporté, ni les travaux de Bakhtine (Todorov 1981), ni les travaux de Ducrot (dès Ducrot et al. 1980), qui ont employé cette notion de polyphonie, ne permettent de répondre à cette question. La réflexion de Rubattel est de nature syntaxique: il cherche à dégager des contextes syntaxiques dans lesquels il peut y avoir un énonciateur différent, c'est-à-dire à déterminer des constituants syntaxiques qui peuvent être des *unités monophoniques minimales*.

On voit donc que cette perspective syntaxique a une certaine pertinence pour la co-énonciation : on peut en effet faire l'hypothèse que les contextes syntaxiques dans lesquels pourront apparaître des unités monophoniques minimales sont les mêmes que des contextes dans lesquels pourraient s'articuler des énoncés co-énoncés (voir Jeanneret à paraître). Dans l'exemple (4bis), nous rencontrerons un cas (5 NN-11 NN) dans lequel le propre discours d'une locutrice, un discours rapporté et le discours de l'interlocutrice en co-énonciation s'articulent les uns aux autres.

Par ailleurs, à côté de ces perspectives qui font la part belle à la syntaxe, il y a des recherches pertinentes pour la description de la co-énonciation qui privilégient radicalement l'interaction.

## 2. POINTS DE VUE INTERACTIONNELS SUR LA CO-ÉNONCIATION

Goffman (1987), dans le chapitre de son livre qui s'appelle *Répliques et réponses*, adopte une perspective exclusivement interactionnelle pour mettre en évidence deux problèmes qui peuvent venir interférer avec la paire adjacente et donc brouiller ou dissoudre son organisation typique « de tour long de deux énonciations » (1987 : 12). Il s'agit des problèmes posés par la manière dont se réalisent linguistiquement les aspects rituel et métacommunicatif dans la conversation. Nous nous



centrerons ici sur l'aspect rituel pour montrer comment la co-énonciation peut être décrite dans ce cadre comme une de ses manifestations. En simplifiant un peu, on peut dire que pour Goffman en effet, les contraintes systémiques règlent l'organisation du discours en déclaration-réplique, c'est-à-dire en paires adjacentes, mais les contraintes rituelles viennent compliquer et allonger le couple déclaration-réplique en provoquant l'insertion de la paire adjacente dans un ensemble d'énonciations servant à ménager les faces des interlocuteurs. Si nous revenons à notre exemple (1) :

(1 bis)

- V            toutes les actions que vous avez faites . pour les animaux  
                 étaient-elles par . pour votre métier +
- M            ou en avez-vous un autre précis euh: +
- A            non disons c'était disons pas mon métier disons mon activité

(« Le petit lynx », 215-218)

on voit que cet exemple est long de trois énonciations (pour adopter la terminologie de Goffman), mais représente néanmoins une paire adjacente question-réponse. La première énonciation est potentiellement le premier terme d'une paire adjacente : la locutrice sélectionne le futur locuteur A. en s'adressant à lui (*vous avez faites; votre métier*). Pourtant la seconde énonciation n'est interprétée par aucun des trois locuteurs comme la seconde partie de cette paire – ce que le principe de pertinence conditionnelle permet parfois de réaliser même dans des cas où le lien entre les deux tours est loin d'être évident – mais elle est traitée comme une demande de suspendre provisoirement la séquence question-réponse le temps d'une précision. Cette précision est jugée nécessaire par M. qui craint que la question de V. ne soit pas assez claire tant du point de vue de la performance proprement dite (hésitation *par/pour*) que du choix de la formule (*être pour son métier* pour dire quelque chose comme *s'exercer dans le cadre de son métier*). Cette co-énonciation relève donc de l'aspect rituel : elle permet, aux yeux de M., d'éviter au trio un malentendu<sup>4</sup>. La co-énonciation serait alors – à côté de l'échange réparateur – une autre matérialisation de l'allongement, dû aux contraintes rituelles, de la structure conversationnelle au-delà des

<sup>4</sup> C'est notre interprétation: il est vrai que l'on pourrait aussi considérer que M. cherche à se repositionner comme interlocutrice. Dans ce cas, la fonction de cette co-énonciation ne serait plus d'éviter un malentendu mais elle garderait néanmoins un caractère rituel.

deux tours de la paire adjacente. On voit que dans cette perspective, un phénomène de structure conversationnelle comme la co-énonciation peut être expliqué sans aucune référence à sa forme linguistique proprement dite.

De la même manière, le point de vue interactionnel est clairement privilégié par Coates (1994), qui travaille en faisant référence au modèle de Sacks, Schegloff et Jefferson (1974). Pour elle, la construction conjointe d'énoncé est un trait caractéristique du parler féminin. Cette caractéristique du parler féminin lui permet de montrer qu'il existe, à côté du turn-taking, d'autres formes – marquées par rapport au modèle de Sacks, Schegloff et Jefferson (1974) – de turn-taking qui mettent en jeu d'autres stratégies d'interaction. Pour elle, de telles stratégies sont clairement féminines et dénotent l'existence de modèles alternatifs au modèle « standard » du turn-taking. Même si l'hypothèse du caractère féminin de la pratique de co-énonciation nous paraît devoir être écartée (voir (3), (5) et (6) comme contre-exemples), l'exemple suivant (4) serait un bon exemple de construction conjointe « à la Coates » d'autant que N et NN sont des femmes, N étant une francophone native, NN étant Polonaise:

- (4)
- |      |  |
|------|--|
| NN   | ça c'est intéressant pourquoi les enfin ce n'est pas les les Français ou ou euh les Suisses n'ont pas besoin d'apprendre euh le polonais |
| N    | mh   |
| NN   | par exemple (rire)   |
| N    | mh   |
| NN   | mais ils disent euh . sans sans savoir euh très bien ce que c'est que c'est très difficile pour eux                                      |
| N    | oui oui  |
| NN   | pourtant euh ..  |
| → N  | ben il n'y a pas de raison que ce soit plus difficile  |
| → NN | pour des Français [ ]  |
| N    | [absolument]   |
| NN   | que le français [pour les Polonais (rires)]  |
| → N  | [pour les Polonais ça c'est sûr qu'il y a absolument aucune raison (rires) et (...)]   |

(Corpus « Maria »)

Comme le dit Coates, à propos d'un exemple comparable, la terminologie de Sacks, Schegloff et Jefferson (1974) devient quelque peu inopérante ici : il n'est plus évident que tour de parole et prise de parole d'un locuteur soient liés (nous reviendrons à ce problème), il n'est plus sûr qu'il soit pertinent de parler de places transitionnelles<sup>5</sup>, il semble y avoir plutôt *partage du flux conversationnel* (shared floor) que répartition.

Néanmoins on voit se développer dans cette interaction une certaine organisation : l'exemple (4) donne une impression de discours structuré dans lequel le partage du flux conversationnel s'opère à la frontière de certains constituants. A notre sens, une approche interactionnelle ne peut à elle seule mettre en évidence cette organisation. D'où l'importance d'articuler perspective syntaxique et perspective interactionnelle.

### 3. APPROCHES INTÉGRANT SYNTAXE ET INTERACTION POUR DÉCRIRE LA CO-ÉNONCIATION

Nos propositions d'intégration des perspectives syntaxique et interactionnelle sont inspirées de celles que Gülich (1986) a mis en oeuvre pour rendre compte de ce qu'elle appelle *l'achèvement interactif des énoncés inachevés*. Gülich privilégie une approche interactionnelle des énoncés inachevés sans pour autant négliger de prendre en compte l'aspect syntaxique. Dans le cadre qu'elle construit, « les énoncés inachevés sont conçus comme des traces laissées dans le discours par le travail de production discursive fourni par les interlocuteurs ». L'attention que Gülich porte à la syntaxe passe donc par son attention au travail proprement dit de la formulation auquel se livrent les interlocuteurs. Par ailleurs, en conformité avec une perspective ethnométhodologique, Gülich tente de faire apparaître ce que les interlocuteurs définissent comme « inachevé » et « à achever » et focalise son attention sur les marqueurs d'achèvement et d'inachèvement et sur les procédés discursifs d'achèvement d'un énoncé. Nous essaierons d'adopter la même démarche pour décrire plus

---

<sup>5</sup> En adoptant un autre point de vue, on pourrait dire qu'il y a – à partir de *pourtant* – « emballement » du système et qu'il y a changement de locutrice après presque chaque unité de construction du tour.

précisément l'exemple (4). Gülich travaille sur un corpus de conversations exolingues, le critère « situation de contact de langues » est donc central pour elle. L'importance qu'elle accorde à ce critère est lié aussi au type d'énoncés inachevés qu'elle étudie. En effet, elle centre son étude sur des énoncés inachevés à la suite d'une panne lexicale et porte tout son intérêt sur la manière dont le locuteur en panne tente de définir le lexème qui lui manque et en dessine les contours syntaxiques et/ou sémantiques pour faciliter la tâche d'achèvement de l'interlocuteur. Bien que la conversation dont est extrait l'exemple (4) soit elle aussi exolingue, nous n'en ferons pas un caractère central. La locutrice non native est en effet une experte en français et d'ailleurs on ne trouve ni dans cet exemple ni dans l'ensemble de la conversation dont il est extrait de panne lexicale définie comme telle par les interlocutrices.

Un autre trait distingue l'exemple (4) des corpus de Gülich : comme dans l'exemple (3), il y a dans cet exemple (4) au moins un énoncé qui est inachevé et qui pourtant ne donne lieu à aucun achèvement mais au contraire à une ratification (voir (4 bis) ci-dessous, prise de parole 12N)<sup>6</sup>. Il semble que ces énoncés inachevés et néanmoins ratifiés (*c'est sûr*, pour l'exemple (3); *voilà* pour l'exemple (4)) doivent logiquement conduire à envisager qu'à côté des différents cas d'achèvements, auto- ou hétéro-effectués, réalisés par le locuteur natif ou non natif, considérés par Gülich, il existe une solution simple qui consiste à faire comme si l'énoncé était achevé. L'achèvement devient donc, dans certains cas, facultatif. Gülich remarque que, de même qu'il existe des *embedded* et *exposed corrections* (Jefferson 1982), il existe des achèvements qui sont intégrés et d'autres qui sont exposés, c'est-à-dire qui donnent lieu à une séquence latérale dans laquelle l'achèvement est thématiqué en tant que tel. Le fait qu'un énoncé bien qu'inachevé puisse être ratifié montre qu'il y a des achèvements qui vont de soi dans la conversation, qui peuvent se passer d'explicitation. Nous aurions donc là une variante de l'intégration : l'achèvement reste tacite. Ceci semble indiquer qu'il faudrait considérer qu'il y a un axe de variation entre achèvement tacite d'une part et achèvement exposé de l'autre, axe sur lequel on trouverait, du côté du pôle tacite, les achèvements intégrés. Tout achèvement pourrait alors se situer quelque part sur cet axe. On

<sup>6</sup> Dans les termes de Gülich, on dirait donc probablement que cet énoncé n'est pas inachevé puisqu'il n'est défini comme inachevé par aucune des deux locutrices.

remplacerait ainsi une représentation dichotomique des comportements interactionnels par une représentation continue<sup>7</sup>.

Ces cas d'énoncés inachevés et néanmoins ratifiés, appellent par ailleurs quatre remarques:

1) Ils semblent indiquer que les locuteurs se comprennent à demi-mot – c'est-à-dire à demi-énoncé! Plusieurs facteurs peuvent être impliqués dans cette compréhension anticipée : la familiarité des interlocuteurs l'un par rapport à l'autre ou par rapport à un thème donné, la redondance des propos échangés, etc.

2) On peut remarquer que ces inachèvements ratifiés peuvent être indices de comportements conversationnels très différents : dans une conversation dont l'exolinguisse serait un trait dominant, ils pourraient être le signe que les interlocuteurs abandonnent ponctuellement l'intercompréhension. Au contraire dans une conversation comme celle de l'exemple (4) ils semblent plutôt être un signe de compréhension anticipée.

3) Dans les deux exemples (3) et (4) ces inachèvements surviennent alors qu'un format argumentatif est clairement installé : *mais je ne peux pas ne* pour l'exemple (3), *ils ont quand même* pour l'énoncé 12N de l'exemple (4). Le schéma argumentatif – surtout d'opposition – semble donc offrir un accès privilégié à ce qui va suivre (l'opposition s'interprétant par rapport à ce qui vient d'être dit) comme c'est le cas dans les co-énonciations (voir plus bas par exemple le *pourtant* (7NN) de l'exemple (4)).

4) Coates (1994) propose de traiter globalement des constructions conjointes d'énoncés et de phénomènes très semblables à ces inachèvements ratifiés qu'elle considère comme des interruptions. Pour elle, ces deux phénomènes ressortissent au discours féminin et sont des entorses au modèle de Sacks, Schegloff et Jefferson qu'elle explique en terme de stratégies de politesse. La co-occurrence de ces deux phénomènes dans certaines conversations nous paraît particulièrement intéressante et devrait être étudiée plus avant.

---

<sup>7</sup> Notons que cette vision continue des comportements interactionnels a son pendant syntaxique : nous pensons notamment à Berrendonner (1990) qui propose d'assortir la syntaxe du discours de principes variationnels et à Cheshire (1987 : 264) qui remarque : « We would do better to acknowledge the gradience and indeterminacy that exists and to look for ways of incorporating these into our analyses, rather than to try to construct an intellectually "tidy" but unilluminating typology of clearcut categories, into which we then try to force our data ».

Nous allons maintenant étudier soigneusement<sup>8</sup> l'exemple (4) que nous reproduisons ici dans sa totalité :

4 (bis)

- 1 NN            ça c'est intéressant pourquoi les enfin ce n'est pas les les Français ou ou euh les Suisses n'ont pas besoin d'apprendre euh le polonais
- 2 N                                mh
- 3 NN                                par exemple (rires)
- 4 N    mh
- 5 NN    mais ils disent euh . sans sans savoir euh très bien ce que c'est que c'est très difficile pour eux
- 6 N                                oui oui
- 7 NN                                pourtant euh ..
- 8 N    ben il n'y a pas de raison que ce soit plus difficile
- 9 NN                                pour des Français
- 10 N    absolument
- 11 NN    que le français pour les Polonais (rires)
- 12 N    pou  
r les Polonais ça c'est sûr qu'il y a absolument aucune raison (rires) et mais je crois de toute façon les francophones d'une manière générale i/ ils n'aiment pas tellement apprendre les langues je crois qu'ils s'intéressent pas à ça vraiment bon c'est encore plus vrai des Français je pense les Suisses bon sont obligés d'apprendre l'allemand ils ont quand même
- 13 NN    voilà
- 14 N    mais les Français par exemple c'est fou ce qu'ils sont centrés sur le français hein alors pour eux le français c'est la langue qui est la plus importante et pis ils n'ont pas vraiment envie je crois d'apprendre des langues je sais pas d'où ça vient exactement mais il semble vraiment que les Français sont pas prêts à

---

<sup>8</sup> Pour ce faire nous choisissons une reproduction de l'exemple en portée qui permet de mieux visualiser les constructions conjointes. Nous numérotions chaque prise de parole pour les besoins de l'explicitation.

apprendre beaucoup facilement des langues mais c'est pas une question de don c'est une question que le français c'est une langue qui permet de communiquer à peu près partout pis que ça leur suffit au fond ils attendent que les gens parlent français

15 NN

et

les gens parlent français (rires)

16 N

et les gens parlent français ça marche c'est ça quoi oui oui tout à fait .. (...)

Avant d'étudier en détail cet exemple, nous aimerions faire une remarque générale sur ce qui s'y dit.

Il y a dans cet extrait oscillation entre un discours très général sur l'apprentissage des langues par les locuteurs de différents pays et un discours un peu moins général sur le cas des locuteurs polonais apprenant le français et des francophones apprenant le polonais. De surcroît, si l'on pense au contexte et aux remarques que fait à ce sujet Schegloff (1972), les locutrices analysent le contexte dans lequel elles se trouvent (à savoir une locutrice polonaise parlant très bien le français et une locutrice suisse, francophone, ne parlant pas un mot de polonais, les locutrices ayant toutes deux une formation en linguistique) et elles utilisent le produit de leur analyse de ce contexte pour co-construire leur discours. Il y a donc un discours portant sur leur cas singulier qui n'est jamais tenu mais qui est présent en filigrane : d'une certaine manière les locutrices parlent d'elles-mêmes tout en tenant un discours général. Le *par exemple* (3NN) et le rire qui suit sa formulation en est un indice. De même, plus loin dans la conversation qui est trop longue pour que nous la reproduisons ici dans sa totalité, N reprend:

N:

je pense aussi que ça va changer de toute façon maintenant avec l'ouverture et tout ça je pense que . il y aura plus de possibilité d'échanges donc en fait euh ça va devenir intéressant aussi d'apprendre les langues euh comme le polonais par exemple c'est difficile le polonais alors (rires) +

Là encore, on observe ce passage du général *ça va devenir intéressant aussi d'apprendre les langues* au particulier *c'est difficile le polonais alors*+ et ici aussi le rire est un indice que les locutrices font allusion à elles-mêmes.

Cette remarque prend son sens si on considère les méthodes que mettent en oeuvre les deux locutrices pour « balayer » de concert le champ du général au particulier et du particulier au général: *les Français ou les Suisses* dit NN en 1, puis elle reproduit un discours qu'elle a manifestement entendu de la bouche d'une ou plusieurs personnes probablement plus ou moins déterminées : *ils disent sans savoir très bien que c'est très difficile pour eux* (NN en 5). Elle s'écarte à nouveau

de ce presque particulier pour parler *des Français* (9, NN) et s'allie avec N pour parler *des Polonais*. En 12, N élargit le propos *les francophones en général* puis particularise à nouveau : *les Français... les Suisses*. Là encore on peut « entendre » derrière les Suisses un « je » qui n'est jamais explicité. L'extrait se termine sur une nouvelle généralisation de N, 14: *ils attendent que les gens parlent français*, généralisation qui est achevée par NN, 15 *et les gens parlent français*. Ici aussi, les rires des deux interlocutrices peuvent être interprétés comme le signe d'une allusion à elles-mêmes. Cette dialectique du général et du particulier peut se comprendre comme une volonté de penser le général à partir du particulier : de produire un discours « intelligent » sur les langues et leur apprentissage en partant d'une expérience singulière, celle de NN. S'il s'agit bien d'une co-construction des deux interlocutrices, alors on peut déjà comprendre comment elles peuvent achever mutuellement leurs énoncés : elles ont présent à l'esprit ce qu'elles cherchent à faire et d'une certaine manière à dire.

Si l'on examine maintenant cet extrait en détail, il semble formé de deux parties : une première partie va de 1NN aux rires de 12N (*pour les Polonais ça c'est sûr qu'il n'y a aucune raison (rires)*) et une seconde partie de *et mais je crois de toute façon...* de 12N jusqu'à la fin. Ce qui justifie cette segmentation, outre le caractère d'abord assez particulier puis plus généralisant du discours, apparaît d'abord visuellement, nous semble-t-il : la première partie est composée d'une succession de prises de parole avec une alternance très rapide des interlocutrices, la seconde au contraire est formée principalement de deux prises de parole.

Pour la première partie, une approche syntaxique<sup>9</sup> permet de mettre en évidence une comparaison à deux termes qui se formulerait ainsi : « il est pas plus difficile de parler la langue X pour des locuteurs de la langue Y qu'il n'est difficile de parler la langue Y pour les locuteurs de la langue X ». L'énoncé qui réalise cette comparaison est produit de la manière suivante (les // marquent le changement de locutrices) : *ben il n'y a pas de raisons que ce (=apprendre le polonais) soit plus difficile // pour des Français // absolument // que le français pour les Polonais // pour les Polonais (...)*. Remarquons que cette première partie se construit à partir d'un discours rapporté par la NN (5NN) : *ils disent (=les francophones) ... que c'est (=apprendre le polonais) très difficile*

<sup>9</sup> Pour une analyse détaillée de cet exemple, voir Jeanneret (1993).



*pour eux* qui est commenté négativement : *sans savoir très bien ce que c'est*. N se contente de produire un feed-back positif : *oui oui*. NN (en 7) commence à articuler à ce discours des autres son propre discours et lui donne un contour clairement d'opposition par rapport à ce qu'elle vient de rapporter : *pourtant*. L'hésitation qui suit marque non pas une lacune lexicale, d'ailleurs NN ne fait rien pour demander de l'aide à N, mais bien, nous semble-t-il, une hésitation sur la construction de son tour de parole. En effet NN depuis la prise de parole 5 est plutôt négative par rapport aux Français et aux Suisses. Or elle parle avec une Suisse, elle doit donc prendre certaines précautions. Ainsi, par exemple, son commentaire du discours des Français et des Suisses montre quelques hésitations : *ils disent euh* . (suivi d'une pause) *sans sans savoir euh très bien* (répétitions, hésitations). En 7, NN doit, en plus d'avoir mis en doute le discours des Français et des Suisses, produire un énoncé qui est flatteur pour elle : s'il est vrai qu'il y a une certaine difficulté à apprendre le polonais pour des francophones, la difficulté pour apprendre le français doit être aussi grande pour une locutrice du polonais. Or NN parle un français quasi parfait! L'ensemble de tout ceci explique l'hésitation de NN après le *pourtant*, hésitation que N met à profit pour enchaîner *ben il n'y a pas de raisons que ce soit plus difficile*, notons que le *ce* ici ne reprend plus *apprendre le polonais* mais *le polonais* uniquement. C'est en tout cas l'interprétation de NN qui lorsqu'elle produit le second terme de la comparaison (en 11 NN) dit *que le français* et non pas *que d'apprendre le français*. En 10, N énonce un *absolument* qui peut s'interpréter comme une ratification de la complétion.

Dès 12, on entre dans la deuxième partie de l'exemple. Les deux énoncés de N (12 et 14) sont longs et tous les deux sont inachevés : 12N se termine par *les Suisses bon sont obligés d'apprendre l'allemand ils ont quand même* A ce point là de son discours, N le voit accepté, ratifié par NN : *voilà*. Cette acceptation la dispense de terminer son propos : le *voilà* est interprété comme la preuve que la distinction entre Français et Suisses quant à l'occasion d'apprendre au moins une langue étrangère a été comprise. L'achèvement de 12N est donc inutile car son contenu est déjà accepté par les deux interlocutrices. Il y a de la part de NN une anticipation de ce que va dire N mais ici cette anticipation ne va pas se matérialiser par une complétion de sa part mais par une ratification. En 14, N montre que pour elle aussi la ratification a suffi et elle poursuit son discours sur les Français. En 15, NN enchaîne par une complétion : *et les gens parlent le français*, complétion qui est

ratifiée par N d'abord parce qu'elle répète la complétion, manière de la prendre à son compte, puis par *c'est ça quoi* et *oui oui tout à fait*.

En résumé, la place de la syntaxe est très différente dans les deux parties de cet exemple. Dans la première partie, la syntaxe joue un rôle central : elle sert de moule dans lequel viendront s'insérer les différents énoncés. Dans la seconde partie, la syntaxe est organisatrice des tours de parole sans que des constructions syntaxiques ne provoquent – ou ne permettent – de débordement hors des tours : en 14 N la syntaxe permet la complétion mais ne la provoque pas<sup>10</sup>. Qu'est-ce que mettent en jeu alors la ratification avant terme de NN en 13 et sa complétion en 15 ?

NN prend en fait ainsi par deux fois le tour de parole: la première fois elle met par son *voilà* un terme à un énoncé de N, la seconde fois encore, en complétant ce que N dit, elle vient prendre son tour de parole et articuler son discours à celui de N. Le problème que NN tente de résoudre en complétant les tours de N est probablement de stopper un discours extrêmement redondant<sup>11</sup> (N. dit quatre fois que les francophones n'aiment pas apprendre les langues : 1) *Je crois de toute façon les francophones d'une manière générale ils n'aiment pas tellement apprendre les langues*; 2) *je crois qu'ils s'intéressent pas à ça vraiment*; 3) *et pis ils n'ont pas envie je crois d'apprendre des langues*; 4) *mais il semble vraiment que les Français sont pas prêts à apprendre beaucoup facilement des langues*. N dit deux fois que les Français sont centré sur leur langue : 1) *c'est fou ce qu'ils sont centrés sur le français hein*; 2) *alors pour eux le français c'est la langue qui est la plus importante*). NN en terminant l'énoncé de N en 15 prend le tour de parole et provoque à terme un changement de thème de N. En effet, après sa ratification de la complétion de NN, il y a une longue pause puis N continue le tour 16 en changeant de thème : *non mais c'est vrai que en fait euh on a une idée du polonais ou des langues slaves en général qui est fausse parce qu'on les connaît pas simplement (...)*.

<sup>10</sup> Pour éviter la vision étroite et phrastique de la syntaxe que semble sous-tendre cette observation, on pourrait – à la lumière de la distinction de Berrendonner et Reichler-Béguelin (1989) entre syntaxe de rection et syntaxe de présupposition – distinguer une co-énonciation de rection (à l'oeuvre dans la première partie de l'exemple) et une co-énonciation de présupposition (à l'oeuvre dans la seconde partie).

<sup>11</sup> On pourrait imaginer qu'un discours au débit extrêmement lent provoque lui aussi des complétions de l'interlocuteur.

#### 4. BRICOLAGES SYNTAXIQUES ET TOURS DE PAROLE

Les réflexions faites à partir de l'exemple (4) ont des conséquences sur la notion de tour de parole : comme le fait remarquer Coates (1994), on pourrait être tenté de ne plus définir le tour de parole dans les conversations où il y a ce partage du flux conversationnel comme lié au locuteur. On pourrait admettre que l'alternance des locutrices dans la première partie de (4) donne lieu non à une suite de tours de parole mais à la construction conjointe d'un tour de parole : mais où le faire commencer et où le faire se terminer? Si le tour de parole n'est plus défini par son lien avec la prise de parole d'un locuteur comment le définir? Chez Sacks, Schegloff et Jefferson (1974), le tour de parole est une unité « écologique » : il est défini comme tel en tant que les interlocuteurs structurent leurs prises de parole successivement et en lien étroit par rapport à ce qui vient d'être dit. Dans l'exemple (4) en revanche, l'implicativité séquentielle semble fonctionner en deux étapes : il y a d'abord constitution d'une unité selon un certain mode de structuration, puis intégration de cette unité dans la conversation en tant qu'elle pose un certain type de condition sur sa suite<sup>12</sup>. On pourrait visualiser ces deux étapes ainsi :

5 NN:	mais ils disent euh . sans sans savoir euh très bien ce que c'est que c'est très difficile pour eux
6N	oui oui
7NN+8N+9NN	pourtant euh //ben il n'y a pas de raisons que ce soit plus difficile //pour des Français
10N	absolument
11NN	que le français pour les Polonais (rires)
12 N	pour les Polonais ça c'est sûr qu'il y a absolument aucune raison (rires)...

<sup>12</sup> C'est pourquoi la notion d'*intervention* (Roulet et al. 1985) s'est révélée particulièrement adéquate pour rendre compte de cet aspect composé du tour de parole (Jeanneret 1991). Parallèlement, la distinction entre *fonction interactive* et *fonction illocutoire* (Roulet et al. 1985) correspond d'une certaine manière à notre vision de l'implicativité séquentielle en deux étapes. La difficulté que posent ces concepts du modèle développé par Roulet et son équipe pour la description des phénomènes de co-énonciation réside dans la vision hiérarchique qu'ils sous-tendent, vision qui est impropre, à notre sens, à rendre compte de la co-énonciation. On pourrait certes soutenir que 7NN+8N+9NN constitue une intervention discontinue, mais l'analyse de ces phénomènes de co-énonciation en resterait alors là.

On voit que les tours 6 et 10, qui témoignent de la co-construction de la conversation à laquelle se livre ici N par ses acquiescements, permettent de distinguer dans cet extrait 6 tours de parole construits par 8 prises de parole, la partie de tour 12N servant, elle, à ratifier la dernière complétion. Sans les tours 6 et 10, on pourrait soutenir qu'il n'y a qu'un tour de parole entre 5NN et 11NN, mais dans ce cas on devrait quitter l'interaction : l'intérêt ici est justement de voir l'articulation entre une perspective syntaxique qui pousse à grouper 7NN+8N+9NN en un tour et une perspective interactionnelle qui montre que cet extrait est néanmoins également structuré par la co-construction qu'effectue, par ses feed-back, la locutrice N. On aurait pu faire les mêmes remarques à propos de l'exemple (3).

Une fois le lien entre prise de parole et tour de parole problématisé, on peut noter qu'il existe d'autres cas où la segmentation en tours de parole ne paraît pas s'opérer en fonction de l'alternance des locuteurs. Ainsi l'exemple (5) ci-dessous pose un problème de correction de tour de parole en 4 FH qui vient d'une certaine manière brouiller la construction en tours de parole de la conversation avant de nous offrir un exemple de co-énonciation en 6 FH qui pose le même type de problème :

(5)

- |        |   |
|--------|---|
| 1 BP   | alors vous aviez quel âge à ce moment+  |
| 2 FH   | ben écoutez je suis née en vingt-sept donc faites le calcul trente-six j'avais enfin on ne peut pas parler uniquement de trente-six pour le Front populaire il y a toute la préparation moi je me souviens de du 6 février trente-quatre et: je me souviens de mon père avec un revolver le soir du 6 février |
| 3 BP   | et votre père c'était qui+  |
| → 4 FH | ah de mon père André Chamson  |
| 5 BP   | André Chamson parce que he . tous les spectateurs ne savent pas donc c'était un écrivain  |
| → 6 FH | très engagé   |
| 7 BP   | très engagé à gauche on dit un intellectuel de gauche et donc chez vous il y avait tous les intellectuels de gauche qui sont passés   |
| 8 FH   | on ne peut pas être très gâtée ça avec les relations avec les intellectuels de gauche   |

(exemple emprunté à Moechler, 1986)

On peut considérer la prise de parole de FH en 4 comme une tentative d'opérer une simple correction à son tour de parole précédent (FH, 2). En effet si l'on observe attentivement les tours 2, 3 et 4 on constate qu'en 2, FH termine en disant *et je me souviens de mon père avec un revolver le soir du 6 février*. La question de BP (3) *et votre père c'était qui+* n'entraîne pas, nous semble-t-il une réponse, nous n'avons pas l'impression d'observer avec 3BP et 4FH une paire adjacente, mais plutôt une tentative de réparation – d'où le terme de *bricolage* – du tour précédent. FH tente en effet d'insérer a posteriori son énoncé dans le cours de son tour de parole précédent en indiquant par l'emploi de la préposition *de* qu'il dépend du verbe *se souvenir*: *de mon père André Chamson. André Chamson*, l'élément nouveau, est en position d'apposition – à ce titre il est d'ailleurs une unité monophonique minimale ce qui explique qu'il peut être repris par BP en 5. Cette reprise provoque une séquence latérale sur l'identité d'André Chamson qui, à terme, empêchera FH de revenir à son histoire du 6 février. FH contribuera à la séquence latérale par une co-énonciation en 6 : *très engagé* qui est reprise par BP en 7.

On voit donc que des phénomènes de correction (auto- ou hétéro-effectués, auto- ou hétéro-déclenchés) viennent parfois interférer avec la succession des tours de parole et des locuteurs. A côté de l'exemple (5) qui est un cas de correction hétéro-déclenchée et auto-effectuée, voici un exemple de correction auto-déclenchée et hétéro-effectuée :

(6)

- |   |     |  |
|---|-----|--|
| 1 | Ens | alors vous avez aimé ce film+ (question reconstruite)  |
| 2 | A   | ouais c'était pas mal  |
| 3 | B   | ouais mais un peu difficile à comprendre   |
| 4 | C   | surtout qu'il n'y avait pas de sous-titre (rires)  |
| → | 5   | Ens de sous-titres, il n'y avait pas de sous-titres  |
| 6 | E   | et puis on entendait pas très bien   |
| 7 | C   | et puis, comment, euh ... Belmondo là il parlait mal   |
| 8 | Ens | oh, c'était l' parisien ... comme moi quand je vous disais l'autre jour j'suis toujours à la bourre. (Rires) |

(exemple emprunté à Dabène & al., 1990)

Les deux tours de parole qui pourraient n'en former qu'un sont le tour de parole de C en 4 et le tour de l'enseignant en 5 : le tour 4 va être corrigé, la correction est auto-déclenchée par les rires qui signalent une marque transcodique, *sous-titre* et hétéro-effectuée par l'enseignant. La

correction s'effectue en deux temps : dans un premier temps, elle a la forme syntaxique requise pour s'insérer à la place de *sous-titre* puis dans un second temps elle a la forme requise pour s'insérer à la place de *il n'y avait pas de sous-titre* et reconstituer ce qui doit venir s'articuler à *surtout que...*

Dans les exemples (5) et (6), la prise en compte de la syntaxe permet ainsi de pointer un phénomène de «retour» sur un tour de parole précédent. D'une certaine manière ceci aussi pose le problème du tour de parole : va-t-on considérer que les prises de parole 4 et 5 de l'exemple (6) forment un ou deux tours de parole? D'un certain point de vue, le fait qu'en 5 l'enseignant revienne sur la formulation de 4C institue 4C comme un tour de parole. D'un autre point de vue, l'enseignant en 5 propose un autre candidat à la place de celui – à moitié emprunté à l'anglais – de 4C et par là vient co-construire le tour de parole de 4C. Si l'on adopte ce dernier point de vue, on peut même aller plus loin et considérer qu'il y a co-énonciation et donc un seul tour de parole co-construit à partir de 3 par B, C, Enseignant, E et C à nouveau en 7. L'ensemble de cette construction conjointe serait alors une deuxième réponse à une question sur un film – que nous avons reconstituée – à laquelle en 2, A. donne une première réponse. Cette deuxième réponse se positionnerait comme une alternative à la première par *oui mais*.

Ces phénomènes de co-construction d'un tour de parole déboucheraient alors sur une redéfinition du tour de parole. Le tour de parole serait défini non plus par rapport à une prise de parole du locuteur mais par rapport à la pertinence conditionnelle qu'il exerce sur sa suite : c'est en tant qu'unité appelant en retour une unité de même nature que l'on pourrait définir le tour de parole. Pour reprendre l'exemple (1) c'est en tant qu'ils entrent comme premier terme dans une paire adjacente que l'on peut considérer que les énoncés de V et de M formeraient un seul tour de parole. De même dans l'exemple (6) c'est en tant que second terme d'une paire adjacente que les énoncés de 3B à 7C formeraient un seul tour de parole.

Une autre solution qui aurait l'avantage de conserver le lien entre prise de parole et tour de parole serait de considérer que ces phénomènes de co-énonciation qui suspendent la construction de la paire adjacente tant interactionnellement que syntaxiquement, définissent en fait un certain type de séquence conversationnelle sur laquelle il serait intéressant de se pencher plus avant. Dans ces séquences, l'attention des interlocuteurs est tournée vers la co-construction d'énoncés dont la forme et le contenu doivent être

satisfaisants pour chacun. Ceci fait que la procédure de construction de la conversation par paires adjacentes est provisoirement suspendue et que l'ajustement des locuteurs les uns aux autres se matérialise d'une manière différente, par la fabrication conjointe d'éléments. Dans ces séquences, chaque prise de parole représente un tour de parole mais il y a entre ces tours de parole un type de solidarité tout à fait distinct de la paire adjacente. Cette solidarité a un ancrage syntaxique très solide, mais elle trouve des appuis également dans le lexique et dans le sens.

Ainsi la co-énonciation nous invite à nous distancer d'une vision simple de la conversation comme une succession de paires adjacentes et nous permet de mettre en évidence des phénomènes de solidarité entre tours de parole qui relèvent de la fabrication conjointe et de l'achèvement interactif.

© Thérèse Jeanneret 1995

#### CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

[xxxxx]	indique un chevauchement ponctuel
[xxxx	indique le début du chevauchement. Sans fermeture de crochet (]), les tours de parole se déroulent en même temps jusqu'à la fin de l'un d'eux
[ ]	indique l'endroit d'un chevauchement ponctuel dont le contenu est indiqué à la ligne en-dessous entre crochets [xxxx]
a/	indique un début de mot tronqué
a:	indique un allongement
aaa +	marque une intonation montante
X	indique un mot non compris
(aaa)	indique un commentaire de la transcriptrice
.	indique une pause juste significative
..	indique une pause « longue »

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDRÉ-LAROCHEBOUVY, D. (1984). *La conversation quotidienne. Introduction à l'analyse sémio-linguistique de la conversation*. Paris: Didier.
- BÉGUIN-JEANNERET, T. (1988). « Analyse hiérarchique et fonctionnelle du discours: co-énonciation et mouvement discursif ». *TRANEL*, 13, 15-42.
- BERRENDONNER, A. (1990). « Pour une macro-syntaxe ». *Travaux de linguistique*, 21, 25-36.
- BERRENDONNER, A., M.-J. REICHLER-BÉGUELIN (1989). « Décalages. Les niveaux de l'analyse linguistique ». *Langue française*, 81, 99-125.
- CHESHIRE, J. (1987). « Syntactic variation, the linguistic variable, and sociolinguistic theory ». *Linguistics*, 25, 257-282.
- COATES, J. (1994). « No Gap, Lots of Overlap: Turn-taking Patterns in the Talk of Women Friends ». In: D. Graddol, J. Maybin, B. Stierer (Eds). *Researching language and Literacy in Social Context*. Clevedon: Open University, Multilingual Matters, 177-192.
- DABÈNE, L., F. CICUREL; M.-C. LAUGA-HAMID; C. FOERSTER (1990). *Variations et rituels en classe de langue*. Paris : Hatier.
- DUCROT, O. ET AL. (1980). *Les mots du discours*. Paris : Minuit.
- GOFFMAN, E. (1987). *Façons de parler*. Paris : Minuit.
- GÜLICH, E. (1986). « L'organisation conversationnelle des énoncés inachevés et de leur achèvement interactif en "situation de contact" ». *DRLAV*, 34-35, 161-182.
- JEANNERET, T. (1991). « Fabrication du texte conversationnel et conversation pluri-locuteurs ». *Cahiers de linguistique française*, 12, 83-102.
- JEANNERET, T. (1993). « Modes de structuration en conversation ». *Bulletin CILA*, 57, 59-69.
- JEANNERET, T. (à paraître). « Relatives co-énoncées : conversation et syntaxe ». *Actes des rencontres linguistiques BENEFRIS-Strasbourg des 19-21 mai 1994*.
- JEFFERSON, G. (1973). « A Case of Precision Timing in Ordinary Conversation: Overlapped Tag-Positioned Address Terms in Closing Sequences ». *Semiotica*, 9, 47-96.
- JEFFERSON, G. (1982). « On Exposed and Embedded Correction in Conversation ». *Studium Linguistik*, 14, 58-68.
- LERNER, G. H. (1991). « On the syntax of sentence-in-progress ». *Language in society*, 20, 441-458.
- LOUFRANI, C. (1985). « Le locuteur collectif : typologie de configurations discursives ». *GARS*, 6, 169-193.



- MOESCHLER, J. (1986). « Connecteurs pragmatiques, lois de discours et stratégies interprétatives : *parce que* et la justification énonciative ». *Cahiers de linguistique française*, 7, 149-167.
- MOREL, M.-A. (1983). « Vers une rhétorique de la conversation ». *DRLAV*, 29, 29-68.
- ROULET, E. ET AL. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Lang.
- RUBATTEL, C. (1985). « Polyphonie, syntaxe et délimitation des énoncés ». *TRANEL*, 9, 83-103.
- SACKS, H., E. A. SCHEGLOFF, G. JEFFERSON (1974). « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation ». *Language*, 4, 696-735.
- SACKS, H. (1992). *Lectures*. Londres : Blackwell.
- SCHEGLOFF, E. (1972). « Notes on a Conversational Practice: Formulating Place ». In P. P. Giglioli (Ed). *Language and social context*. Harmondsworth : Penguin Education, 95-135.
- TODOROV, T. (1981). *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique. Ecrits du Cercle de Bakhtine*. Paris : Seuil.



## Interaction exolingue et processus d'acquisition

**Bernard Py**

*Université de Neuchâtel, Centre de linguistique appliquée*

1. DE NOMBREUX CHERCHEURS (psychologues, mais aussi linguistes) ont mis en évidence le rôle essentiel des interactions verbales dans l'acquisition de la première langue aussi bien que des suivantes, ceci dans le cadre d'une tradition inaugurée notamment par les travaux de Vygotski ou Bruner. Selon cette tradition (dans laquelle nous nous situons ici), et contrairement à une représentation courante, le discours ne *suit* pas l'acquisition (au sens où le sujet devrait d'abord construire des moyens linguistiques, puis ensuite seulement les appliquer à des tâches de communication), mais il lui est étroitement lié. En d'autres termes, le discours ne peut pas être conçu comme une simple mise en oeuvre de moyens linguistiques qui lui préexisteraient. Cela signifie par exemple que, pour un apprenant, la fabrication de solutions destinées à surmonter des obstacles à la communication verbale au sens large (transmission de messages, effectuation d'actes de parole, structuration du discours, définition de la relation et des rôles, argumentation, négociation du sens, etc.) peut provoquer, accompagner ou impliquer l'acquisition de nouveaux éléments de L2.

Il nous paraît en revanche essentiel de préciser que les moyens linguistiques possèdent une structure spécifique, structure dont les propriétés constituent justement l'objet traditionnel de la linguistique<sup>1</sup>. En d'autres termes, l'interlangue<sup>2</sup> de l'apprenant obéit à une logique qui ne saurait être réduite à celle de l'interaction verbale<sup>3</sup>. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'expression *moyens linguistiques* correspond à

---

<sup>1</sup> Nous pensons par exemple aux travaux des générativistes, notamment dans le domaine de l'acquisition des langues secondes.

<sup>2</sup> Conformément à la tradition, *interlangue* désigne ici l'ensemble linguistiquement organisé des connaissances intermédiaires dont l'apprenant dispose à un moment donné de l'acquisition.

<sup>3</sup> Cf Py (1993).

un éclairage fonctionnel certes utile dans certains contextes (nous continuerons d'ailleurs à l'utiliser étant donné l'orientation de cet article), mais réducteur, de ce que nous préférons appeler *interlangue*. On peut envisager les choses de la manière suivante : *moyens linguistiques* désigne un état intermédiaires dans le processus de grammaticalisation, à mi-parcours entre la simple *prise* d'un élément nouveau (par imitation d'une séquence discursive, ou par consultation d'un dictionnaire ou d'un manuel) et sa *saisie*, c'est-à-dire son intégration à la compétence linguistique.

Précisons que par *acquisition* nous désignons ici l'appropriation de nouveaux éléments du système linguistique (phonèmes, morphèmes, expressions, schémas syntaxiques, etc.), qu'ils coïncident ou non avec les normes utilisées par l'interlocuteur natif : on peut savoir une langue étrangère tout en la parlant avec un "accent étranger" ou en produisant des "fautes". S'approprier signifie ici mettre la main (ou plutôt la langue !) sur un élément encore inconnu mais présent dans le discours d'autrui (en principe un interlocuteur plus compétent linguistiquement) et le reproduire de manière fonctionnelle sous une forme ou une autre. Pour des raisons méthodologiques, nous ne nous prononçons pas ici sur l'intégration éventuelle de cet élément dans l'interlangue (saisie), mais uniquement sur la réutilisation du nouvel élément dans un segment discursif, ainsi que sur les conditions qui la rendent possible au niveau de l'interlangue.

2. Cette manière de poser le problème des relations entre acquisition et interaction laisse d'abord entrevoir l'existence de critères formels permettant d'approfondir la distinction entre les deux sous-ensembles que l'on établit parfois en analyse conversationnelle : interactions endolingues d'une part, exolingues (Porquier, 1984; Noyau et Porquier, 1984; Alber et Py, 1986, etc.) de l'autre. La question n'est pas simple, car on définit habituellement l'exolinguisme par l'existence de différences entre les compétences linguistiques respectives des interlocuteurs<sup>4</sup>, ce qui suggère un axe continu dont les extrémités représenteraient des cas idéaux : il est tout aussi difficile d'imaginer des situations où les interlocuteurs possèdent exactement la même

---

<sup>4</sup> Ces différences entrent en conflit avec la tendance à l'égalité des rôles (et non des statuts!) qui est parfois présentée comme caractéristique de la conversation comme type discursif (cf par exemple Van Lier, 1994). Ce conflit est probablement un des traits qui permettent de définir l'exolinguisme.

compétence (endolingisme pur) que des situations où ils n'ont aucune parcelle de compétence en commun (exolingisme pur). Toute interaction se trouve donc située quelque part entre ces deux pôles idéaux. La question se pose cependant de savoir s'il n'y a pas sur cet axe sinon une frontière, du moins des points de rupture, des décrochages dont l'addition permettrait d'affiner la distinction initiale entre endolingisme et exolingisme.

Une première réponse possible, c'est que les différences entre les compétences linguistiques doivent être traitées comme telles par les interlocuteurs. Ce traitement spécifique peut se traduire par des constellations de stratégies telles que le commentaire métadiscursif (Gülich, 1986a), l'hétéroachèvement (Gülich, 1986b), la séquence analytique (Krafft et Dausendschön-Gay, 1993), la co-énonciation (Jeanneret, 1991), ou plus généralement par les différentes stratégies décrites dans les nombreux travaux portant sur l'exolingisme. De plus, ces dernières apparaissent le plus souvent à l'occasion de pannes conversationnelles, dans le cadre de l'exécution de tâches telles que la levée d'obstacles à l'intercompréhension ou la résolution de malentendus.

Les remarques énoncées sous (1) suggèrent une réponse complémentaire à cette question, réponse à laquelle nous allons consacrer la plus grande partie de cet article. Un des décrochages entre endolingisme et exolingisme se manifeste par l'apparition de séquences<sup>5</sup> destinées à ajuster les moyens linguistiques de l'un des interlocuteurs à un besoin communicationnel local (ou éventuellement global) explicitement identifié comme tel. Considéré de manière globale, l'échange exolingue apparaît comme alternance de séquences centrées sur la communication ou sur le réglage des moyens linguistiques nécessaires à celle-ci. Ce phénomène a souvent été décrit sous l'étiquette de *double focalisation* (Bange, 1987). Il apparaît dans l'exemple suivant<sup>6</sup>, enregistré pendant une leçon d'allemand (langue étrangère) :

Exemple 1

124 N        Das macht . zwan-zig (1-2") ja und .. euh : zwan-zig

125 En        Zwanzig was/

<sup>5</sup> Il s'agit souvent, mais pas nécessairement, de séquence latérales.

<sup>6</sup> En désigne l'enseignante. N est un élève (niveau secondaire inférieur). Les enregistrements ont été effectués dans le cadre du PNR33 (subside FNRS 4033-035777).

- 126 N Euh : (2")  
 127 En Zwanzig was/ .. Zwanzig/  
 128 N Franken  
 129 En Ja . zwanzig Franken . natürlich

Par sa question (tour 125), l'enseignante identifie explicitement l'interruption de l'énoncé précédent comme une lacune lexicale, ouvrant ainsi une séquence destinée à combler les connaissances linguistiques de N. Elle-même clôt la séquence (tour 129) en reformulant l'énoncé (tour 124) qui avait provoqué l'ouverture de cette séquence.

3. Cette manière d'envisager l'exolinguisse ouvre des possibilités descriptives intéressantes. Par exemple on peut s'interroger sur l'identité des participants qui ouvrent ou mettent fin à la séquence latérale. On est en droit de présumer que l'exemple ci-dessus est prototypique des situations scolaires : c'est l'enseignante (et non l'élève) qui prend les initiatives aussi bien d'ouverture que de clôture; en outre, l'ouverture de la séquence latérale ne répond pas à un besoin de communication proprement dit, mais sert plutôt de prétexte pour contrôler l'apprentissage : il y a *contrat didactique* (De Pietro, Matthey, Py, 1989). De ce point de vue, l'exemple suivant<sup>7</sup> est diamétralement différent :

Exemple 2

- 1 I qu'est-ce que c'est' euh . c'est les gens qui est/ euh parlent . parlent avec. le dieu'. au dieu'. parlent pas avec euh (prononciation allemande) Jesus ... euh ... Juden ... (hésite) des Jutes' (rit légèrement) Judes sais pas'  
 2 M (surpris) ah les Juifs'  
 3 I [Juifs' oui avec. quelque chose comme ça  
 4 M [JUIFES  
 5 I à : (avec la prononciation allemande) Hitler . il il a fait en/ (soupir désespéré) dans le ciel .. euh dans la nuit .. il y a : euh des . (rit) tout petites lampes dans le ciel' . à la nuit'

<sup>7</sup> Exemple célèbre, emprunté à Gülich (1986b). Nous avons pris la liberté et le risque de simplifier quelque peu la transcription en réduisant l'information à ce qui nous paraît pertinent du point de vue de notre propos. I désigne une jeune Allemande qui fait un séjour en France, M une interlocutrice française. [ désigne le début d'un chevauchement. Nous remercions Thérèse Jeanneret d'avoir attiré notre attention sur cet exemple.

- 6 M            des étoiles
- 7 I            oui des étoiles et il y a des étoiles et . euh. Juifs .. doit porter  
[l'étoile
- 8 M            [l'étoile jaune

D'abord, le contrôle de l'ouverture de la séquence latérale<sup>8</sup> est partagé : I multiplie les signes de panne (tour 1), de telle manière que l'ouverture de la séquence latérale (tour 2) apparaît comme une réponse attendue et adéquate aux sollicitations répétées de I.

Deuxièmement, la séquence latérale ne cherche pas prioritairement à modifier l'interlangue de I (ou plus précisément son répertoire lexical), mais à rendre possible la poursuite de la séquence principale : l'enrichissement du lexique est ici un moyen, non une fin en soi. Il n'y a pas contrat didactique, mais simplement collaboration.

Troisièmement, les frontières entre séquences principale et latérale sont moins claires que dans l'exemple (1), en ce sens que celle-ci comprend des renvois à celle-là. En outre, une seconde séquence latérale est enchâssée dans la première : le lexème *Juif* (qui fait l'objet d'une première recherche) sert d'appui à la recherche du lexème *étoile*.

Quatrièmement la méthode utilisée ici par I dénote un travail de *réflexion*, et non de *conceptualisation*. Nous voulons dire par là que la résolution du problème linguistique est purement conjoncturelle et se situe entièrement à l'intérieur des limites données par le contexte. Par contraste, l'école semble favoriser au contraire les activités de conceptualisation, en ce sens que les obstacles rencontrés dans la réalisation d'une tâche verbale donnée sont exploités comme prétexte pour passer à un niveau supérieur de l'activité métalinguistique (établissement de champs lexicaux, ou formulation de règles). C'est ainsi que dans l'exemple (3), les élèves X, Y et Z ne cherchent manifestement pas à régler un problème local de communication, mais posent les bases, par leurs interventions, d'un travail de conceptualisation autour de la conjugaison du verbe *sein*.

#### Exemple 3

- 15 M ?        Oh ich .. habe kein(e ?) Geld
- 16 J ?        Aber ich/ . das ist euh : zwölf
- 17 En         Was ist/

<sup>8</sup> Il s'agit d'une séquence latérale dans la mesure où l'exemple est extrait d'un passage qui est lui-même de nature narrative.

18 J ?	Zwölf
19 X,Y	Das SIND
20 X,Y,Z	Das SIND/
21 J ?	Das sind . zwölf . Franken\ (1-2")

On remarquera en passant que les élèves X, Y et Z endossent le rôle du maître par rapport à leurs camarades<sup>9</sup>, et se glissent ainsi dans un format d'interaction qu'ils perçoivent comme typiquement scolaire.

4. La richesse typologique des interactions exolingues apparaîtra encore mieux si l'on y fait intervenir un paramètre "bilinguisme" (Lüdi, 1989; Py, 1991). Les partenaires d'interactions exolingues sont en effet souvent bilingues, et ce bilinguisme (plus ou moins partagé) peut à certaines conditions être mobilisé et légitimé : il y a *contrat bilingue*. Le *parler exolingue* devient alors *parler exolingue et bilingue*. Ce que l'on appelle en didactique - non sans un certain dédain - *transfert*, devient alors *marque transcodique* (emprunt, calque ou encore alternance de code). Ce changement de catégorisation modifie radicalement le rôle attribué à la langue source : d'obstacle, elle devient partie d'un répertoire bilingue en voie de création.

Exemple 4

76 Gre	le mouton e va via à la neige
77 E	il est sorti dans la neige oui pourquoi+
78 Gre	pourquoi avait la fame
79 E	parce qu'il a faim oui
80 Gre	perchè a faim (porte son attention sur la nasale)

Exemple 5

132 Gre	ma non aveva più faim et la porte
133 E	mhm (ton d'approbation)
134 Gre	à le lapin

<sup>9</sup> Sur cette problématique, cf. Mondada et Py (1994).



Dans les deux exemples ci-dessus<sup>10</sup> (qui sont pourtant extraits de la même interaction) le recours à l'italien fait l'objet de traitements différents.

Dans (4) les segments produits en italien sont systématiquement reformulés en français par la maîtresse. D'ailleurs Gre réalise un effort d'acquisition en ce sens qu'elle reprend à son compte une partie de la traduction proposée (tour 80) et qu'elle focalise son attention sur le phonème nasal propre au français ainsi que, peut-être, sur la construction d'un système de correspondances entre les deux langues. Cet effort d'acquisition est d'ailleurs confirmé un peu plus loin par le tour 132 de l'exemple (5), tour produit par le même enfant.

Dans (5) en revanche, la maîtresse approuve explicitement le recours à l'italien, qui est de ce fait légitimé et passe ainsi de la catégorie *transfert* à la catégorie *marque transcodique*.

5. Les interactions exolingues forment donc un vaste ensemble idéal, typologiquement complexe, régi par des paramètres tels que la double focalisation, le mode d'articulation entre les deux types de focalisation, le contrat didactique, ou le contrat bilingue. Pour la recherche en acquisition, cet ensemble d'interactions représente un réservoir de données du plus grand intérêt pour au moins deux raisons :

- elles constituent un des contextes les plus marquants de l'acquisition;
- elles permettent au chercheur d'observer en temps réel des traces du travail de fonctionnement et de développement de l'interlangue.

Plus précisément, on trouve des traces des phénomènes suivants :

5.1. Exploitation autonome, par l'apprenant lui-même, des possibilités offertes par l'interlangue à un moment donné de son développement et dans un contexte discursif et pragmatique déterminé. Les hésitations et les auto-reformulations contiennent souvent des traces significatives de cette activité, qui consiste pour l'apprenant à faire jouer son interlangue de manière à en exploiter toutes les variations possibles afin de surmonter une difficulté particulière.

---

<sup>10</sup> Enregistrement réalisé dans une classes bilingue de l'école maternelle de la Vallée d'Aoste (programme d'apprentissage du français par immersion). E désigne l'enseignante, Gre une enfant d'environ 5 ans. Cf. Bourguignon, Jeanneret, Matthey, Py et Ragot (1994).

## Exemple 6

- 1 A et alors il dit . je l'apporte au le mouton non non  
 2 N non  
 3 A à le bambi  
 4 N au chevreuil ouais  
 5 A le chevreuil'  
 6 N mhm  
 7 A et alors l'apporte au chevreuil

Cette séquence<sup>11</sup> montre un aspect de l'interlangue de A, qui offre deux solutions concurrentes au problème de l'élision de l'article après la préposition *à* : la première combine *au*, catégorisé comme préposition, à l'article (tour 1), la seconde (qui correspond probablement à un état antérieur mais toujours vivant) évite l'élision (tour 3). Tout se passe comme si A disposait de deux formes concurrentes mais équivalentes, à savoir les prépositions *au* et *à*. La réaction de A (tours 5 et 7) à l'intervention hétérostructurante de N montre sa capacité à interpréter et utiliser correctement (c'est-à-dire conformément au système de L2) la forme élidée *au*. L'intervention de N (tour 4) n'entraîne peut-être aucune réorganisation de l'interlangue de N, mais oriente seulement cette dernière vers la solution la plus développée. L'espace entre les deux solutions correspond à ce que Vygotski appelle *zone proximale de développement*.

L'hésitation que nous venons de relever entre les deux formes de la préposition (tours 1 et 3) se confond ici avec l'hésitation entre deux réponses à une question implicite liée au récit en cours : *à qui j'apporte [la carotte] ?*, ce qui suggère que nous n'avons pas ici affaire à une séquence latérale (comme c'est souvent le cas quand il y a bifocalisation), mais à une même séquence. Les travaux actuels menés dans les équipes Lausanne/Neuchâtel (Gajo, Koch, Mondada, 1995), ainsi que bâloise (Pekarek, 1994) du PNR33 laissent entrevoir ici un trait différentiel entre les situations d'apprentissage formels prototypiques de l'école (qui tendent à dissocier les deux focalisations) et les situations d'apprentissage plus spontané prototypique des domaines extra-scolaires. Cette différence se prolonge ensuite dans les

<sup>11</sup> Exemple tiré du corpus d'Aoste. A désigne en enfant, N l'enseignante.

deux formes que l'on peut distinguer au sein des activités métalinguistiques (cf 3. ci-dessus) : la *réflexion* (liée par son origine, son développement et son but<sup>12</sup> au contexte où elle apparaît) et la *conceptualisation* (qui jouit d'une plus grande autonomie par rapport aux activités verbales sur lesquelles elles portent).

5.2. Interventions du locuteur natif dans le travail de formulation réalisé par l'apprenant pour compléter ou corriger la forme de ses énoncés. Il s'agit de ce que des chercheurs comme Bruner ou Hudelot dénomment parfois *étayage* : le locuteur natif fournit à l'apprenant les moyens linguistiques qu'il lui estime nécessaires au fur et à mesure que se manifestent des besoins effectifs ou jugés tels. Ces interventions prennent la forme d'hétéro-corrrections ou de propositions avancées soit spontanément (en principe pour surmonter une difficulté), soit à la suite de sollicitations.

Exemple 7

- |     |  |
|-----|--|
| 1 A | elle prépare le petit déjeuner ... (3 sec.) oui et : . et après : .. elle ... (3 sec.) qu'est-ce que c'est ça' |
| 2 N | ça c'est les enfants .. c'est les enfants  |
| 3 A | ah : . elle ... (4 sec.) euh prend .. elle porte ses enfants .. euh  |
| 4 N | elle réveille  |
| 5 A | oui ah : ses enfants .. et : .. elle prend le petit déjeuner   |

Dans cet exemple<sup>13</sup>, N intervient à deux reprises dans le travail de formulation réalisé par A : en (2) pour répondre à une sollicitation explicite de A, en (4) pour intervenir sur l'organisation du récit.

5.3. Émergence de lacunes, de cases vides, dans le déroulement de l'interaction. Un des interlocuteurs (souvent l'apprenant) est arrêté dans le cours de son interprétation du discours de l'autre, ou dans son propre travail de formulation, par un déficit local de moyens linguistiques (en L2 s'il s'agit de l'apprenant, dans l'interlangue de ce dernier s'il s'agit du natif). Ces lacunes se situent à mi-chemin entre l'ignorance totale et le seuil de connaissance nécessaire à la poursuite de l'échange. C'est

<sup>12</sup> En général résoudre un obstacle au déroulement de la communication, ou rapprocher une forme de la norme L2.

<sup>13</sup> Exemple tiré de Matthey, M. (thèse). N désigne un enseignant de français et A un adolescent alloglotte (situation scolaire).

pourquoi on peut parler d'*objets inconnus mais identifiés* : inconnus parce qu'extérieurs à l'interlangue, identifiés néanmoins parce que dotés d'un profil défini par la connaissance du contexte ou d'une partie des propriétés sémantiques, phonologiques ou grammaticales. Un des participants à l'interaction (souvent l'apprenant, mais parfois aussi le natif, comme c'est le cas dans l'exemple ci-dessous) extrait le segment ainsi identifié de son contexte d'occurrence et l'institue en objet linguistique problématique. Nous parlerons de *décontextualisation*. Si l'apprenant est récepteur, il s'agit d'un objet opaque; s'il est locuteur, il s'agit d'un objet  $\emptyset$ , défini par son seul contexte, ou par des informations non verbales.

Exemple 8

- |     |  |
|-----|--|
| 1 G | s'appelle comment'   |
| 2 P | je sais pas ce que c'est ça ... du navet'                            |
| 3 S | ça c'est ... ça c'est ... non c'est pas du navet c'est du chou voilà |
| 4 M | le chou  |

Dans cet exemple<sup>14</sup>, M décontextualise *chou* en reformulant *c'est du chou* (tour 3) en *le chou* (tour 4). Cette transformation apparaît comme une sorte de pré-digestion cognitive, en ce sens que le lexème passe du statut de forme en usage à celui de forme en mention, cette dernière se prêtant probablement mieux à une intégration dans l'interlangue<sup>15</sup>.

5.4. Transmission (sollicitation, donnée et prise<sup>16</sup>) d'informations linguistiques destinées à combler les lacunes évoquées en 5.3. Le circuit qui s'établit ainsi met en relation dialectique les aspects que nous avons mentionnés ci-dessus. Il s'agit de la dimension matérielle et immédiate, facilement observable, du contact *hic et nunc* entre l'apprenant et la langue cible, contact médiatisé par un interlocuteur natif et inscrit dans une activité verbale particulière associée à un contexte social et énonciatif défini.

<sup>14</sup> Corpus d'Aoste.

<sup>15</sup> Cf. par exemple les travaux de Hulstijn (1993) ou Scherfer (1993) sur l'apprentissage du vocabulaire.

<sup>16</sup> Corder distingue *input* et *intake*. Nous reprenons cette dichotomie (en traduisant *input* par *donnée*), mais en opérant une distinction supplémentaire au sein de *intake* entre *prise* (phénomène discursif) et *saisie* (phénomène cognitif, action sur l'interlangue). La question de savoir s'il s'agit de phénomènes différents ou d'aspects différents d'un même phénomène reste ouverte.

## Exemple 9

- A            et eh ehm . que c'est ne marche mais très vite  
 N            vite . je cours  
 A            je cours (...)

Dans cet exemple<sup>17</sup>, A sollicite une donnée lexicale en donnant une sorte de définition du mot qu'elle recherche. N répond de manière adéquate et fournit la donnée sollicitée sous une forme déjà prête à l'emploi. A la prend, cette prise équivalent ici à la poursuite de la séquence.

5.5. Traitement de la prise par l'apprenant, qui peut se contenter de répéter le nouvel objet linguistique (imitation), ou le faire fonctionner dans le contexte d'origine, ou encore dans un contexte nouveau (il y a alors *recontextualisation*). Ce traitement peut entraîner des modifications plus ou moins superficielles de l'objet.

## Exemple 10

- 1 Jo           le cheval trouve .. (soupir)  
 2 E           qu'est-ce que c'est déjà cette drôle de chose hein ? mmh tu sais le nom en italien/  
 3 Jo           non  
 4 E           non ben alors je te le dis hein c'est la rave  
 5 Jo           la ra trouve une rave  
 6 E           ouais

Dans cet exemple<sup>18</sup>, la prise se réalise en deux étapes, qui apparaissent ensemble dans le tour 5 : Jo commence par ébaucher une simple répétition de la donnée proposée dans le tour 4, s'interrompt à mi-parcours puis reformule spontanément sous une forme compatible avec le récit qui avait été interrompu dans le tour 1. Nous parlerons respectivement de prise *par mention* et *par usage*. La première correspond à ce que nous avons désigné dans 1. par *appropriation* ("mettre la langue sur" en imitant), la seconde à l'exploitation discursive de la donnée (qui, rappelons-le, ne coïncide pas nécessairement avec une intégration effective du nouvel élément à l'interlangue).

<sup>17</sup> Exemple emprunté à l'équipe de Dausendschön-Gay, Güllich et Krafft (Bielefeld).

<sup>18</sup> Corpus d'Aoste. E désigne une adulte francophone, Jo un enfant de 5 ans.

Le même processus apparaît de manière encore plus claire dans l'exemple suivant<sup>19</sup> :

## Exemple 11

	A	N1	N2
(1)	<komo sapel> ça <ja ne se pa>		
(2)		théière	
(3)	como ? <teter> ?		
(4)			théière
(5)	théière		
(6)		mhm mhm	
(7)	théière		
(8)			qu'est-ce que je fais ?
(9)	la <tetjer>		
(10)		mhm	

La prise de *théière* se réalise ici en trois étapes successives. Dans le tour 3, la donnée fait l'objet d'une première prise par mention, sous une forme quelque peu idiolectale. Après répétition de la donnée par un second interlocuteur natif (tour 4), A procède à une seconde tentative et réussit cette fois à imiter par deux fois la donnée de manière acceptable (tours 5 et 7). Enfin, suite à un retour à la séquence principale imposé par N2 (tour 8), il y a passage de la mention à l'usage (tour 9). Il est intéressant de constater que ce changement de niveau énonciatif est accompagné (marqué ?) par une nouvelle création idiolectale.

5.6. C'est ainsi que l'acquisition d'un nouvel élément linguistique présent dans le discours implique qu'il fasse l'objet d'une opération de focalisation (cf ci-dessus 2.) et de décontextualisation (5.3.). C'est en effet seulement dans la mesure où il est détaché de son contexte d'occurrence qu'il devient disponible pour de nouveaux emplois, et qu'il est prêt à prendre place dans le système des connaissances intermédiaires (interlangue)<sup>20</sup>. C'est dans ce sens que nous proposons d'interpréter les étapes du traitement des données tel que nous l'avons

<sup>19</sup> Exemple emprunté au corpus de l'équipe parisienne du projet de la Fondation européenne de la science sur l'apprentissage des langues d'accueil par des travailleurs immigrés.

<sup>20</sup> C'est ici que se situe peut-être une des différences les plus marquantes entre acquisition "naturelle" et apprentissage "scolaire". En effet, alors que la première s'appuie sur un effort de décontextualisation, le second joue d'avantage sur la contextualisation: une partie importante du travail scolaire consiste à inventer des contextes qui autorisent l'occurrence d'éléments donnés hors contexte.

décrit en 5.5. Nous postulerons par hypothèse l'existence d'un cheminement prototypique qui se déroulerait de la manière suivante : D'abord, la prise consiste pour l'apprenant à s'approprier, grâce à un effort d'imitation et de répétition, une base, une sorte de matière première verbale sur laquelle il puisse, dans un deuxième temps, effectuer une opération de décontextualisation; celle-ci rend ensuite le nouvel élément disponible pour la suite du travail de verbalisation, ceci grâce à une opération de recontextualisation.

Quelles conséquences cette mise à disposition d'un élément linguistique (en vue de son utilisation pour résoudre un problème local de communication) a-t-elle sur l'interlangue ? Nulles s'il s'agit d'une simple adjonction, sans répercussion sur les connaissances déjà acquises. La situation est cependant différente s'il s'agit d'une intégration plus étroite, accompagnée d'une réorganisation locale de l'interlangue. Certaines séquences fournissent des indices d'une telle intégration, comme l'exemple suivant<sup>21</sup> :

## Exemple 12

- |        |  |
|--------|--|
| 1 Mt   | Comment s'appelle cet arbre qui a ces drôles de feuilles +   |
| 2 Al   | [pin] c'est un peu comme des épines  |
| 3 Mat  | me semble comme des euh euh  |
| 4 Mt   | ces arbres qui pendant l'hiver restent tout verts dans le bois   |
| 5 Mat  | euhm je me rappelle en italien [ma] pas  |
| 6 Mt   | tu le dis comme tu le sais   |
| 7 Mat  | pino   |
| 8 Mt   | c'est le sapin   |
| 9 Mat  | oui  |
| 10 Mt  | oui ce sont les sapins . les arbres qui pendant l'hiver restent tout verts . bien je crois que le chevreuil mange quelques |
| 11 Al  | sapins   |
| 12 Mat | quelques épines  |
| 13 Al  | pines  |
| 14 Mat | des sapins   |

<sup>21</sup> Corpus d'Aoste. Mt désigne la maîtresse, Al et Mat deux enfants de 5 ans.

Dans cette séquence, on assiste probablement à la mise en place, à l'occasion d'un travail collectif, d'un microsystème lexical<sup>22</sup>. Celui-ci intègre une forme idiosyncrasique ([*pin*]), créée probablement à partir d'une deuxième forme (*épine*), le lexème italien *pino*, puis enfin la donnée fournie par la locutrice native (*sapin*). Ce travail d'organisation observable dans le discours est peut-être la trace d'un véritable apprentissage.

On ne trouve certes pas toujours, dans les corpus, la réalisation exhaustive et limpide de séquences prototypiques<sup>23</sup>, ce qui est somme toute assez normal puisqu'il n'y a pas de raison impérative pour que toutes les opérations d'acquisition se reflètent dans le discours, ni inversement pour que les traces observées dans le discours soient toujours univoques. Notre hypothèse présente toutefois l'avantage de modéliser un aspect des rapports entre discours et opérations cognitives : le discours d'une part reflète ces opérations, d'autre part assure (ou simplement optimise) les conditions matérielles qui leur sont nécessaires.

## CONCLUSIONS

Les discours — et de manière particulière les interactions conversationnelles — peuvent être envisagés de deux points de vue :

- comme ensembles de traces d'opérations diverses, opérations qui ne sont pas elles-mêmes de nature discursive, mais plutôt cognitive (cf. l'exemple que nous avons traité, à savoir la construction d'une compétence linguistique en L2) ou sociale (cf. de manière générale les travaux de la sociolinguistique interprétative);
- comme organisations spécifiques et autonomes de formes linguistiques (cf. par exemple le modèle hiérarchique et fonctionnel du discours selon Roulet et al. (1985).

Ces deux points de vue ne s'excluent pas, mais au contraire se complètent. D'une part en effet il nous paraît téméraire de considérer

<sup>22</sup> Nous empruntons la notion de microsystème à Gentilhomme (1985).

<sup>23</sup> Nous avons proposé ailleurs (De Pietro, Matthey, Py 1989, ou Py 1989) de désigner de telles séquences par l'expression *séquences potentiellement acquisitionnelles* (SPA), en suggérant qu'elles constituent des lieux particulièrement propices au développement de l'interlangue.



des formes isolées comme traces de quoi que ce soit. Une telle approche n'est possible à notre avis que si l'on prend en compte des constellations de traces et les relations qu'elles entretiennent entre elles. Or ces relations relèvent d'un mode d'organisation spécifique, qui est propre au discours lui-même. Autrement dit, on ne peut considérer une forme linguistique comme une trace que si l'on a préalablement étudié les réseaux discursifs qui constituent son contexte : le psychologue ou le sociologue qui travaillent sur des discours doivent passer à un moment ou à un autre par les travaux des linguistes. En fait, les vraies traces sont des réseaux de formes et non les formes elles-mêmes. Nous avons essayé de respecter ce principe en travaillant sur des séquences reliant entre elles plusieurs formes dont nous avons des raisons de penser qu'elles sont en relations médiates avec des processus d'apprentissage. Il est probable que ces relations se laissent caractériser en termes de méthodes, vraisemblablement dans le sens que les ethnométhodologues donnent à ce terme (cf. par exemple Bonu, Mondada, Relieu, 1994). Ces méthodes visent essentiellement à faire face aux problèmes constitutifs de la communication exolingue tels que nous les avons évoqués au début de cet article, notamment à ceux qui découlent de l'asymétrie des compétences linguistiques.

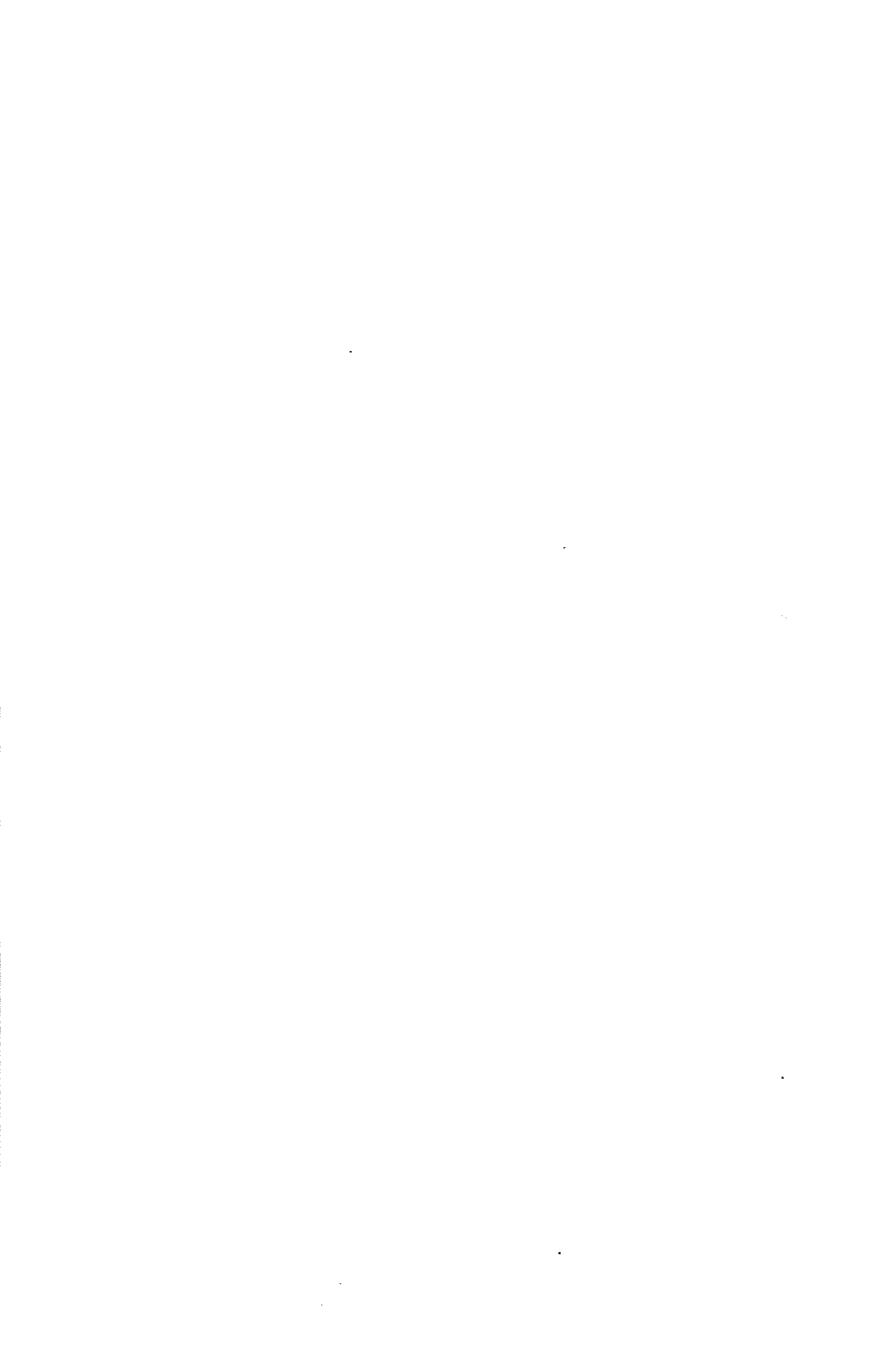
D'autre part, les traces ne sont pas simplement des images fidèles des processus psychiques ou sociaux, images qu'il suffirait de décrypter pour parvenir à la connaissance de ces processus. Ce travail de décryptage suppose l'existence préalable d'un modèle théorique, qui ne peut être que psychologique ou sociologique. C'est dire que le linguiste qui entreprend une telle tâche doit passer à un moment ou à un autre par les travaux des psychologues ou sociologues. Pour notre part, dans l'interprétation de nos exemples, nous avons mobilisé certaines des connaissances disponibles actuellement sur les processus d'apprentissage des langues secondes.

Ces observations nous paraissent aller dans le sens de ceux qui voient dans le discours non pas un reflet d'autre chose, mais le milieu dans lequel se réalisent des opérations qui ne sont pas elles-mêmes de nature discursive. C'est cette fonction de médiation qui nous paraît essentielle dans la problématique des traces.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBER, J.-L., PY, B. (1986). « Vers un modèle exolingue de la communication interculturelle ». *Études de Linguistique Appliquée* 61, 78-90.
- BANGE, P. (1987). « La régulation de l'intercompréhension dans la communication exolingue ». Communication présentée au colloque du RELA. Aix-en-Provence (30.11.-5.12 1987).
- BONU, B., MONDADA, L., RELIEU, M. (1994). « L'analyse de la catégorisation dans le programme sociologique d'Harvey Sacks ». *Raisons pratiques*, 5, Paris: Editions de l'EHESS, 129-148.
- BOURGUIGNON, C., JEANNERET, T., MATTHEY, M., PY, B., RAGOT, A.-M. (1994). *Recherche sur l'application des « Adaptations » des programmes de l'Etat dans les écoles maternelles de la Vallée d'Aoste, axe psycholinguistique*. Aoste : IRRSAE.
- DE PIETRO, J.-F., MATTHEY, M., PY, B. (1989). « Acquisition et contrat didactique : les séquences potentiellement acquisitionnelles de la conversation exolingue ». In WEIL, D., FUGIER, H. (éds.). *Actes du troisième colloque régional de linguistique*. Strasbourg : Université des sciences humaines et Université Louis Pasteur, 99-124.
- GAJO, L., KOCH, P., MONDADA, L. (1995). « Variété des activités narratives dans des contextes scolaires et extrascolaires ». *Langage et Société*, 72, 27-50.
- GENTILHOMME, Y. (1985). *Essai d'approche microsystemique, théorie et pratique : application dans le domaine des sciences du langage*, Berne : Lang.
- GUELICH, E. (1986a). « Saôul c'est pas un mot très français. Procédés d'évaluation et de commentaire métadiscursifs dans un corpus de conversations en situation de contact ». *Cahiers de linguistique française*, 7, 231-258.
- GUELICH, E. (1986b). « L'organisation conversationnelle des énoncés inachevés et leur achèvement interactif en situation de contact ». *DRLAV*, 34/35, 161-182.
- KRAFFT, U., DAUSENDSCHÖN-GAY, U. (1993). « La séquence analytique ». *Bulletin CILA*, 137-157.
- HUSTIJN, J.H. (1993). « L'acquisition incidente du lexique en langue étrangère au cours de la lecture : ses avantages et ses limites ». *AILE*, 3, 77-96.
- JEANNERET, T. (1991). « Fabrication du texte conversationnel et conversation pluri-locuteurs ». *Cahiers de linguistique française*, 12, 83-102.
- JORDAN, B., FULLER, N. (1975). « On the non-fatal nature of trouble : sense-making and trouble managing in lingua franca-talk ». *Semiotica*, 13, 11-31.

- LÜDI, G. (1989a). « Aspects de la conversation exolingue entre Suisses romands et alémaniques ». In : KREMER, D. (ed). *Actes du XVIIe Congrès international de linguistique et philologie romanes, Trèves, 19-24 mai 1986*. Tübingen : Niemeyer, 405-424.
- MATTHEY, M. (thèse). *Apprentissage d'une langue et interaction verbale : sollicitation, transmission et construction de connaissances linguistiques en situation exolingue*.
- MONDADA, L., PY, B. (1994). « Vers une définition interactionnelle de la notion d'apprenant ». *Actes du 9e Colloque Acquisition des Langues: Perspectives et Recherches, St.-Etienne, 13-15.5.1993*, Université de Saint-Etienne : St-Etienne, 381-396.
- NOYAU, C., PORQUIER, R. (éds) (1984). *Communiquer dans la langue de l'autre*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes.
- PEKAREK, S. (1984). « L'interaction en classe de L2 : lieu acquisitionnel - lieu social ». *Babylonia*, 4, 12-16.
- PORQUIER, R. (1984). « Communication exolingue et apprentissage des langues », *Acquisition d'une langue étrangère III*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes; Neuchâtel : Centre de linguistique appliquée, 17-47.
- PY, B. (1989). « L'acquisition vue dans la perspective de l'interaction ». *DRLAV*, 41, 83-100.
- PY, B. (1991). « Bilinguisme, exolinguisme et acquisition : rôle de L1 dans l'acquisition de L2 ». *TRANEL*, 17, 147-161.
- PY, B. (1993). « L'apprenant et son territoire : système, norme et tâche », *AILE*, 2, 9-24.
- ROULET, E. et al. (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Lang.
- SCHERFER, P. (1993). « Indirect L2-vocabulary learning ». *Linguistics*, 31, 1141-1153.
- VAN LIER, L. (1984). « Language awareness, contingency, and interaction ». *AILA Review*, 11, 69-82



L'activité de reformulation  
comme marqueur de la construction du sens :  
réflexions théoriques et méthodologiques  
à partir de l'analyse d'entretiens thérapeutiques

**Denis Apothéloz**

*Université de Fribourg, Séminaire de linguistique française*

**Michèle Grossen**

*Université de Lausanne, Institut de psychologie*

## 1. L'ENTRETIEN THÉRAPEUTIQUE

COMME TOUTE PRATIQUE SOCIALE, la consultation psychologique est médiatisée par des instruments symboliques. Parmi ces instruments, le langage, sous sa forme orale comme écrite, occupe bien sûr une place centrale. La routine de toute consultation psychologique comprend en effet un premier entretien, où le thérapeute et son "patient" *parlent* du problème qui est à l'origine de la consultation, dans le but de réunir des informations sur ce problème, d'en donner une certaine interprétation (phase de diagnostic) et d'explorer des possibilités d'intervention. Le processus qui mène à la consultation, de même que la succession des entretiens, sont par ailleurs le plus souvent jalonnés de toutes sortes de documents écrits, rapports d'entretiens, dossiers, fiches d'inscriptions du patient, etc., qui permettent à l'institution de garder la mémoire de son intervention, mais qui en même temps contribuent à donner une certaine image du patient, de ce qui est attendu de lui et du problème pour lequel il consulte. Dans l'un et l'autre cas, le langage ne constitue pas un simple instrument que les individus utilisent pour rendre compte d'une situation ou de leurs états mentaux; il participe pleinement de la construction même de ces réalités externes et internes, comme d'ailleurs toute l'interaction.

En nous appuyant sur la perspective dialogique de la communication développée par Rommetveit (1992), nous considérerons qu'un entretien

thérapeutique est une conversation<sup>1</sup> au cours de laquelle les participants focalisent leur attention sur certains faits ou "états de chose", les verbalisent à partir de leur propre perspective et en négocient des significations. L'un des objectifs de l'entretien est ainsi de confronter les significations proposées et de construire des états intersubjectifs ou, selon les termes de Rommetveit (1992), de « *s'accorder à l'accordage de l'autre* ». Il est toutefois bien entendu que ces états ne peuvent être que temporairement partagés; on considère généralement que c'est précisément leur rupture en cours de conversation qui contribue à la dynamique conversationnelle (François, 1989). On peut ainsi faire l'hypothèse que c'est l'alternance entre la construction et la rupture de ces états intersubjectifs qui permettent l'instauration de ce que les psychologues cliniciens appellent le processus thérapeutique.

A un niveau plus global (meso- et macro-social), ce processus de co-construction d'une définition du problème prend place au sein de contextes institutionnels et socio-culturels qui contraignent les interactions entre le thérapeute et le patient, en même temps qu'ils sont reproduits (ou au contraire modifiés) par leurs interactions mêmes (pour une discussion sur le lien entre discours institutionnel et conversation, voir en particulier Boden et Zimmerman, 1991). Le déroulement d'une consultation psychologique est ainsi tributaire des possibilités pratiques d'intervention (Mehan et al., 1986) et doit satisfaire des exigences d'ordre institutionnel, relationnel et thérapeutique, le thérapeute, en tant que représentant institutionnel, pouvant se faire le relai d'une demande de l'institution.

Les questions qui surgissent alors sont les suivantes : comment le patient et le thérapeute perçoivent-ils la consultation psychologique ? Quelles attentes ont-ils l'un de l'autre et comment construisent-ils le sens et les finalités de la situation proprement dits ? Ainsi, un des objectifs poursuivis par le thérapeute peut-il être de proposer un moyen d'intervention à son patient, tandis que ce dernier peut avant tout chercher à obtenir du thérapeute un diagnostic qui ne lui porte pas préjudice au niveau de ses différentes insertions institutionnelles et sociales. Thérapeutes et patients sont donc amenés à négocier plus ou moins explicitement leur définition de la situation de consultation. Cette définition est ainsi à la fois un facteur de la dynamique interactionnelle et un produit de cette dernière.

---

<sup>1</sup> Nous n'entrerons pas ici dans une discussion portant sur les différentes définitions possibles de la conversation (voir à ce propos Vion, 1992; Proia, 1994).

Si les travaux empiriques concernant les effets (*outcomes*) d'un traitement thérapeutique sont nombreux (voir par exemple Luborsky et Crits-Chrisoph, 1988), ceux qui montrent par quels processus patients et thérapeutes construisent ces significations communes le sont moins et constituent actuellement un domaine en pleine expansion (voir François, 1989; McNamee et Gergen, 1992; Proia, 1994; Grossen, à paraître). De tels objectifs nécessitent cependant de quitter une perspective monologique du discours pour se situer dans une perspective dialogique (voir à ce propos Marková et Foppa, 1990; Linell et Marková, 1993; Brassac et Trognon, 1994; Berthoud et Mondada, 1991; Mondada, 1994), ce qui n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes méthodologiques. Le but de notre travail était donc de construire un instrument qui permette d'appréhender certains moments privilégiés de l'interaction, en particulier ceux où les discours des interactants tout à la fois se modifient et se prolongent l'un l'autre, et marquent explicitement leur dépendance l'un vis-à-vis de l'autre.

Nous nous proposons ici, non pas de décrire la méthode utilisée et les analyses qui en découlent (Grossen, 1992; Apothéloz et Grossen, à paraître; Grossen et Apothéloz, à paraître), mais de discuter les problèmes méthodologiques qu'elle soulève, ces derniers dépassant à notre avis le cadre strict de notre propre démarche.

## 2. MÉTHODE

Concrètement, nous avons d'abord tenté d'élaborer une méthode "maison", basée sur l'observation minutieuse de ce qui, d'intervention en intervention, d'une part était conservé, d'autre part était ajouté et/ou modifié, au plan du contenu. Cette analyse devait, dans l'idéal, déboucher sur une sorte de représentation phylogénétique des thèmes abordés. Appliquée à une conversation relativement longue, elle s'est cependant vite révélée d'une complexité telle que nous avons décidé de l'abandonner.

Nous nous sommes alors tournés vers un aspect plus spécifique de l'activité conversationnelle : les opérations de reformulation. Ces opérations présentaient l'avantage de nous amener sur un terrain déjà exploré par les linguistes (voir notamment les travaux de E. Gülich et T. Kotschi, et de M. de Gaulmyn); en outre, elles étaient aisément

repérables, car signalées par un ensemble limité de *marqueurs* — du moins si on en croit ces mêmes linguistes.

Ainsi que l'a noté de Gaulmyn, tout locuteur en situation de dialogue doit accomplir deux tâches apparemment contradictoires mais complémentaires : « *assurer la continuité de l'interaction engagée avec l'autre de manière satisfaisante pour les deux partenaires et assurer la continuité de son propre discours en dépit des — et grâce aux — interventions de l'autre* » (1987a : 173). Or, l'activité de reformulation peut être considérée comme l'une des conséquences discursives de cette double obligation : elle permet aux interactants de maintenir la continuité et la cohésion conversationnelles à la fois intradiscursivement et interdiscursivement; donc de « *construire un discours monologique dans la forme dialogale* » (de Gaulmyn, 1987b : 94). Ainsi, avec les reformulations, il nous semblait tenir un instrument particulièrement adapté à nos objectifs.

Techniquement, nous avons distingué deux types d'indices de reformulation : les reformulations introduites par ce que nous avons appelé une clause métadiscursive (comme « *vous avez dit tout à l'heure que...* ») consistant en une désignation explicite de la parole de l'autre ou de la sienne propre, au moyen d'un verbe de la parole; elles sont signalées par un double soulignement dans l'extrait ci-après. Et celles introduites par un marqueur (« *c'est-à-dire* », « *donc* », etc.), qui sont signalées par un soulignement simple. Indépendamment du type d'indice, le locuteur peut se reformuler lui-même (autoreformulation) ou reformuler la parole d'autrui (hétéroreformulation). Enfin, l'opération de reformulation peut être produite à l'initiative de son auteur (autodéclenchée) ou résulter d'une intervention d'autrui (hétérodéclenchée)<sup>2</sup>. La combinatoire comporte donc huit cas de figure.

Nous donnerons un bref extrait d'un de nos corpus avant de développer quelques problèmes posés par l'analyse. Précisons encore que notre étude s'est centrée exclusivement sur les hétéroreformulations.

---

<sup>2</sup> Cette distinction pour nous n'est pas contradictoire avec le fait de considérer que, fondamentalement, la reformulation est toujours produite interactivement, et n'est jamais l'activité d'un seul locuteur. Le fait que les reformulations soient fréquemment ratifiées par l'auditeur, que le segment reformulant ne soit pas nécessairement énoncé par la même personne que le segment reformulé, et que la reformulation ne soit pas nécessairement énoncée par la personne qui en a eu l'initiative (qui l'a "déclenchée"), sont autant d'attestations de ce caractère interactif. Voir à ce propos Gülich et Kotschi (1987 : 49-52).



## 3. ANALYSE D'UN EXEMPLE

Participants :

P père

M mère

TF thérapeute femme

TH thérapeute homme

Contexte :

P évoque des scènes de la vie familiale où lui et son épouse se disputent fréquemment. Selon lui, ces disputes ont lieu principalement "à table", et ont pour origine le comportement des enfants : quand ceux-ci refusent d'obéir, la mère se montre conciliante, tandis que lui-même exige que les enfants obtempèrent. Il qualifie l'attitude de son épouse de "compréhension mal placée".

313

1 P non je pense que ce qui se rencontre très fortement ce qui est TRES prononcé dans notre couple c'est que la maman elle apporte la douceur la compréhension même si c'est c'est comment dire même si c'est de la compréhension mal placée si je peux dire parce que il veut pas manger parce qu'il a pas faim mais il mangera après le repas ou bien des trucs comme ça euh et moi c'est j'apporte l'autorité tout en apportant énormément d'affection mais euh quand je veux que ça aille comme ça ça ira comme ça même si si par moment j'explose

[...] ((plusieurs minutes))

380

2 TF quand vous parlez d'incompréhension dans le sens de compréhension mal placée je sais pas mais il me semble qu'il y avait quand même une sorte de complémentarité

3 P c'est-à-dire de compréhension de ma femme que [je sentais comme ça]

4 TF [vis-à-vis de votre attitude]

5 P non PAS vis-à-vis de mon attitude vis-à-vis des enfants

6 TF hmm

7 P c'est-à-dire que euh: comment dire (3') je je pensais euh mener ouais c'est ouais je souhaitais faire de telle sorte ((aux enfants)) non arrêtez un petit moment euh que j'aie une certaine autorité sur mes enfants, tout en euh: comment dire tout en préservant le contact que j'ai avec ma femme devant les enfants c'est-à-dire un contact chaleureux qu'on ait une atmosphère chaleureuse et au moment où j'essayais de mettre une pointe d'autorité pour

les faire obéir telle que ramasser des jouets ça a déjà été très difficile quand j'étais à la maison ou bien comme ça ma femme faisait le contraire elle elle allait euh où les soutenir ou leur aider à ramasser les jouets ou des trucs comme ça alors les enfants en profitaient c'est des des petits trucs comme ça une compréhension mal placée étant donné qu'à ce moment-là=

8 TF =votre autorité n'avait pas de: [d'écho]

9 P [le le] poids nécessaire pour euh et et c'est ce qui me ce qui m'énervait quoi ce qui me me rendait très supernerveux (4')

Bref commentaire<sup>3</sup>:

- La première reformulation est faite par TF en (2) et introduite par la clause métadiscursive « *quand vous parlez* ». La source de cette reformulation se trouve en (1) et a été donnée par P plusieurs minutes auparavant.
- P réagit lui-même aux propos de TF par une reformulation introduite par le marqueur « *c'est-à-dire* » en (3) et (4).
- Du point de vue méthodologique, on peut ainsi :
  - a) comparer les déplacements de significations opérés entre la séquence-source de P en (1) et la reformulation de TF en (2);
  - b) comparer la réaction de P en (3) et (7) à la reformulation de TF et à son propre discours.

Ces deux types de comparaisons permettent d'observer la construction d'états intersubjectifs et leur rupture, et de montrer les co-constructions particulières qui en résultent.

## PROBLÈME 1

Ce type de démarche repose presque toujours sur le présupposé selon lequel le discours porte des traces des processus (psychiques, d'interaction, d'attribution de sens, etc.) qu'on veut observer. Or, les reformulations ne sont pas toujours signalées comme reformulations par un marqueur linguistique (voir à ce propos Buttny, à paraître). Par exemple : certaines reformulations n'apparaissent que par la répétition d'un segment suivie d'une continuation de celui-ci (type rephrasages); d'autres sont signalées prosodiquement, et on sait à quel point les systèmes de notations les plus courants simplifient cette dimension de la parole; d'autres encore peuvent être signalées non verbalement

<sup>3</sup> Une analyse plus détaillée de cet exemple est présentée dans Apothéloz et Grossen (à paraître).

(mimique faciale par exemple). La notion même de marqueur est donc en elle-même problématique, à la fois comme trace repérable, et comme indice d'une activité particulière.

Formulé ainsi, toutefois, le problème semble être essentiellement méthodologique, alors qu'il est probablement plus fondamental. N'est-ce pas parfois la dynamique interlocutive elle-même qui, au-delà de telle énonciation particulière, va instaurer telle intervention comme reformulative ? Autrement dit, peut-on concevoir que, dans certains cas, la reformulation émerge de la relation interlocutive sans être directement repérable au niveau des tours de parole ? Si oui, quels instruments faut-il alors développer pour repérer ces reformulations ?

L'exemple retenu permet d'illustrer ces deux séries de problèmes. En ce qui concerne les problèmes purement méthodologiques, examinons l'intervention 2TF, qui reformule une partie de 1P. La thérapeute reprend ici une catégorisation faite par P (« *compréhension mal placée* ») et la présente explicitement comme une reformulation (recours à la clause métadiscursive « *vous parlez de* »). Son énoncé « *il me semble qu'il y avait quand même une sorte de complémentarité* » constitue également une reformulation d'une partie de 1P, mais cette fois sans qu'aucune marque explicite de reformulation ne soit observable. Par rapport au présupposé mentionné plus haut, cette intervention est doublement étrange : la simple reprise d'une catégorisation lexicale (donc une répétition plus qu'une véritable reformulation) comporte une marque de reformulation<sup>4</sup>; et ce qui est véritablement reformulatif n'est pas marqué comme tel. Le fait que cette reformulation soit non marquée donne l'impression qu'entre l'état de chose décrit par P et la formulation qu'en donne TF, aucune formulation de P n'a eu lieu — comme si, en quelque sorte, TF avait elle-même assisté aux épisodes décrits par P. En d'autres termes, on ne sait pas s'il faut lire la deuxième partie de l'intervention de TF comme *opaque* ou *transparente*.

L'intervention 9P fournit une illustration du second problème que nous avons soulevé, celui d'une trace qui émergerait de la relation interlocutive elle-même. On peut en effet noter que l'enchaînement entre 8TF et 9P est un enchaînement syntaxique : 9P donne le complément d'objet d'une phrase dont le sujet et le verbe ont été formulés en 8TF. Il

---

<sup>4</sup> Il est probable qu'une des affectations des clauses métadiscursives est précisément, outre la reformulation "à longue distance", le travail (de négociation, d'argumentation, etc.) sur le mode de catégorisation lexicale.

y a donc ici syntaxe à travers le dialogue. C'est ce mécanisme qui permet *a posteriori* de repérer que l'expression « *le poids nécessaire* » est donnée par P comme une reformulation ou un substitut à l'expression « *(n'avait pas) d'écho* » produite par TF.

## PROBLÈME 2

Directement lié au problème que nous venons d'énoncer, en surgit un autre : celui de la distinction entre hétéro- et auto-reformulation, sur laquelle notre analyse (et celle des auteurs dont nous nous sommes inspirés) était basée. Dans l'exemple rapporté, il semble *a priori* aller de soi que la reformulation de TF introduite par la clause « *quand vous parlez de* » reformule le discours de P et constitue donc bien une hétéro-reformulation. Cette interprétation semble d'autant plus pertinente que la clause métadiscursive comporte une référence explicite à P (« *quand vous parlez* »). Et pourtant, dans l'ensemble de l'entretien, la reformulation de TF pourrait bien constituer à la fois une reformulation du discours de P (une hétéroreformulation) et une reformulation d'un discours qu'elle-même (TF) aurait tenu à un autre moment de l'entretien (en ce sens, une autoreformulation). La reformulation de TF pourrait alors être considérée comme une stratégie discursive visant à faire apparaître comme une hétéroreformulation ce qui, à un niveau plus global, est une autoreformulation.

A l'inverse, certaines reformulations peuvent apparaître à la fois comme des autoreformulations et, à un niveau plus général, comme des hétéroreformulations. Une autoreformulation implique en effet le plus souvent un déplacement de la signification par rapport à la formulation originale; or, ce déplacement peut avoir été induit par le discours de l'interlocuteur, ou refléter des anticipations que le locuteur fait sur l'interprétation que son interlocuteur va faire de son discours. On le voit, l'attribution de la responsabilité d'une reformulation à un intervenant unique est une opération qui ne va pas de soi.

Dans cette perspective, on peut relever que, même si la méthode d'analyse que nous avons utilisée est dialogique, elle ne l'est pas encore assez puisqu'elle repose sur une distinction (auto- vs hétéro-reformulation) qui présuppose un clivage entre ce qui est de l'ordre du monologique et du dialogique.

## PROBLÈME 3

C'est celui de déterminer ce que "font" les reformulations du point de vue de l'interaction qui est en train de se jouer. Au niveau le plus général, on peut certes dire que les reformulations font partie de « *la "méthodologie" des interactants pour construire leur conversation et pour résoudre leurs problèmes communicatifs* » (Gülich et Kotschi, 1987 : 80). Mais il est évident que, quelle que soit la perspective adoptée, cette caractérisation ne peut apparaître, au mieux, que comme une généralité, un point de départ, à partir duquel des fonctionnalités plus spécifiques (*i.e.* des rendements en contexte) doivent être dégagées. C'est sur ces fonctionnalités que nous allons maintenant nous interroger.

Revenons au texte de l'entretien, plus précisément à l'intervention 2TF. De prime abord, on peut y voir une demande de confirmation (paraphrase : « *moi, thérapeute, voici ce que j'ai compris ou retenu de ce que vous avez rapporté ; qu'en pensez-vous ? est-ce correct ? êtes-vous d'accord ?* »). Mais, du point de vue de la dynamique propre à ce type d'entretien, il se passe vraisemblablement autre chose : TF ne fait pas que demander une confirmation; elle propose une mise en mots différente d'un même état de chose, introduisant de la sorte une rupture de l'intersubjectivité en ne s'accordant pas à l'accordage de l'autre. Elle fait ici usage de la technique de *différenciation des lectures* (Dittmar, 1988) : à la lecture négative faite par P (« *une compréhension mal placée* »), elle oppose une lecture positive (« *une sorte de complémentarité* »). TF tente ainsi manifestement d'inverser l'orientation argumentative du discours de P, du moins de faire passer l'idée que cette orientation n'est pas définitivement acquise. Le recours à une reformulation introduite par une clause métadiscursive semble être pour TF un moyen relationnellement adéquat pour introduire cette différenciation de lecture sans porter atteinte à la face du patient. Bref, tout se passe ici comme si TF manifestait son intention de négocier et de faire porter la négociation sur les valeurs que P a attribuées à certains événements.

A cette analyse, on peut en ajouter une autre encore. En effet, on constate qu'en faisant glisser l'interprétation sur l'idée de complémentarité, TF dépersonnalise les problèmes évoqués par P et montre par là un refus d'accuser qui que ce soit. Sachant par ailleurs qu'il s'agit d'un premier entretien, il paraît légitime de voir dans cette intervention de la thérapeute la manifestation d'un souci de donner aux patients des indications implicites sur la façon de se comporter dans ce

genre d'entretien : « *Il n'y a pas de coupable, nous ne sommes pas là pour nous accuser mais pour confronter des points de vue* », semble dire ici implicitement TF.

A ce point de l'analyse, on le voit, on constate qu'il n'est pas toujours facile de déterminer où arrêter l'interprétation. Cela tient à ce que les opérations de reformulation apparaissent pratiquement toujours plurifonctionnelles. Pour tenter de maîtriser un tant soit peu cette explosion de la signification, nous avons essayé de situer ces dérives de l'interprétation sur trois niveaux (Grossen et Apothéloz, à paraître), tout en étant conscients qu'il s'agissait là de distinguos très approximatifs. Ces niveaux sont les suivants :

1. Un niveau sémantique — C'est là qu'on peut observer des significations en train de se négocier. Demander une confirmation, ou discuter pour savoir si une situation donnée doit être considérée comme « *compréhension mal placée* » ou comme « *complémentarité* » relève typiquement de ce niveau. C'est à ce niveau-là qu'on peut tenter de décrire, comme le fait par exemple Salazar-Orvig (1989), les types d'enchaînements, les déplacements et les ruptures sémantiques qui s'opèrent entre les formulations (ou reformulations) des locuteurs.
2. Un niveau relationnel — Se joue ici la manière dont les rôles et statuts des interactants sont négociés au cours de l'entretien, autrement dit la *place* qui va être attribuée à chacun en cours d'entretien et en fonction de la dynamique interactive. Les significations implicites de l'intervention de TF que nous avons dégagées ci-dessus (donner les "règles du jeu" de l'entretien psychothérapeutique) appartiennent à ce niveau.
3. Un niveau identitaire — Ce niveau renvoie à la manière dont l'identité sociale des interactants est mise en jeu au cours de l'interaction, c'est-à-dire à des faits relatifs à la "face" des participants, à l'image qu'ils donnent ou cherchent à donner d'eux-mêmes durant l'entretien. Ce qui, dans notre exemple, est illustré d'une part par la forme linguistique que TF adopte pour proposer une autre lecture à P, d'autre part par le fait que son intervention protège en même temps la face de la mère.

Demeure toutefois une question essentielle. C'est celle de savoir *qui* fait ces interprétations. En se situant dans une perspective strictement interlocutoire (telle celle développée par A. Trognon et son équipe), ou dans le courant de l'analyse conversationnelle (R. Watson, dans ce numéro), on ne devrait retenir que les interprétations qui laissent des traces dans une intervention, qui sont "performées" par les interactants

eux-mêmes. Or, dans l'analyse esquissée ci-dessus, nous avons délibérément fait intervenir *notre* savoir sur ce type de situation. Ce parti-pris est évidemment discutable, et nous l'avons adopté tout en étant parfaitement conscients des difficultés épistémologiques qu'il soulève. Pratiquement, la question qui s'est posée à nous était la suivante : peut-on comprendre les fonctions des reformulations en se limitant uniquement aux interprétations que les acteurs eux-mêmes semblent performer interactivement. Cette limitation, qui est celle préconisée par l'approche ethnométhodologique, nous aurait empêchés de voir des "effets de sens" ou des "dimensions" qui, bien que non manifestés par l'activité conversationnelle proprement dite, travaillent néanmoins toute l'interaction. Bref, il nous est apparu que l'ascétisme behavioriste de l'ethnométhodologie n'était pas toujours la meilleure attitude à adopter.

#### PROBLÈME 4

Pourquoi, dans l'ensemble des activités linguistiques et interactives menées par les psychothérapeutes et les patients, se focaliser sur la reformulation ? Comme nous l'avons signalé plus haut, notre but n'était pas de contribuer à l'étude de la reformulation en tant que telle, mais bien d'utiliser à des fins non linguistiques des savoirs constitués principalement par les linguistes. Par rapport au champ de la psychologie, notre objectif était notamment de montrer que ce que les psychologues cliniciens appellent classiquement la *demande* ne préexiste pas entièrement à la consultation, qu'elle n'est pas non plus une sorte de "trésor" enfoui que le psychologue, s'il est habile et expérimenté, peut éventuellement mettre au jour; mais qu'elle est bien plutôt le fruit de l'interaction entre le psychologue et son patient, qu'elle est, en un mot, co-construite.

Par ailleurs, en prenant les reformulations explicites comme indice de cette co-construction, nous satisfaisons à certaines exigences méthodologiques. Nous opérationnalisons nos hypothèses générales par des indices définis de manière objective (et donc satisfaisant à des critères de validité interne, de fidélité et de répétabilité). Bref, nous nous donnons des garde-fous répondant aux critères habituels de scientificité.

Ce sont pourtant ces mêmes garde-fous qui font problème. Car, en cherchant à nous prémunir autant que possible contre des interprétations abusives de nos données, nous risquons aussi de négliger certaines dimensions dont le psychologue social (mais aussi

l'ethnométhodologue) ne saurait se passer. Nous pensons en particulier à la notion de "définition de la situation" évoquée au début de cet article (Thomas et Znaniecki, 1928), qui désigne, rappelons-le, les significations et les finalités que les interactants, de leur propre point de vue, attribuent spontanément à une situation donnée. Comme le montrent certains travaux effectués dans le domaine de la psychologie sociale cognitive, cette définition de la situation a des incidences sur les actions, opérations et stratégies de pensée (Wertsch, 1991; Grossen, 1988). Or, en se focalisant sur ces actions, opérations ou stratégies, le chercheur risque de perdre de vue ce qui, en amont, les motive et les rend socialement pertinentes dans une situation donnée. Ce problème, classique dans le champ de l'étude de l'activité cognitive, incite à dissocier processus sociaux et processus cognitifs et, dans le meilleur des cas, à ne considérer les premiers que comme des facteurs pouvant influencer les seconds.

Il nous semble qu'en nous focalisant sur les reformulations (ou sur toute autre activité langagière objectivement repérable), nous courons le même risque : celui d'être en mesure de décrire *localement* les processus de co-construction du sens, tout en passant à côté de ce qui *globalement*, c'est-à-dire dans le contexte interactionnel et institutionnel, permettrait de rendre compte de ces activités.

Un de nos corpus en fournit un exemple (Grossen, à paraître). Il s'agit d'une consultation dans laquelle les thérapeutes ont à se prononcer sur l'orientation scolaire d'un adolescent venu consulter des psychologues avec ses parents — situation dite de "gatekeeping" (Erickson et Shultz, 1982). En analysant les séquences de reformulations, nous pouvons suivre le déroulement de l'entretien et assister à la construction d'une définition commune du problème. Ce qui nous échappe, en revanche, ce sont les stratégies sociales et institutionnelles poursuivies par les thérapeutes comme par les patients (de manière consciente ou non). Il ressort ainsi que les patients comme les thérapeutes ont intérêt à se mettre d'accord sur une définition commune du problème (en l'occurrence, sur le fait que les difficultés scolaires de l'adolescent sont d'ordre affectif), mais que les raisons de cet intérêt sont différentes : pour les patients, cette définition du problème permet d'éviter une attribution qui serait socialement plus stigmatisante (par exemple le fait que les difficultés soient attribuées à un "manque d'intelligence") et dont les conséquences sur le plan institutionnel scolaire seraient plus dramatiques (un changement d'école). Cette définition permet d'autre part aux thérapeutes de proposer une intervention à la mesure de ce qu'offre l'institution (une



aide psychologique), alors qu'une aide de type scolaire (leçons de soutien par exemple) ou une intervention visant à remédier à un "manque d'intelligence" ne sont pas dispensées au sein de ce service. On assiste donc, à un niveau local, à un processus de co-construction du sens qui laisse supposer que patients et thérapeutes convergent vers une définition commune du problème; mais à un niveau plus global, on voit que cette convergence est en réalité motivée par des stratégies sociales divergentes. On peut dire qu'on est en présence ici d'un phénomène de "complicité objective".

Dans l'exemple que nous avons cité plus haut, un problème identique pourrait se poser, que l'on ne peut saisir que si l'on tient compte du contexte plus général dans lequel se situe l'entretien. Une hypothèse, que seule une étude plus approfondie permettrait de mettre à l'épreuve, peut être émise. Il faut tout d'abord savoir que P est le patient pour lequel la consultation a été demandée. Au moment de l'entretien, il est incarcéré; or, un traitement psychothérapeutique pourrait amener une réduction de sa peine. Dès lors, tout le déroulement de l'entretien pourrait être relu sous l'angle de la rhétorique argumentative mise en place par P pour convaincre les psychothérapeutes de sa volonté d'être "soigné", tout en préservant sa face, c'est-à-dire en invoquant l'attitude de sa femme (sa « *compréhension mal placée* ») comme cause possible de certains de ses propres comportements. Une telle définition de la situation de la part de P n'irait pas à l'encontre des objectifs des thérapeutes, car elle leur permettrait, du moins dans un premier temps, d'exercer leur rôle non seulement en prenant en charge le patient et sa famille, mais encore en remplissant le mandat dont ils sont institutionnellement chargés (prise en charge psychologique des personnes incarcérées).

Le problème que nous soulevons ici ne concerne d'ailleurs pas seulement l'articulation entre deux disciplines dont les champs sont partiellement distincts, ni même la transposition de certains instruments propres à une discipline dans une discipline voisine; il se pose au sein même de la linguistique et de la pragmatique : comment articuler l'analyse des interactions proprement dites (niveau micro-contextuel) avec les dimensions en jeu au niveau meso-contextuel et macro-contextuel ? (pour une discussion sur ce point, voir Schegloff, 1991).

#### 4. DÉVELOPPEMENTS

Les difficultés soulevées ci-dessus conduisent à notre sens à interroger trois types de rapports : (i) entre l'analyse de la conversation et l'analyse linguistique, (ii) entre l'analyse de la conversation et celle de l'interaction, et (iii) entre l'analyse de la conversation et les problématiques propres à une discipline ne faisant pas partie de ce qu'il est convenu d'appeler les sciences du langage.

##### 4.1. ENTRE L'ANALYSE DE LA CONVERSATION ET L'ANALYSE LINGUISTIQUE

D'abord un double constat :

- d'une part, la linguistique, théorique et descriptive, ne tient pas toujours compte des données apportées par l'observation du langage *in vivo*, et en particulier de l'analyse de la conversation;
- d'autre part, l'analyse conversationnelle tend à développer des méthodes propres (ce qui est normal) mais parfois au détriment d'un examen attentif des marqueurs linguistiques.

Dès qu'on tente d'appliquer des catégories linguistiques classiques à l'analyse de la conversation, on s'aperçoit qu'il est souvent nécessaire de redéfinir ces catégories ou d'en élaborer d'autres. De façon générale, on ne peut d'ailleurs manquer de s'interroger sur la pertinence de ces catégories du point de vue des interactants. Et c'est en définitive toute la sémantique des marqueurs qu'il faut reconsidérer. On l'a vu avec la notion de reformulation.

Un autre exemple intéressant à cet égard est celui des syntagmes nominaux démonstratifs. La sémantique classique (*i.e.* d'obédience structurale ou post-structurale), suivant en cela la tradition frégéenne, les décrit généralement comme des indexicaux, c'est-à-dire comme des expressions « *dont la contribution sémantique varie en fonction du contexte de l'énonciation* » (Corazza et Dokic, 1993 : 11). Elle note également que, dans ces expressions référentielles, le statut des informations apportées par le composant lexical est peu pertinent pour l'identification du référent (contrairement aux syntagmes nominaux définis), de sorte que ce composant peut servir à reclassifier le référent, quand l'expression est coréférentielle (voir par exemple les descriptions de Corblin, 1983). Or, qu'observe-t-on quand on examine les emplois de ces expressions dans la conversation ? Si on en croit les travaux de Auer (1984), les démonstratifs peuvent être utilisés dans l'interaction pour signaler au destinataire que la tâche d'identification du référent est

susceptible de poser des difficultés. Un syntagme nominal démonstratif sert alors de *signal* et marque, pour le destinataire, qu'il est invité à initier une séquence réparatrice portant sur l'identification du référent. Le destinataire a ainsi la possibilité, si l'interprétation de l'expression fait effectivement difficulté, soit de profiter de cette offre implicite pour demander des informations complémentaires, soit de décliner l'invitation. Ce fonctionnement du démonstratif a probablement des équivalents à l'écrit (Apothéloz et Reichler-Béguelin, à paraître). Auer observe en outre que, du point de vue de la mécanique conversationnelle, le locuteur peut accroître l'efficacité de cette technique, soit en assortissant l'expression démonstrative d'une pause ou d'un ralentissement du débit de la parole, soit en l'insérant aussi près que possible d'une place transitionnelle. Ce qui a pour effet de faciliter la prise d'un éventuel du tour de parole.

Cet exemple nous paraît extrêmement révélateur de ce que peut apporter un changement de perspective à la description sémantique des marqueurs linguistiques. Il montre aussi quelles peuvent être les conséquences, sur la constitution scientifique des faits, des arrière-plans épistémologiques qui constituent la toile de fond de toute recherche, et qui en définitive déterminent ce qu'on considère être une donnée linguistique légitime.

#### 4.2. ENTRE L'ANALYSE DE LA CONVERSATION ET L'ANALYSE DE L'INTERACTION

En quoi l'étude des mécanismes de la conversation donne-t-elle ou non accès à l'interaction proprement dite, c'est-à-dire à des actions sociales ? Les analyses qu'on trouve sur le "marché" font souvent un court-circuit à ce propos, comme si l'examen du texte conversationnel donnait un accès immédiat à l'interaction, à des actions réciproques et sociales. Or, il s'agit de deux ordres de faits bien distincts.

A cet égard, on peut remarquer que ce court-circuit va presque toujours de pair avec le fait de pratiquer des théories implicites plus ou moins sauvages de l'action, des différents types d'actions qu'un sujet peut exercer dans une interaction. On utilise alors, comme instruments de description, des notions comme celles de requête, de question, d'insinuation, de menace, etc., sans toujours s'interroger sur les tenants et les aboutissants de ces notions, sans interroger l'origine de ce

genre de catégories “prêtes à l’emploi”<sup>5</sup>. Les notions mêmes de négociation et de définition de la situation, qui sont d’un usage courant dans beaucoup de travaux depuis quelques années, notamment sous l’influence de l’analyse conversationnelle et des approches d’obédience ethnométhodologique, n’échappent pas à cette critique. Bien que dans l’esprit des ethnométhodologues et des conversationnalistes, ces notions désignent des phénomènes susceptibles d’émerger à l’insu des acteurs, elles sont souvent très fortement marquées par la conception implicite d’un sujet “preneur de décision”, doté d’intentions précises et poursuivant des buts déterminés.

Or, il ne faut pas perdre de vue que ces catégories ne sont pas sans adhérences épistémologiques : elles présupposent une conception bien particulière du sujet (comme se manifestant par des intentions stables, codées dans des énonciations monosémiques et séquentiellement autonomisables, etc.) — conception dans laquelle le sens tend à être identifié avec la notion d’intention.

Il convient alors de se demander si, à cette épistémologie du sujet intentionnel, incarnée de façon prototypique et, en ce sens, exemplaire, par la théorie des actes illocutoires, il ne faudrait pas préférer une épistémologie de l’émergence, où le sujet comme les significations sont à l’arrivée et non au départ des processus. Beaucoup de nos difficultés ne proviennent-elles pas du fait que nous oscillons sans cesse entre ces deux épistémologies ?

#### 4.3. ENTRE L’ANALYSE DE LA CONVERSATION ET LES PROBLÉMATIQUES PROPRES À UNE DISCIPLINE NON LINGUISTIQUE (PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, PAR EXEMPLE)

Le problème qui se pose à ce niveau peut être formulé ainsi : qu’advient-il de l’analyse conversationnelle ou de l’analyse linguistique lorsqu’elle est utilisée non pas pour décrire la conversation, mais comme moyen pour atteindre des buts externes à la description de la conversation proprement dite ? La transposition d’un instrument dans un contexte qui en change la finalité modifie-t-elle l’instrument et le rend-elle impropre ? Bref, risque-t-on ainsi de faire de la “mauvaise”

---

<sup>5</sup> Voir à ce propos Linell et Marková (1993), pour les difficultés de faire cohabiter une théorie de l’intentionnalité du type de celle de Searle (1985) avec une perspective véritablement interactionnelle. La position de ces auteurs diffère donc de celle d’Alain Trognon et son équipe dont la démarche vise précisément à démontrer qu’une telle cohabitation est parfaitement viable.

analyse de la conversation ou de la “mauvaise” psychologie, voire les deux à la fois ? On le sait, ces questions ne sont pas nouvelles dès qu'il s'agit d'interdisciplinarité.

Sans entrer dans ce débat, examinons maintenant les objectifs qui étaient les nôtres, en nous situant dans le champ de la psychologie. Nous aimerions ainsi illustrer les difficultés qu'une telle démarche de transposition pose, tantôt pour l'analyse de la conversation (prise au sens large du terme), tantôt pour la psychologie.

Nos objectifs étaient donc les suivants :

1) Saisir les phénomènes dans leur continuité et du point de vue des participants, de façon à rendre compte d'une dynamique interactive et d'une dynamique de l'émergence (analyse diachronique). C'est un objectif que poursuivent notamment les chercheurs qui se sont penchés sur le problème de l'efficacité thérapeutique et qui préconisent actuellement de ne pas se centrer uniquement sur les “effets” (*outcomes*), mais aussi sur les processus du changement proprement dits. L'analyste de la conversation pourrait considérer les instruments méthodologiques utilisées comme trop spécifiques compte tenu des objectifs. Quant au psychologue, il pourrait considérer que cette méthode, parce qu'elle se limite à l'observation de marques linguistiques, ne permet pas de rendre compte de tous les éléments qui, du point de vue de l'interaction, sont des facteurs de la dynamique interactionnelle.

2) Un deuxième objectif était de comparer des corpus conversationnels entre eux, de repérer des mécanismes identiques dans des contextes identiques, etc. (analyse synchronique) — ceci éventuellement dans une perspective d'analyse quantitative. Il est plus difficile ici de définir globalement quelles seraient les critiques qui pourraient être adressées par l'analyste de la conversation, d'une part, et par le psychologue, d'autre part; car la nature de leurs critiques respectives dépend naturellement de leur cadre théorique. Mais il se pourrait par exemple que l'analyste de la conversation, selon ses positions théoriques, juge peu pertinent l'aspect quantitatif, alors que le psychologue y verrait une dimension essentielle, habitué qu'il est éventuellement à utiliser des méthodes expérimentales (sur la question des méthodes quantitatives en analyse de la conversation, voir Schegloff, 1993).

3) Un troisième objectif était que l'instrument choisi permette de repérer des phases, des lieux du texte conversationnel, où il “se passe” des choses particulièrement intéressantes sur le plan interactionnel et, peut-être, psychothérapeutique. Lieux sur lesquels, ensuite, d'autres

méthodes peuvent éventuellement être mises en œuvre (à la manière d'une loupe). L'analyste de la conversation ou le linguiste pourraient considérer cette démarche comme légitime, s'ils ont pour exigence méthodologique de justifier le choix de leur corpus par des critères linguistiques. Par contre, tout comme c'était le cas à propos du premier but énoncé, il est fort probable que le psychologue ne voie pas dans ces critères linguistiques une exigence de premier ordre et envisage de choisir un corpus sur des critères différents.

## 5. RÉFLEXIONS

5.1. En préparant cet article, nous nous sommes souvent demandés ce qu'était, au fond, l'analyse de la conversation. Existe-t-elle — en tant que discipline autonome ? A-t-elle jamais été pratiquée pour elle-même ? N'est-elle pas, au fond, toujours une *méthode* au service d'autre chose ?

Et pourquoi cette utilisation générique de la notion de conversation ? Elle paraît sous-entendre qu'il existe un type universel de la conversation, caractérisable par des propriétés constantes, justement *universelles*. Ne devrait-on pas plutôt parler d'analyse *des* conversations ? Il y a assurément une tendance, dans les sciences humaines, à privilégier le général et le régulier. Or, ainsi que le note François (1993), il n'est pas sûr que les objets langagiers les plus fondamentaux soient de ce type.

5.2. Nous avons suggéré plus haut une distinction entre ce que nous avons appelé une épistémologie *du sujet intentionnel*, et une épistémologie *de l'émergence*. Au risque d'être mal compris, nous devons préciser qu'il ne s'agit pas de faire de cette distinction un usage normatif. Il n'y a pas d'un côté des approches peu intéressantes, conservatrices et "intentionnelles", et de l'autre des approches riches, novatrices et "émergentielles". D'ailleurs, dans nos pratiques de chercheurs, nous oscillons sans cesse entre ces deux épistémologies. Et ce sont les données, ainsi que les problèmes rencontrés, qui nous conduisent à cette oscillation.

Il faut cependant être conscient des implications méthodologiques de chacune de ces épistémologies. Il est évident qu'on ne travaille pas avec les mêmes instruments, avec les mêmes méthodes, dans l'un et l'autre cadres. Et, surtout, on n'explore pas les mêmes phénomènes. Or,

l'essentiel de l'arsenal conceptuel et théorique avec lequel nous travaillons — les méthodologies qui sont pour nous les plus routinières — sont majoritairement sous-tendues par une épistémologie qui est, à quelques nuances près, celle du sujet intentionnel. Toute notre conception de la signification est marquée par cette épistémologie.

Un autre point, sur lequel il est important d'insister et qu'il conviendrait d'explorer plus à fond, est que cette épistémologie est aussi inscrite dans la manière dont les sujets parlants eux-mêmes se représentent le langage et l'activité de discours, dans la façon dont ils conçoivent spontanément la relation de la parole au monde et à autrui. En d'autres termes, elle est un élément des "ethnométhodes". Il y a à cet égard une surprenante convergence entre des pratiques que le chercheur aime à qualifier de "naturelles", et celles qu'il met lui-même en œuvre dans sa pratique scientifique.

© Denis Apothéloz & Michèle Grossen 1995

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- APOTHÉLOZ, D., GROSSEN, M. (sous presse). « Dynamique conversationnelle dans un entretien thérapeutique : analyse des reformulations ». *Verbum*.
- APOTHÉLOZ, D., REICHLER-BÉGUELIN, M. (à paraître). « Demonstrative NPs and associativity ». *Journal of Pragmatics*.
- AUER, J.C.P. (1984). « Referential problems in conversation ». *Journal of Pragmatics*, 8, 627-648.
- BERTHOUD, A.C., MONDADA, L. (1991). « Modes d'introduction et de négociation du topic dans l'interaction verbale ». In : Véronique, D., Vion, R., (Eds.). *Modèles de l'interaction verbale. Actes du Premier Colloque International sur l'analyse des interactions, Aix-en-Provence, 12-14 septembre 1991*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1995, 277-302.
- BODEN, D., ZIMMERMAN, H. (Eds.) (1991). *Talk and social structures*. Cambridge : Polity Press.
- BRASSAC, C., TROGNON, A. (1994). « Speech act theory and cognitive psychology ». In : Vanderveken, D., Kubo, S. (Eds.). *Essays in speech act theory*. Amsterdam (Philadelphia) : J. Benjamins.
- BUTTNY, R. (à paraître). « Problem reformulation in therapy ». *Research on Language and Social Interaction*.
- CLARK, H.H., WILKES-GIBBS, D. (1986). « Referring as a collaborative process ». *Cognition*, 22, 1-39.
- CORAZZA, E., DOKIC, J. (1993). *Penser en contexte. Le phénomène de l'indexicalité*. Combas : Editions de l'éclat.
- CORBLIN, F. (1983). « Défini et démonstratif dans la reprise immédiate ». *Le français moderne*, 51, (2), 118-134.
- DE GAULMYN, M.-M. (1987a). « Reformulation et planification métadiscursives ». In : Cosnier, J., Kerbrat-Orecchioni, C. (Eds.). *Décrire la conversation*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 167-198.
- DE GAULMYN, M.-M. (1987b). « Actes de reformulation et processus de reformulation ». In : Bange, P. (Ed.). *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire, une consultation*. Berne : Peter Lang, 83-98.
- DITTMAR, N. (1988). « A propos de l'interaction entre la construction du thème et l'organisation de la conversation : l'exemple du discours thérapeutique ». *Langue française*, 78, 88-100.
- ERICKSON, F., SHULTZ, J. (1982). *The counselor as gatekeeper : social interaction in interviews*. New York : Academic Press.



- FRANÇOIS, F. (1989). « De quelques aspects du dialogue psychiatre-patient. Places, genres, mondes et compagnie ». *Cahiers d'acquisition et de pathologie du langage*, 5, 39-89, Université René Descartes.
- FRANÇOIS, F. (1993). *Pratiques de l'oral. Dialogue, jeu et variations des figures du sens*. Paris : Nathan.
- GROSSEN, M. (1988). *L'intersubjectivité en situation de test*. Cousset (CH-Fribourg) : Delval.
- GROSSEN, M. (1992). « Intersubjectivité et négociation de la demande dans un entretien thérapeutique ». In : Grossen, M., Perret-Clermont, A.-N. (Eds.). *L'espace thérapeutique. Cadres et contextes*. Neuchâtel/Paris : Delachaux et Niestlé, 165-191.
- GROSSEN, M. (à paraître). « Counselling and gatekeeping ». *Text*.
- GROSSEN, M., APOTHÉLOZ, D. (à paraître). « Communicating about communication in a therapeutic interview ». *Journal of Language and Social Psychology*.
- GÜLICH, E., KOTSCHI, T. (1987). « Les actes de reformulation dans la consultation *La dame de Caluire* ». In : Bange, P. (Ed.). *L'analyse des interactions verbales. La dame de Caluire, une consultation*. Berne : Peter Lang, 15-81.
- LINELL, P., MARKOVÁ, I. (1993). « Acts in discourse : from monological speech acts to dialogical inter-acts ». *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 23, (2), 173-195.
- LUBORSKY, L., CRITS-CHRISOPH, P. (1988). *Who will benefit from psychotherapy ? Predicting therapeutic outcomes*. New York : Basic Book.
- MARKOVÁ, I., FOPPA, K. (1990). *The dynamics of dialogue*. London : Harvester Wheatsheaf.
- MCNAMEE, G.D., GERGEN, J.J. (1992). *Therapy as social construction*. New York : Sage.
- MEHAN, H., HERTWECK, A., MEIHLS, J. (1986). *Handicapping the handicapped. Decision making in student's educational careers*. Stanford : Stanford University Press.
- MONDADA, L. (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Université de Lausanne : Section de linguistique.
- PROIA, N. (1994). *La psychanalyse sur le divan de la pragmatique*. Nancy : Université de Nancy II. Groupe de recherche sur les communications. Thèse de doctorat.
- ROMMETVEIT, R. (1992). « Outlines of dialogically based social-cognitive approach to human cognition and communication ». In : Wold, A.H. (Ed.). *The dialogical alternative. Towards theories of language and minds*. Oslo : Scandinavian University Press, 19-44.

- SALAZAR-ORVIG, A. (1989). « Enchaînements et déplacements dialogiques en psychopathologie ». *Bulletin de l'Association des Sciences du Langage*, 115-129.
- SCHEGLOFF, E. A. (1991). « Reflections on talk and social structure ». In : Boden, D., Zimmerman, H. (Eds.). *Talk and social structures*. Cambridge : Polity Press, 44-70.
- SCHEGLOFF, E. A. (1993). « Reflections on quantification in the study of conversation ». *Research on Language and Social Interaction*, 26 (1), 99-128.
- SEARLE, J.R. (1985). *L'intentionnalité : essai de philosophie des états mentaux*. Paris : Minuit.
- THOMAS, W., ZNANIECKI, F. (1928, 2ème éd. 1981). « The Polish peasant in Europe and America ». In Furnham, A.; Argyle, M. (Eds.), *The psychology of social situations*. Oxford : Pergamon Press.
- VION, R. (1992). *La communication verbale. Analyse des interactions*. Paris : Hachette.
- WERTSCH, J.V. (1991). *Voices of the mind : a socio-cultural approach to mediated action*. London : Harvester Wheatsheaf.

Questions sur la préférence  
en Analyse de Conversation :  
hiérarchisation des actions  
dans les entretiens de recrutement

**Bruno Bonu**  
*Université Paris VIII*

DANS CETTE COMMUNICATION<sup>1</sup> NOUS EXAMINERONS la structuration préférentielle des actions des participants (dans la phase qui précède le déclenchement du récit du postulant) au cours d'entretiens de recrutement<sup>2</sup>. Ceux-ci mettent en présence un candidat à un poste en entreprise et un professionnel, une psychologue travaillant dans un cabinet de recrutement. L'entretien commence par une annonce sur les thèmes qui seront abordés : la formation et l'expérience du candidat. Au terme de la présentation, le professionnel donne au postulant la possibilité de s'informer sur certains aspects du poste à pourvoir. Cette éventualité est souvent refusée ou suspendue en attendant une autre phase de l'entretien. Cependant le postulant saisit, parfois, cette opportunité :

A:            très bien est-ce que vous avez des questions sinon par rapport  
                 au poste

H:            ( ) eh ( ) hh ( ) le quel est le: actuellement il y a donc un (.)  
                 responsable artistique=

A:            = oui =

De telles prises de parole du candidat provoquent des problèmes d'organisation de l'activité conversationnelle. Cela peut susciter tout

---

<sup>1</sup> Nous remercions Marc Relieu pour ses remarques et suggestions. Elles ont été précieuses tout au long de ce travail. Tout comme les discussions avec les participants au colloque ainsi que l'aide de Loïck Chambenoit. En outre, la lecture de Fele (1991, 130–60) a servi de déclencheur pour cette analyse.

<sup>2</sup> Les données audio dont nous disposons, sont constituées d'une dizaine d'entretiens de candidats à des postes de cadre dans le secteur privé. La rencontre a été enregistrée à partir de l'entrée dans le bureau de la psychologue.

aussi bien du retardement de la formulation de la question (séquence précédente), que des difficultés d'alignement interactionnel que l'on analysera par la suite. Ces perturbations sont résolues avec un travail mutuel d'adéquation interactionnelle. L'analyse de cet environnement séquentiel nous permettra d'explorer les contraintes structurales qui sont au principe de ces perturbations.

Dans un premier temps, nous examinerons l'organisation hiérarchique et structurale qui permet de différencier des actions issues de milieux séquentiels semblables. Cette problématique a été étudiée en Analyse de Conversation (désormais AC) sous le nom de *préférence*. Nous présenterons un bref résumé de ces travaux. Ensuite, nous montrerons comment la conversation se structure et comment se construisent les énoncés dans un environnement séquentiel non préférentiel. Ce dernier, est caractérisé par la saisie de l'opportunité du questionnement, par le candidat, dans la première phase de l'entretien. Nous proposerons alors des éléments pour une reconsidération de cette propriété.

## 1. « COMMENT ÇA VA ? » : HIÉRARCHISATION DES ACTIONS

Le domaine des ouvertures des conversations a été très étudié en AC (Schegloff 1968, 1979, 1986). Plus particulièrement, Sacks a étudié la hiérarchisation des actions, notamment dans le cas des séquences conversationnelles déclenchées par des énoncés du type « *Comment ça va ?* »<sup>3</sup>. Le destinataire, dans sa réponse, opère la sélection d'un sous-ensemble (positif, neutre ou négatif). A l'intérieur de ce sous-ensemble, il choisit un terme X (par ex. dans le domaine neutre : « *ça va* », « *bien* » etc.). A ce moment, le questionneur peut contrôler si le choix du sous-ensemble est adéquat à l'aspect de son interlocuteur : il a donc la possibilité de mettre en doute l'affirmation du répondeur. Or, les conséquences de chacune des options peuvent être prises en considération dès la sélection du sous-ensemble, car les domaines neutre ou positif (par ex. : « *ça va bien* », "neutre") n'appellent pas d'autre commentaire et conduisent à la fin de cette partie de l'échange.

<sup>3</sup> On retrouvera ce type de séquence pendant toute sa réflexion (Sacks 1992a et b, 1975). Notamment, l'analyse de l'appariement de cet énoncé avec la réponse correspondante sera étroitement liée au travail sur la catégorisation. Voir de Fornel (1986), Watson (1994) et Bonu, Mondada et Relieu (1994).

En revanche, le choix négatif (« *mal, très mal* ») déclenche une procédure de diagnostic (« *pourquoi ?* ») et la production d'un récit expliquant, de manière satisfaisante, le problème en question. Le choix des sous-ensembles neutres ou positifs, permet alors d'éviter le trouble généré par l'enquête sur l'état de l'interlocuteur. Sacks a montré donc que l'interlocuteur dispose d'un ensemble d'options, séquentiellement limitées et hiérarchiquement organisées. Dans le dernier cas cité, l'alternative "neutre" est plus fréquente. En revanche, le cas "négatif" non seulement est moins habituel mais il entraîne, en outre, des développements subséquents. Les problèmes de ce type peuvent être utilement examinés à la lumière de cette propriété de la conversation, désignée par le terme de *préférence*. Ainsi, nous devons rendre compte du débat en AC qui a comme objet la différenciation hiérarchique des actions conversationnelles. Ce débat a disparu de la littérature des dernières années<sup>4</sup>. Cependant, il est loin d'être clos, car les conceptions proposées nous semblent partiellement insatisfaisantes d'une part, et d'autre part, une utilisation analytique de cette caractéristique est largement répandue (voir par ex. : Maynard 1987, 1991a et b).

## 2. VERS UNE CONCEPTION FORTE DE LA PRÉFÉRENCE

Cette propriété vise d'abord à rendre compte de la différenciation des actions accomplies par les participants en réponse à une première action. Les auteurs divergent quant à la nature de cette propriété et de son caractère unitaire. On peut opposer la version "forte" de la préférence, exprimée par Levinson (1983) à une conception plus "faible" telle qu'on la trouve chez Schegloff (1988). Ensuite, ce désaccord nous servira de trame pour analyser la position critique de Bilmes (1988a).

Levinson (1983) a donné une présentation à la fois claire et détaillée de cette propriété de la structure de la conversation. Il se base sur les sources linguistiques<sup>5</sup> et sur un ensemble de travaux empiriques. Il

---

<sup>4</sup> A partir de 1988.

<sup>5</sup> Cette origine ne semble jamais être clairement reconnue par les fondateurs de l'AC. Levinson reste le seul à mettre l'accent sur cette filiation. Néanmoins quand on parle de marquage une vague référence à la linguistique est parfois faite (Schegloff 1992b, xxxii). L'opposition marqué-non marqué (voir plus bas) est néanmoins très utilisée en AC (Maynard, 1987, 1991a et b). Cependant, Sacks

s'appuie sur la caractéristique suivante : les options qui constituent la deuxième partie de la paire adjacente ne sont pas produites de la même manière. Après une invitation, l'acceptation sera franche et rapide ; en revanche, un refus sera systématiquement accompagné par des retards, des préfaces, des explications etc. Il établit alors un lien (même si c'est sous la forme d'une correspondance très limitée) avec un aspect de la notion linguistique du *marquage*. Celui de l'opposition privative<sup>6</sup>.

En effet, l'option préférée de la deuxième partie de la paire (dans notre cas l'acceptation) a moins d'éléments et elle a un caractère "plus normal". Elle représente donc l'élément non-marqué de l'opposition. L'autre option (le refus), accompagnée de plus d'éléments, présente un aspect "moins normal", elle est donc marquée et sera tendanciellement évitée. Ce marquage touche plusieurs aspects de l'organisation séquentielle. Levinson préconise ainsi une version "forte" de cette propriété qui résume dans la forme suivante : « *Le système des préférences agit donc en quatre directions : par le biais des alternatives entre les différentes parties il s'étend aux premières parties de la paire ; à l'arrière, influence la construction même des premières parties ; vers l'avant, il rentre dans la construction des tours suivants ; enfin, par le biais de séquences alternatives complètes, il classe les ensembles selon une typologie précise.* »<sup>7</sup>

En revanche, Schegloff (1988) met en avant l'importance de la *pertinence conditionnelle*, propriété qui engloberait la préférence. La pertinence conditionnelle rend compte d'une caractéristique de base de la paire adjacente. Elle explique pourquoi deux tours de parole forment une même unité. Elle permet en outre, de voir comment un tour de parole peut être considéré absent (par ex. : une réponse, opposée à un silence après une question)<sup>8</sup>. Elle s'étendrait alors à la hiérarchisation des actions conversationnelles. Ce dernier, considère d'ailleurs, cette

ne parle jamais explicitement, à notre connaissance de marquage, bien que la notion de contiguïté (ou plus exactement son absence) soit très proche (voir ici, section 2).

6 Voir surtout : Jakobson (1963), Lyons (1968), Trubetzkoy (1976 : ch. 3). C'est à ce dernier que l'on doit cette conception du marquage : « Aussi Troubetzkoy ne veut-il parler de marque que lorsqu'il s'agit d'une opposition *privative*, où l'un des deux termes seulement, le marqué, possède des traits distinctifs que n'a pas l'autre. » (Ducrot, Todorov 1972, 148).

7 Cet aspect va être développé de manière systématique au chapitre 3 de cette communication.

8 Schegloff (1968, 1083).

relation un problème d'ordre empirique, dont la dimension séquentielle ne doit pas être négligée<sup>9</sup>. Autrement dit, il est partisan d'une conception réduite, faible, et séquentielle de la préférence.

D'autre part, Bilmes (1988a) a critiqué l'utilisation de la notion de préférence dans l'AC dans son ensemble. Il considère que premièrement, il ne s'agit pas d'un concept unique<sup>10</sup>, mais bien au contraire d'un ensemble de concepts faiblement reliés ; et deuxièmement, que l'usage analytique de cette notion est influencé par son usage quotidien. L'objectif est alors de « *donner un concept clair et unitaire, analyser les propriétés et différencier les concepts connexes* » (161) ainsi que celui de montrer l'importance très large de son usage dans les sciences humaines.

Tout d'abord, Bilmes affirme que Sacks (1992b, 444-52) a donné deux dimensions à cette propriété, la première est celle d'ordonnancement ("ordering"). Ce principe porte sur une règle d'ordre dans les actions : "*faire (ou dire) X sauf raison contraire, dans ce cas faire Y, sauf raison contraire, dans ce cas N, et ainsi de suite*"<sup>11</sup>. Les options seraient alors en nombre ordonné, de trois (X-Y-N). La première représente le choix préféré, la deuxième le non préféré et la dernière l'absence.

Il y aurait alors deux types de préférence. La première serait celle d'absence remarquable (*R* pour "*relevant absence*")<sup>12</sup>. Dans le cas d'absence remarquable de l'action préférée (mais elle est étendue, chez l'auteur, à d'autres types d'absence) ce manque servirait de moteur d'inférences<sup>13</sup>.

Nous avons dit plus haut que le participant doit dire ou faire X, à moins d'avoir une raison contraire. Cette raison contraire serait quelque chose d'inhabituel, d'inattendu, que le participant aurait l'obligation de dire, de là le nom de Préférence de type *U* ("unusual, unexpected").

<sup>9</sup> Dans le texte en question l'auteur formule des critiques, sans les développer, contre la conception de Bilmes (1988a) que nous analyserons ici plus bas. En ce qui concerne le caractère séquentiel de la préférence voir aussi Schegloff (1992b).

<sup>10</sup> On pourrait se demander si considérer la préférence comme un "concept" et non pas une propriété ne représente pas une source problématique pour l'analyse de l'auteur.

<sup>11</sup> Bilmes (1988a, 163).

<sup>12</sup> En réalité Sacks ne semble pas formuler de cette façon les dimensions de cette propriété. Bilmes n'est pas très explicite sur l'origine de cette formulation.

<sup>13</sup> C'est un aspect très proche de la pertinence conditionnelle (note 4, 178) malheureusement, Bilmes ne développe pas ce point qui revêt, pour nous, une importance capitale.

Elle prendrait la forme suivante (163) : « *Si A est en train de parler avec B d'un thème donné, et A connaît quelque chose d'inhabituel ou inattendu sur le sujet qui a de l'importance pour B, alors A doit mentionner cela à B* ». Dans le cas d'une invitation à un "party", si celui-ci se trouve être un "costume party" il faut prévenir l'invité.

Pour expliciter la relation entre les deux types de préférence, l'auteur utilise l'exemple suivant : Monsieur Q. invite un couple à 19 heures. Le couple pense que le dîner, vue l'heure, va être servi, bien qu'il n'ait pas été mentionné. Or, M. Q. a déjà dîné. Les deux types de préférence seraient à l'oeuvre. M. Q. serait orienté vers le type R : si le dîner va être servi alors le mentionner explicitement. Le couple, en revanche, il serait orienté vers la préférence de type U : s'il n'y a pas de dîner alors il faut le dire explicitement. En résumé, il s'agit de deux préférences qui agissent en directions contraires. Or, bien que certaines informations puissent renforcer une des deux dimensions (par ex. l'heure), les forces contraires produisent le doute. L'analyste doit alors formuler une préférence R séparée pour chaque U. En outre, en ce qui concerne l'ordonnement, donnée la suite X-Y-N, si X est préféré, alors N sous-entend Y. Autrement dit, l'absence (N : une réponse par le silence à une invitation par ex.) fait penser à un refus (Y).

Après avoir posé ces points fermes qui lui semblent résister à la critique, J. Bilmes (1988, 169) passe en revue la littérature concernant cette propriété. Il pointe trois problèmes principaux : la composition de l'éventail des possibilités (ou problème de l'ordonnement), la relation entre la préférence et la fréquence d'apparition d'une alternative donnée, et enfin, la signification des marqueurs de non-préférence<sup>14</sup>.

## 2.1. PRINCIPE D'ORDONNANCEMENT

Le premier objet de la critique de Bilmes vise l'élaboration conceptuelle de Sacks lui-même qu'il considère méthodologiquement peu solide. De plus, les analyses de Sacks déborderaient le cadre stricte de la préférence.

---

<sup>14</sup> Nous laissons volontairement de coté l'aspect de la critique qui porte sur une éventuelle psychologisation du concept de préférence. Cette psychologisation viendrait de l'utilisation même du mot qui pourrait favoriser un lien avec les motivations ou la volonté de l'individu, faisant perdre la dimension structurale de la notion. Nous pensons que bien que ce danger soit bien réel, il s'estompera, si une reconsidération de la préférence est menée à bien.



Dans le cas de la référence à une tierce personne dans une conversation (Sacks 1992b, 444) le principe d'ordonnement se limite à deux possibilités selon la connaissance supposée que le récipiendaire a de l'individu en question : type 1 (par ex. : le nom, cas où la connaissance partagée est assurée) ; opposé au type 2 (par ex. : "quelqu'un") où le récipiendaire ne pourrait avoir la possibilité de reconnaître la personne à laquelle on réfère. Le type 1 serait alors, selon Sacks, préféré. Or, dans cet éventail d'options, selon Bilmes, manquerait la troisième possibilité pour permettre au principe d'ordonnement de s'appliquer. Il y a bien X (type 1, le nom) ainsi que Y (le type 2, "quelqu'un"), mais il manque N, le troisième élément indispensable, pour permettre à la préférence de s'appliquer pleinement.

Tout d'abord, il faut remarquer que sa critique sur le principe d'ordonnement se fonde exclusivement sur le texte le plus ancien de Sacks, qui porte sur un cours de 1971, où à notre connaissance, le problème de la référence aux personnes est posé la première fois. Or, ces analyses sont reprises et développées dans Sacks, Schegloff (1979). Si la base du problème reste la même, la recherche s'oriente vers une prise en compte plus significative de l'aspect séquentiel. Cela notamment dans la partie (1979, 18-20) qui traite de l'incompatibilité entre la minimisation (référer de manière concise) et le « *recipient design* » (prendre en compte, dans la construction du tour, la connaissance de l'interlocuteur). Les auteurs étudient trois séquences déclenchées par des « *try markers* », des éléments marqués intonativement, qui montrent qu'un problème de reconnaissance est anticipé ou pointé, par le locuteur, ou par son récipiendaire. Ce qui est mis en évidence c'est donc, l'ensemble des tentatives ordonnées pour arriver à la reconnaissance de l'individu auquel on réfère. De plus Bilmes reconnaît explicitement cette possibilité (note 13, 179) quand il affirme que, après une question (« *Qui ?* »), les trois possibilités ordonnées sont bien possibles X, Y, et N. Ce dernier impliquant le type 2 (dans le cas du type 1 préféré). Cela signifierait (l'utilisation de N) que le récipiendaire ne connaît pas la personne en question. Cette admission enlève la force potentielle à sa première critique. Car il nous semble qu'une différence essentielle porte sur le domaine séquentiel étudié. La référence aux personnes critiquée par Bilmes concerne la dimension interne au tour de parole. Celle que nous venons de présenter porte à la fois sur la construction du tour (à un niveau tout à fait local donc) et sur la référence aux personnes comme source d'un problème traité par des séquences spécialisées dans la solution des problèmes de compréhension (le domaine de la réparation, dans un

contexte qui dépasse donc la construction d'un seul tour)<sup>15</sup>. Nous croyons que cette distinction reste à analyser. Or malheureusement, Bilmes ne la développe pas<sup>16</sup>.

## 2.2. LA FRÉQUENCE ET LA TYPICITÉ

Le deuxième point de la critique porte sur des considérations sur l'usage de la notion de fréquence d'apparition de certaines occurrences. Les analystes, pour montrer la différence entre unités préférentielles et alternatives non préférées, se fondent, en partie, sur la fréquence relative plus élevée des unités préférentielles. Bilmes affirme que l'AC n'a pas de visée statistique, mais plutôt une vision structurale. Par ce fait, la fréquence aussi bien que la typicité de certains comportements, n'auraient à occuper une position centrale dans l'élaboration conceptuelle de la discipline.

Bien entendu, nous ne pouvons que souscrire à l'opposition entre les procédures statistiques et l'AC. Le problème de la quantification dans le "parler-en-interaction" a été étudié par Schegloff (1993). Il a montré que pour des problèmes liés à la pertinence des définitions et des opérations d'isolement de classes d'unités ainsi qu'à la spécification d'un « *environnement possible pour une occurrence* », la quantification ne peut pas se substituer à l'analyse de groupes de séquences conversationnelles ou au traitement de cas uniques<sup>17</sup>. De plus, la « *quantification informelle* » utilisée en AC, avec des termes comme « *massivement, ordinairement* » ou « *occasionnellement* » et les techniques statistiques formelles ne sont pas deux aspects (l'un faible et l'autre fort) de la même entreprise. Il s'agit bien de différents types de compte rendu (1993, 118). Alors une quantification statistique représenterait non pas une procédure "plus formelle", mais plutôt un autre type de démarche qui ne rendrait pas compte des caractéristiques séquentielles de la structure de la conversation.

L'importance d'une formalisation tout à fait relative mais significative, montre que l'analyste doit considérer les dimensions

<sup>15</sup> Nous posons cette distinction à la suite d'une suggestion de Relieu. Pour les problèmes de la référence aux personnes voir de Fornel (1985).

<sup>16</sup> Bilmes développe néanmoins, une analyse de la paire adjacente (1988b).

<sup>17</sup> Sa réflexion porte sur trois thèmes : les notions de numérateur, de dénominateur et de domaine d'application de la quantification. Elle semble reprendre, dans un autre domaine, le problème de la pertinence des catégories que l'auteur a traité dans un article précédent (1991a).

typiques de la contribution des participants à l'interaction. Pour cela, nous sommes plus réticents en ce qui concerne le refus de la part de Bilmes de prendre un compte, dans l'analyse, le caractère typique de certaines actions des participants à une interaction. Car cela aurait comme résultat de dissoudre purement et simplement, non seulement la propriété de la préférence, mais aussi l'unité de base de l'organisation séquentielle, la paire adjacente.

En effet une des dimensions de l'appariement de deux tours de parole est justement son caractère typique (par ex. : une question appariée à une réponse, une salutation à une autre salutation etc.)<sup>18</sup>. Ce couplage a comme conséquence que le participant qui a produit la première partie de la paire a le droit de réclamer la réponse à sa demande ou à sa salutation. Il s'agit du traitement du caractère typique qui opère donc dans bien d'aspects de la conversation.

En outre, Bilmes semble accepter et s'approprier du principe U, dont la caractéristique principale est celle d'être organisé en fonction de la mise en évidence par le locuteur d'une information inhabituelle ou inattendue (d'où son nom pour « *unusual, unexpected* »). *A contrario*, cela représente une démonstration du caractère typique des attentes des interlocuteurs. Donc, l'auteur ne peut pas renoncer, à cette dimension (la typicité) sans renoncer à cette propriété de la structure de la conversation (la préférence). Car cela irait alors à l'encontre de son projet, qui se veut conceptuellement unificateur. Toutefois, nous pensons que l'analyste doit contrôler empiriquement cette typicité, car cet aspect fait partie intégrante de l'échange, à la fois dans la production aussi bien que dans la réception et le traitement de la parole en interaction. Notamment, en ce qui concerne les actions marquées.

### 2.3. MARQUEURS DE NON PRÉFÉRENCE

En troisième lieu, l'attention critique de l'auteur s'est portée sur les "marqueurs de non préférence" que Levinson et Pomerantz (entre autres) ont mis en évidence et travaillés. Car, selon un point de vue largement partagé en AC, les actions non préférentielles sont systématiquement accompagnées par des pauses, des retardements, des répétitions etc. ; elles seraient donc marquées par ces éléments, généralement absents dans les cas préférés. Bilmes propose au contraire de distinguer le phénomène de la préférence des marqueurs qu'il appelle

---

<sup>18</sup> Schegloff, Sacks (1973, 296) parlent de « *pair types* ».

« *reluctance markers* ». Il s'agirait de marqueurs *conventionnels* de réticence dans la production de la réponse<sup>19</sup>. Cette distinction viendrait du fait que d'une part, les réponses préférées sont parfois retardées par des « *reluctance markers* », et d'autre part les alternatives non préférées ne sont pas nécessairement produites avec des attermolements. Il propose donc, de les considérer comme une partie de l'aspect rituel de l'interaction (note 18, 180) en se référant à Goffman.

Encore une fois, l'auteur pose un problème pertinent tout en donnant des solutions que nous ne pouvons pas souscrire. Tout d'abord, il est vrai que la relation entre le retardement et l'action non préférée n'est pas systématique et que le tour préféré peut être retardé. Cependant, la réponse non préférée, donc moins attendue, a, de manière très systématique, un effet particulier dans l'interaction en cours<sup>20</sup>, quand elle est produite de manière directe et franche. D'autre part, le retardement peut être lié à l'influence d'autres activités en cours. Cela a été étudié dans le cadre d'actions qui accomplissent des activités institutionnelles ou formelles. Car, dans ce dernier cas, on a bien des réponses préférées accompagnées par des pauses et des retardements en général. Dans le cas de l'interaction en classe Mc Houl (1978, 193) a montré que l'élève qui doit répondre à une question de l'enseignant a systématiquement à sa disposition un "temps mort" (« *time out* ») avant de produire la réponse<sup>21</sup>. Ce retardement ne préjuge pas le caractère non préférentiel de la réponse, elle peut très bien être la réponse attendue dans la séquence, par l'enseignant. De plus, Atkinson (1982) a étudié les détails de l'interaction qui montrent aux participants le caractère "formel" de l'échange en cours et leur permettent d'en parler en termes d'opposition avec les situations "informelles". Là encore les éléments caractéristiques (marqués) des tours sont présents, sans pour autant être associés à la non préférence ; ils peuvent concerner par exemple la tâche pratique d'un locuteur qui doit s'assurer de l'attention d'un auditoire.

19 L'auteur se défend des interprétations psychologisantes de cette affirmation. Il attribue une valeur conventionnelle d'indication à la réticence, comme « ouch » indique conventionnellement la douleur.

20 Cela d'une manière directement proportionnelle au caractère délicat du thème traité. Voir Maynard (1991a et b) en ce qui concerne les questions "délicates". Il faut signaler en outre que Schegloff (1988) s'associe –sans pour autant l'argumenter– sur ce point spécifique à J. Bilmes.

21 L'auteur lie cette caractéristique à la modification dans la classe, de l'organisation du tour de parole de la conversation ordinaire.

Ces deux exemples ne justifient pas pour autant l'existence d'un phénomène de réticence, ni d'une opposition entre ce dernier et la préférence. Ils indiquent au contraire, que les actions préférentielles changent selon l'activité en cours et influencent ainsi les éléments (massivement, mais non obligatoirement présents) de marquage. Car les actions attendues font partie de la contribution pertinente et appropriée du participant à une activité donnée. Ainsi, le caractère marqué des actions n'est pas donné une fois pour toutes, comme une sorte de principe *a priori* mais il est lié à l'activité en cours et aux contraintes mises en place par certains tours de parole. Dans le premier cas que nous avons cité, celui du "temps mort" à disposition de l'élève avant de répondre, on doit souligner que ce « gap » peut devenir un silence "trop long". L'enseignant, qui "dirige la conversation", peut considérer la réponse comme absente. Ce qui prouve qu'au delà d'un seuil, évalué contextuellement, cette pause particulière n'est plus traitée comme un temps "typique" de réflexion mais oriente vers l'inférence (déclenchée séquentiellement) de l'incompétence de l'élève. Cela provoque alors l'intervention de l'enseignant avec une reformulation de la question ou avec la sélection d'un autre répondeur. De même, dans les situations les plus formelles, les pauses et les retardements (ou même, les bafouillages) restent soit sous l'emprise du public (murmures ou conversations parallèles), et/ou sont à leur tour des moteurs d'inférences (par ex. : la progression de la maladie du Président de la République dans le contexte français de 1994). Cela prouve bien qu'il existe des seuils, contextuels, au-delà desquels une pause est traitée comme "anormale", prouvant ainsi que la typicité est bien un caractère constitutif de la conversation.

Par conséquent, les critiques que Bilmes porte à Levinson (1983, 333) sur l'affirmation de ce dernier, que les actions non préférées « *se présentent généralement dans un format non préféré* » ne sont pas pertinentes. Ce passage apporterait (selon le premier) une confusion entre la réticence et la non préférence et caractériserait « un type d'acte de langage par une tendance statistique de ses *tokens* »<sup>22</sup>. Cette critique semble d'autant plus injuste que, comme nous l'avons vu, la réticence non seulement n'est pas clairement définie (explication de type conventionnel), mais la solution qui consiste à la placer dans un ordre

---

<sup>22</sup> Bilmes (1988, 176). Nous ne reviendrons pas sur la relation entre occurrence massive d'une action, typicité et statistique. Nous l'avons traitée au point précédent.

qui relèverait du rituel "goffmanien" nous paraît manquer complètement le type d'opérativité conceptuelle et empirique exigée par l'AC<sup>23</sup>. Encore une fois, l'aboutissement logique de la démarche de Bilmes conduit à la disparition de la propriété de la préférence, ainsi qu'à effacer l'une des ses composantes les plus importantes, celle du marquage. Nous proposons au contraire de maintenir l'association entre le marquage et la préférence en la relativisant.

#### 2.4. DIMENSIONS DE LA PRÉFÉRENCE

Beaucoup des problèmes rencontrés par Bilmes tiennent au fait que Sacks travaillait la préférence avec des croisements et des reprises incessantes qui ne lui ont permis qu'une seule fois d'esquisser une synthèse. C'est le cas de son article de 1987<sup>24</sup>. Ce dernier donne au lecteur un point de vue général, bien qu'il porte sur un type précis de questions. Celles qui prévoient une réponse par "oui" ou par "non". Dans son analyse, l'auteur a isolé deux aspects, étroitement liés, de la préférence : l'accord et la contiguïté. Une fois produite, la première partie de la paire (dans ce cas, la question), un groupe de deuxième parties alternatives est alors possible. Le répondeur opère alors un choix dans ce groupe d'options<sup>25</sup>. Ces dernières sont hiérarchisées. Dans le cas présent, le "oui" est plus fréquent et son placement dans le tour de parole est caractérisé par une "contiguïté" avec la réponse, c.-à-d., par une production immédiate, sans retards. Les interlocuteurs semblent orientés vers un accord, d'abord, et vers une validité de deuxième ordre, ensuite, pour le "non". Dans les réponses, l'introduction par des composants de tour comme "bien", "je ne sais pas", indiquent que la suite du tour n'est pas orientée vers l'accord.

Ces dernières analyses séquentielles, ainsi que les considérations qui les précèdent, autorisent à la fois le maintien de la propriété de la

<sup>23</sup> Sur les relations et les différences entre AC et sociologie goffmanienne voir Schegloff (1988b) Watson (1992) Zimmerman (1989). Pour des points de vue plus œcuméniques, voir de Fornel (1989) et Fele (1991).

<sup>24</sup> Conférence prononcée en 1973.

<sup>25</sup> Nous comprenons que Bilmes (1988) puisse être frappé, dans l'article que nous examinons, par des formulations qui peuvent laisser penser à une "psychologisation" de cette propriété "...faire le choix, ou un choix de ce type sera préféré par les répondants, ou devrait l'être" (57). Cependant le but de la recherche de Sacks reste clair et éloigné des critiques de Bilmes : "...chercher la procédure reproductible dans un ensemble d'autres occasions" (note 4) dans la construction séquentielle des contributions interactionnelles.

préférence (entendue comme un principe qui opère sur un ensemble d'alternatives organisées hiérarchiquement), avec sa spécificité par rapport à la pertinence conditionnelle et, d'autre part, la recherche sur le marquage de certaines actions conversationnelles (dans les cas d'absence de contiguïté). De surcroît, la problématique de la sélection chez Sacks semble conforter la conception forte de la préférence. Notamment, à la sélection d'un sous-ensemble fait suite l'isolement d'un élément dans ce sous-ensemble. Nous retrouvons cette thématique dans toute son oeuvre, à la fois dans les travaux sur les catégorisations et sur ceux relatifs au traitement, en situation, des énoncés appariés. Elle va faire l'objet de plusieurs reformulations, avec les avancées analytiques de Sacks et ses collaborateurs.

Nous croyons indispensable placer au premier plan cet aspect, qui milite donc, contre la conception "réductionniste" de la préférence de Schegloff (1988a) qu'on a évoqué plus haut. Cette dernière orientation manque en effet ce deuxième temps, à la fois complémentaire et distinct de la pertinence conditionnelle. Dans ce sens, trois points retiendront plus particulièrement notre attention.

Premièrement, c'est vers l'analyse du réseau constitué par la pertinence conditionnelle, la préférence et les conséquences dans le déroulement de la séquence de chacune des contributions des participants que la recherche doit s'orienter<sup>26</sup>. Car il serait vain de poser ce problème en termes de frontières définies une fois pour toutes. Il faut penser cet ensemble de relations comme une imbrication, un passage sans rupture (néanmoins identifiable) de l'action d'une propriété à l'autre. Par conséquent, au niveau de l'analyse, il faut différencier les pressions structurales mises en place par un tour de parole particulier, dans l'activité en cours et les dispositifs utilisés par les participants pour mener à bien leur tâches, dans l'activité donnée. Nous posons alors la distinction entre les pressions structurales mises en place par la première partie de la paire adjacente et les dispositifs effectivement mis en oeuvre par les participants. Autrement dit, les possibilités

---

<sup>26</sup> *"Chaque énoncé projette pour le(s) tour(s) suivant (s) la pertinence d'un ensemble déterminé d'occurrences (par ses types d'énoncés, activités, sélection du locuteur, etc. Cela a des implications séquentiellement organisées".* C'est ainsi que Schegloff, Sacks (1973, 296) définissent l'implicativité séquentielle (voir aussi Schegloff 1979, 267 ; Bange 1992, 44). Elle concerne les effets sur la structure séquentielle du premier tour de parole et des droits et obligations mis en place. Elle semble donc concerner la pertinence conditionnelle et ses effets.

structurales (X-Y-N) analysées dans les séquences doivent être distinguées des pressions projetées sur l'ensemble de ces possibilités<sup>27</sup>.

Deuxièmement, ces pressions sont parfois de l'ordre de forces opposées. Dans ce sens, des systèmes préférentiels différenciés et contradictoires ont été analysés par Pomerantz (1978) dans le cas de répliques à un compliment<sup>28</sup>. Au départ, elle a observé une prévalence de désaccords et de refus dans les répliques. En effet, deux types de contraintes potentiellement conflictuelles sont mises en place. Elles opèrent, la première vers l'accord et/ou l'acceptation du compliment, la deuxième pour la minimisation de l'auto-louange. C'est la première action qui projette ces deux forces, deux ensembles de contraintes qui peuvent rentrer en conflit. Alors, Pomerantz met en évidence les "solutions" variées utilisées par le destinataire du compliment. Ces dernières peuvent comporter soit une atténuation soit un changement de référent de la première action. Dans ce dernier cas, le compliment est dirigé alors vers une personne autre que le premier destinataire<sup>29</sup>.

Certaines de ces caractéristiques ne semblent pas se limiter aux cas étudiés par cet auteur. Nous pensons en effet qu'une double pression structurale se retrouve dans d'autres environnements séquentiels. La nature des dimensions de la préférence analysées par Pomerantz nous semble néanmoins différente de celle mise en évidence par Bilmes. Chez ce dernier, en effet, la double préférence est donnée par la relation entre le principe d'ordonnement U et le principe d'absence remarquable R. Dans son exemple<sup>30</sup>, l'interférence et l'opposition entre les deux principes R et U produisait le doute concernant la nature de l'invitation et le dîner éventuel. Au delà du cas analysé par l'auteur, nous pensons que ces deux dimensions sont d'ordre général et c'est seulement quand elles opèrent dans deux directions différentes que le doute s'instaure, produit donc par les contraintes opposées. Contrairement aux cas où une préférence "simple" opère, comme dans

27 Ces possibilités ne représentent pas une organisation sérielle simple. Elles donnent lieu à un ensemble varié d'options séquentielles. En d'autres termes, reconnaître la hiérarchisation des actions ne comporte pas un abandon d'une analyse du caractère séquentiel des actions conversationnelles.

28 Nous limiterons ce rappel aux cas des compliments adressés à l'interlocuteur. L'auteur analyse aussi ceux dirigés à un tiers.

29 Nous rappelons que l'appariement entre les évaluations produites par les différents locuteurs est, pour Pomerantz, de l'ordre de chaînes d'action. Ces dernières, se caractérisent par une relation moins forte de celle entre les deux parties de la paire adjacente.

30 Bilmes (1988a, 164-65).



l'analyse rappelée précédemment de Sacks (1987). Dans ce sens, nous proposons de reprendre et de mettre à l'épreuve empirique l'affirmation de Bilmes (1988, 175) de la sensibilité contextuelle (assertion non développée chez lui) de la préférence. Puisque, ce même auteur, soutenait (1988, 165) la nécessité de formuler séparément les deux types de principes.

Enfin, c'est notre troisième point, nous pensons que l'analyse de l'influence de cette sensibilité contextuelle permettra aussi de mieux cerner le phénomène du marquage qui, loin d'être limité aux conversations ordinaires, ou aux activités rituelles, doit être considéré en relation à l'activité en cours. Autrement dit, l'examen de la production d'éléments pouvant indiquer des actions marquées doit nous conduire, d'un point de vue plus général, à éclaircir les effets de la double pression structurale dont il est question dans notre deuxième point. Nous sera ainsi possible explorer, par le biais du marquage, le lien entre préférence, le caractère typique des actions conversationnelles et le statut de la contiguïté, qui nous semble accessoire à celui de l'accord.

Nous pensons qu'il est indispensable de clarifier à la fois les relations entre la pertinence conditionnelle et la préférence d'une part, et, d'autre part la propriété et ses caractéristiques (la préférence, ses dimensions et le marquage). Car ce dernière a une utilisation répandue (mais souvent non questionnée) en AC et peut aider l'analyste à mieux cerner la nature du "parler-en-interaction". Dans ce sens, nous pensons que les interrogations de Bilmes sont tout à fait bien fondées. Nous divergeons cependant, des réponses apportées par cet auteur, car elles mènent souvent à des impasses, ou à l'abandon pur et simple de cette propriété qu'elles sont censées clarifier. Ce problème vient sans doute de l'absence de l'articulation entre les dimensions analytiques et conceptuelles chez Bilmes. C'est la raison pour laquelle ses alternatives se révèlent opérationnellement peu adaptées à l'analyse des données conversationnelles. Cette articulation est pourtant indispensable. En revanche, si le caractère unitaire de cette notion doit se réaliser, c'est sûrement au prix d'une relation étroite entre le travail empirique et son questionnement conceptuel. Les sections suivantes représentent une contribution en ce sens.

### 3. SÉQUENCES DE QUESTIONNEMENT

Le contexte séquentiel où le questionnement du candidat peut être produit est le suivant. Le "départ" de l'entretien est donné par un tour (ou parfois une série de tours) assez étendu, qui comporte un ensemble d'informations. Le corps de l'annonce est constitué par une présentation des deux activités, d'information et de questionnement qui seront possibles, dans des moments différents, pour les deux participants. L'annonce est donc compacte, elle sert de préface, mais elle ne peut pas être utilisée dans l'état, comme déclencheur pour la séquence suivante. D'une manière générale, ce premier "mouvement" interactionnel de la psychologue construit non seulement une transition entre "avant" et l'activité elle-même (Turner, 1972), mais met en place des matériaux thématiques qui, transformés et placés séquentiellement, pourront être réutilisés dans des moments et des séquences données. Cette phase est donc occupée par deux types de séquences : une, spécifiquement destinée au déclenchement du récit qui est "invité" par la psychologue ; l'autre permet l'accès du candidat au questionnement sur le poste, et vise à assurer qu'il n'existe pas de problèmes préalables à résoudre au début de l'entretien.

Ce dernier type de séquence fait le travail de contrôle d'un problème éventuel à une place qui précède systématiquement, le premier thème de la rencontre. Autrement dit, l'ouverture assure une position d'ancrage « *anchor position* », qui sert de base pour ce premier thème (le récit sur la formation et l'expérience professionnelle du candidat)<sup>31</sup>. Cela sert alors aux deux participants pour contrôler et montrer que rien ne s'oppose à la suite de l'entretien. Les questions éventuelles ne pourront pas bloquer alors le déroulement de l'entretien, car elles ne sont pas prioritaires. Cependant, cette activité pourra trouver place dans la suite de la rencontre. Cet aspect est primordial pour comprendre les contraintes mises en place dans ces séquences.

La conception "forte" de la préférence est justifiée par le fait que cette propriété peut envahir les détails les plus fins de la construction du tour et de la structure séquentielle (Davidson 1984). A la suite de Levinson (1983), cité au point 3, nous pouvons montrer l'action de la propriété de la préférence en quatre directions, touchant la construction de la

---

<sup>31</sup> Schegloff (1986), Button & Casey (1984). Ces derniers ont souligné, à juste titre, que le déclenchement d'un nouveau thème est fortement contraint par sa localisation dans la structure globale de la conversation (ouverture, fermeture, "*topic bounding turns*").

première partie de la paire, la préparation de l'offre du questionnaire, la prise de la parole du candidat et l'extension des séquences.

### 3.1. LA CONSTRUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE DE LA PAIRE

La construction du tour de la psychologue qui offre la possibilité de questionner au candidat, présente des caractéristiques particulières. C'est une question qui projette une opposition acceptation-refus avec ce dernier comme option préférée. Cependant, le refus est rarement exprimé avec une négation (séq. 3). La forme de la question, tout en favorisant le refus, peut transformer cet environnement séquentiel. Dans la séquence (1), la première partie du tour met en évidence la position (en début de l'entretien) et le caractère "non routinier", urgent et préalable, du questionnaire éventuel de la part du candidat « *est-ce que d'emblée* ». La dernière partie est construite pour "inviter" la réponse attendue « *ou est-ce que vous préférez attendre un petit peu* », et favoriser ainsi, la contiguïté (Sacks 1987, 60). La possibilité du questionnaire est donc refusée de manière seulement temporaire, grâce à la formulation de A, qui "invite" ce type de réponse (l. 3).

1)

1 A: = est-ce que d'emblée vous avez des questions par rapport au

2 po:ste ou par rapport à la structure ou est-ce que vous

3 préférez attendre un petit peu

4 F: >attendre un petit peu< (chuchoté) =

5 A: d'accord ( ) alo::rs ( ) ehm ( ) c que je vous propose c'est...

Or, cette unité de tour qui produit cette "invitation" favorise la réponse par « *oui* », tout en gardant la possibilité du refus. De plus, le candidat peut traiter le tour de la psychologue non pas comme une question mais comme une information. Car si rien ne s'oppose à la continuation de l'entretien, alors le questionnaire peut être traité non pas comme une option immédiate, mais plutôt comme une information parmi d'autres, c'est le cas de la séquence 2) (l. 3). La possibilité est traitée alors comme une annonce et l'affirmation produit une réception qui bloque le développement possible de la séquence. Cette transformation produit un environnement favorable à l'accord et à la réponse positive, toujours avec un refus de l'accès au questionnaire, comme dans le cas précédent.

2)

1A: = et puis de mon côté par rapport au poste vous avez lu la définition du

2 poste mais //peut-être/ que vous avez des questions des précisions=

3R: oui

4A: = soit par rapport au poste soit par rapport à la société (.) hh

5R: oui

6A: et puis moi: je suis la pour y répondre

Comme dans le cas du « *Comment ça va ?* » (formule de politesse) il existe donc un traitement de cette option qui ne prend pas cette question comme une enquête. Nous l'avons rappelé : les « *How are you sequences* » sont destinées à contrôler un problème préalable qui pourrait empêcher la continuation de l'interaction. D'une manière très semblable, la question posée par la psychologue porte essentiellement sur le caractère "urgent" du problème éventuel. Autrement dit, le candidat doit être informé d'un aspect du poste à pourvoir *avant* de produire son récit portant sur sa formation et son expérience. A une place certes possible mais sans doute particulière, du déroulement de l'entretien. En effet, le questionnement qui peut trouver place à ce moment a des possibilités restreintes.

Ce caractère urgent opère d'abord vers le refus explicite de la possibilité du questionnement. Dans ce refus, il faut inclure l'existence d'une information qui peut certes manquer au candidat, mais dont le caractère n'est pas si urgent pour justifier un questionnement préalable. Cette information absente pourra alors être recherchée à un autre moment de l'échange, vers la phase finale. Enfin, au moment de l'expression de l'élément source de la question (si, et seulement si, urgent), le candidat aura alors la charge de justifier cette urgence (s'éq. 7).

C'est dans ce sens que l'on peut parler de double pression structurale mise en place par le premier élément de la paire. D'un côté, cette offre pose le droit pour le candidat d'accéder à une certaine forme d'activité, le questionnement, à ce moment précis de l'entretien. D'autre part, elle produit l'obligation pour ce dernier de bien choisir l'objet de son questionnement. Cette double pression est produite par la relation asymétrique entre les droits et les obligations mis en place par l'offre de la psychologue (c'est à dire la pertinence conditionnelle de son offre). Pour le postulant il existe bien le droit de questionner mais il est subordonné au caractère urgent (que le candidat doit, d'une certaine

manière, justifier) de l'information recherchée à ce moment précis de l'entretien. Une fois posés ces droits et obligations, les actions possibles, pour le répondeur, non seulement seront restreintes mais elles seront hiérarchiquement différenciées. Produites donc, avec des éléments distincts (marquage). Le critère du choix serait alors lié à l'urgence de l'information recherchée, c'est à dire ce critère concerne l'adaptation de la contribution interactionnelle à ce moment de l'échange.

Nous avons affirmé que l'offre construite par le tour de la psychologue pose une certaine pertinence conditionnelle. Elle met au premier plan le caractère particulier du questionnement possible « *d'emblée* », « *sinon* », « *d'autres questions* ». Elle donne le droit d'accéder à ce type d'action ainsi que l'obligation de répondre à l'offre à l'interlocuteur. Cette dimension particulière de l'offre caractérise la contribution du postulant qui se trouve dans la position de justifier le caractère urgent (et accessoirement, sensible) de son questionnement.

Cette particularité fait projeter un ensemble d'options renversées en relation à la structure habituelle de ce type d'action, avec l'acceptation comme deuxième partie de la paire préférée (Levinson 1983). Dans notre cas, c'est plutôt le refus qui est favorisé (séq. 1, 2 et 3, plus bas). Cela donne un ensemble ordonné qui a à la première place le refus (produit de manière directe), en deuxième l'acceptation (option jamais prise de manière franche). Cette dernière possibilité provoque une extension du tour de parole du postulant et de la séquence (3.3. et 3.4.). La troisième option pose un autre problème, dans le cas de la séquence 2 le traitement de l'offre comme une information permet de refuser sans passer par un refus explicite, sans pour autant déclencher des inférences liées à l'absence de réponse.

Enfin, le renversement de la préférence est dû au fait que le principe U comporte l'obligation de dire qu'il n'y a pas de problème préalable. Car l'élément inhabituel serait justement l'existence d'un problème. L'absence remarquable R opère alors vers l'expression d'un problème urgent. Ces deux principes agissent de manière différenciée (de manière générale, U plus fort que R) sur l'ordonnement des possibilités de la préférence. Cela nous permet de distinguer la pertinence conditionnelle (droits et obligations) de l'ordonnement structural des actions à disposition de l'interlocuteur. Après avoir analysé un cas de préparation de l'offre du questionnement, nous montrerons quelles sont les conséquences dans la structure séquentielle de l'acceptation de l'offre de la part du candidat (3.3. et 3.4.).

### 3.2. PRÉPARATION DE L'OFFRE DU QUESTIONNEMENT

Dans le cas suivant le déclenchement du questionnement est assuré par une offre suivie par le rappel d'une connaissance partagée (dans ce cas, la rencontre préalable avec un représentant de la société qui recrute, mais cela peut aussi concerner des documents à disposition du candidat)<sup>32</sup> :

3)

1 A: de votre côté donc (.) pour bien comprendre les questions

2 complémentaires>mais si vous avez déjà rencontré Jean Jacques<

3 //XXXXXXX/

4 D: oui=

5 A: = moi je sais pas si vous avez (.) hh d'autres questions qui vous sont

6 venues à l'esprit entre temps (.)// hh

7 D: non plus tellement en fait parce  
qu'il

8 m'avait très bien informée: m'avait passé un peu de documentatio:n=

9 A: =ouais=

10 D: = de ce côté là il y a aucun problème. hh

11 A: ok ( ) et puis de mon côté donc pour bien comprendre votre

12 formation// v/otre expérience et vos motivations d'accord?

13 D: >ouh ouhm<

La prise de tour de la part du candidat est immédiate. La première fois il intervient avant la fin du nom (l. 4) et la deuxième à la fin du tour de la psychologue (l. 7). Cette contiguïté est préparée par le premier tour (l. 1-3) qui rappelle par la première question, une connaissance partagée. Elle élimine certaines des questions possibles car elle fait référence à une autre personne appartenant à la société qui embauche et qui représente donc une source autorisée à donner des informations. Ce rappel restreint alors les thèmes possibles, favorisant ainsi le refus de la possibilité de questionnement.

<sup>32</sup> Parfois on utilise les documents comme ressource pour le questionnement (Komter 1986). En ce qui concerne les problèmes de la connaissance partagée voir Schegloff (1991b).

### 3.3. PRISE DE LA PAROLE DU CANDIDAT

Quand le candidat accepte l'offre de questionnement, la construction de son tour présente des caractéristiques particulières. Tout d'abord, l'acceptation n'est pas produite avec une affirmation "franche", mais elle est accompagnée par des pauses et des hésitations :

4)

1 A: très bien est-ce que vous avez des questions sinon par rapport au

2 poste

3 H: ( ) ehh ( ) hh ( ) le quel est le: actuellement il y a donc un (.)

4 responsable artistique=

5 A: = oui =

Dans cette séquence l'annonce de l'objet du questionnement est précédé par des pauses, des respirations, des allongements de son. De même, beaucoup de tours seront nécessaires pour arriver à la question préparée (3.4.). Dans la même phase mais dans une situation différente les mêmes éléments de retardement sont présents. Dans la séquence suivante le candidat a été interrogé préalablement sur le salaire demandé car il ne l'avait pas inscrit dans son dossier. Il pose, après avoir répondu, une question sur l'adéquation du montant demandé avec l'offre de la société qui embauche (l. 5-7) :

5)

1 A: d'accord ( ) ok (.) alors c que je vous propose c'est peut-être

2 G: ouais

3 A: de reprendre en fait un petit peu tout c que vous avez fait jusqu'à

4 maintenant

5 G: (.) est-ce que je peu:x (.) tout simplement >est-ce que je peux pour

6 vous demander< est-ce que je suis éventuellement dans la fou//r-

7 chette (.) ou pas

8 A: oui

9 oui ( ) oui oui

10 G: parce que c'est c'est quand même il y a déjà (.) >je suppose< il y a

11 déjà une fourchette a//:: ( ) dans la société est-ce que je suis dedans

12 ou pas //tout simplement





- 13 je veux dire.
- 14 A: >à travailler sans doute en équipe avec lui< =
- 15 H: =voilà
- 16 A: hh >ouais<

(suit une longue séquence sur la maquette du journal)

Non seulement le candidat prépare sa question pas à pas mais il construit une chaîne de tours constitués par un élément à la fois<sup>33</sup>, jusqu'à la production de la question avec une forme atténuée. La construction des tours et de la séquence montre d'abord un élément saillant (l. 2-3) « *responsable artistique* » et des aspects concernant ses attributions. Ces dernières représentent l'élément problématique qui fait l'objet de la question « >*prendre cette responsabilité*< » avec un changement de rythme et ensuite un atténuateur. La réponse de la psychologue (produite à la même vitesse) modifie fortement la réponse positive qui semblait attendue. Elle donne lieu à une réception de la part du postulant qui va dans le même sens. En effet, cela semble être le produit du travail interactionnel de mise en évidence de l'incertitude qui prépare la question sensible (Drew, 1984).

De même, une séquence déclenchée par l'accès au questionnement de la part du candidat donne lieu à un autre phénomène qui concerne le non alignement de l'interlocuteur. Dans ce cas, avec une procédure semblable à la précédente, le postulant fait un travail de construction des prémisses de sa question. Les postes à pourvoir sont en réalité au nombre de deux, ce qui donne lieu au "malentendu" suivant :

7)

- 1 J: euh on a fait par exem >on a fait on a fait< une page bourse ( ) >entre  
2 autres<
- 3 A: oui:
- 4 J: on a changé euh: quelque fois (.) enfin (.) trois quatre fois >la  
5 maquette< et donc dans le cadre d'un de ces changements qu'on appelle  
6 page bourse (.) donc j'ai été amené à: à m'occuper enfin à suivre de près

<sup>33</sup> Dans ce sens, Goodwin (1987) a analysé le caractère interactionnel de l'incertitude dans les oublis. Il a mis notamment en évidence les effets de ces oublis dans le cadre de participation et dans l'échange subséquent. Enfin il a montré l'implication des identités sociales dans ce type d'activité.

- 7 (.) >les sociétés qui étaient cotées<
- 8 A: oui d'accord.
- 9 (.)
- 10 J: par ailleurs (.) j'ai j'ai eu mais moins maintenant parce que je
- 11 m'occupe plus particulièrement maintenant d'une lettre qui traite de
- 12 l'immobilier d'entreprise ( ) mais j'ai eu il y a deux ans euh: un
- 13 portefeuille en bourse (.) >dont je m'occupais<
- 14 A: hh >là vous êtes en train de me parler de votre expérience< =
- 15 J: = exactement // j je
- 16 A: je vous demandais// si vous / aviez des questions (.)
- 17 J: ouais (attendez)
- 18 A: est-ce que vous // vouliez
- 19 J: oui oui >non non non je vous dis ça ( ) parce que  
euhm
- 20 ( ) je voudrais savoir ( ) le poste donc de de de qui traitera de la bourse
- 21 A: ( ) ouh ouhm
- 22 J: ehh (.) je voudrais que (vous le définissiez) plus précisément c'est-à-
- 23 dire est-ce que! l'on suit (.) >toutes les valeurs de la cote<(.) eh::m ( )
- 24 A: alors // (inaudible)
- 25 J: >qu'est-ce que qu'est ce que< le XXX attend de quelqu'un qui
- 26 suit d la bourse // ( ) et (inaudible)
- 27 A: d'accord ( ) alors
- (suit une explication sur ce poste, l'un des deux à pourvoir)

Le candidat, une fois saisie l'occasion qui lui était offerte de poser des questions, produit des prémisses qui de son point de vue, préparent la question sur un des deux postes. La consultante se positionne alors comme répondeur potentiel. Or, les prémisses font apparaître une sorte de récit, ce qui donne lieu à la remarque de la psychologue « *là vous êtes en train de parler de votre expérience* (l. 11) », « *je vous demandais si vous aviez des questions* » (l. 13). Elle refuse donc de devenir la destinataire du récit qu'elle attribue au candidat. Ce dernier semble orienté vers la production d'une sorte de justification (par ses prémisses) du caractère urgent de son questionnement qui vise à

anticiper le problème des deux postes à pourvoir. Cette urgence est traitée par la psychologue par des interventions qui visent à produire un questionnement et une clôture rapides (comme dans la séquence 5). La solution de ce problème interactionnel, dû à la double orientation des interactants, demandera plusieurs tours et obligera le postulant à formuler sa question.

#### 4. PROPRIÉTÉS, CONTRAINTES ET MARQUAGE

La prise de parole du postulant est le lieu d'atermoiements et d'allongements des séquences caractéristiques des environnements non préférentiels. Nous avons montré quatre types d'extension. Tout d'abord, une pré-extension qui précède l'offre (séq. 3, l. 1-3). Deuxièmement, la construction du tour de la psychologue qui constitue la première partie de la paire adjacente (séq. 1, l. 2-3) favorise le refus. Cela permet de donner la possibilité au candidat de produire un accord tout en favorisant le refus de l'accès au questionnement. Enfin, la prise de cette opportunité provoque des extensions dans le tour et dans la séquence déclenchée par le candidat (Séq. 4, 5, 6, 7). L'examen de ces phénomènes de la structure de la conversation nous permet de tirer un certain nombre de conséquences, dans trois domaines principaux, le réseau de propriétés de la structure de la conversation, la double pression, le marquage et sur des aspects connexes.

Premièrement, nous avons posé le problème de la relation entre la pertinence conditionnelle et la préférence. Schegloff (1968, 1086) a mis en évidence le caractère étendu de la pertinence conditionnelle dans le cadre des séquences sommation-réponse : "*La connexion entre une sommation et une réponse produit des inférences, à la fois prospectives et rétrospectives*". Car l'absence, "officielle" de la deuxième partie de la paire, peut donner lieu à un ensemble d'inférences (par ex. : s'il n'y a pas de réponse à une sonnerie de téléphone, alors on peut conclure que personne se trouve à la maison). De plus, la relation de paire adjacente est pertinente pour la sélection de la deuxième partie de la paire parmi un ensemble de possibilités. Cependant, la pertinence conditionnelle ne peut pas rendre entièrement compte de la hiérarchisation des actions conversationnelles, comme nous l'avons montré dans la section précédente. S'il est certain que la première partie projette un ensemble de possibilités pour la seconde, elle ne dit rien sur les critères impliqués par le choix dans cet ensemble, ni sur son organisation. L'appariement

entre les deux parties de la paire est donné alors par l'interrelation du principe d'ordonnancement avec l'absence remarquable. Chaque possibilité, chaque croisement entre ordonnancement et absence, produit alors des inférences spécifiques.

Ces dernières sont anticipées dès le premier tour qui pose, comme nous l'avons vu, un ensemble d'attentes. Cependant, les phénomènes de marquage et d'extension de la séquence analysés ici, trouvent leur source dans la double pression structurale mise en place par l'offre de questionnement elle-même. Cette offre pose une sorte de sommation au candidat. Elle l'oblige à exprimer un problème ou une question "préalable", de caractère "urgent" fondé sur l'absence d'une information vitale, ou tout au moins très importante. L'objet de son questionnement doit être sensible et urgent. Car, le postulant doit parler s'il ne connaît pas quelque chose qui pourrait lui sembler potentiellement, à ce moment donné, significatif. Ce double aspect, représente notre deuxième domaine.

La construction du tour de l'offre se fait en effet, en deux temps. Une partie met en avant le caractère urgent du questionnement potentiel : (en gras dans les exemples suivants), l'autre donne la possibilité de refuser cette opportunité (en italiques). Un troisième segment du tour peut indiquer le(s) domaine(s) sur le(s)quel(s) peuvent porter les renseignements éventuels.

1)

A: = **est-ce que d'emblée vous avez des questions** par rapport au poste ou par rapport à la structure *ou est-ce que vous préférez attendre un petit peu*

2)

A: = et puis de mon côté par rapport au poste *vous avez lu la définition du poste* **mais //peut-être/ que vous avez des questions des précisions=...**

A: = soit par rapport au poste soit par rapport à la société (.) hh

3)

A: = **moi je sais pas si vous avez (.) hh d'autres questions qui vous sont venues à l'esprit entre temps (.)// hh...**

A: ok ( ) et puis de mon côté donc pour bien comprendre votre formation// votre expérience et vos motivations d'accord?

4)

A: très bien *est-ce que vous avez des questions sinon* par rapport au poste

Dans ce sens, le tour de la psychologue pose une certaine pertinence conditionnelle. Il met en avant le caractère particulier (urgent et exceptionnel) du questionnement possible "*d'emblée*", "*sinon*", "*d'autres questions*". La seconde, donne le droit d'accéder à ce type d'action ainsi que l'obligation de répondre à l'offre de l'interlocuteur. Cette dimension particulière de l'offre caractérise à la fois sa construction ainsi que la contribution du postulant qui se trouve dans la position de justifier le caractère urgent (et accessoirement, sensible) de son questionnement (voir troisième point). Dans les séquences 1 et 3 le candidat traite le deuxième segment du tour de la psychologue, celui qui favorise le refus<sup>34</sup>. De plus, dans la deuxième séquence, les deux composants sont traités dans l'ordre, en favorisant la contiguïté (d'abord l'élément plus proche).

La structure de la préférence dans les séquences analysées résulte d'abord du principe U qui comporte l'obligation de dire qu'il n'y a pas de problème préalable. Car l'élément inhabituel serait justement l'existence d'un problème. L'absence remarquable R opère alors vers l'expression d'un sujet urgent. Ces deux principes agissent de manière différenciée (d'un point de vue général, U plus fort que R) sur l'ordonnement des possibilités de la préférence. Cela nous permet de distinguer la pertinence conditionnelle (projection d'attentes posant un ensemble de droits et obligations) de l'ordonnement structural des actions à disposition de l'interlocuteur.

Cet ordonnancement est constitué par un ensemble d'options renversées en relation à la structure habituelle de ce type d'action. Dans cette dernière, l'acceptation représente la deuxième partie préférée de la paire<sup>35</sup>. Dans notre cas, c'est plutôt le refus qui est favorisé (séq. 1, 2 et 3). Cela donne un ensemble ordonné qui présente à la première place

<sup>34</sup> En revanche, l'absence de questionnement, à ce point, pourrait donner lieu à des perturbations à d'autres étapes de l'entretien. Ces perturbations pourraient prendre la forme d'une question rétrospective de ce type : "pourquoi ne pas l'avoir demandé plus tôt ?". Par ce fait, cette possibilité est placée dans une position de l'organisation globale de la conversation, (Schegloff et Sacks (1973, 297)) réservée à une préface au récit, tandis que le questionnement non urgent est placé vers la fin de l'entretien.

<sup>35</sup> Les offres ont généralement des caractéristiques que S. C. Levinson (1983) a mis en évidence. Notamment la préférence pour l'acceptation.

le refus (produit de manière directe), en deuxième l'acceptation (option jamais prise de manière franche, séq. 6 et 7). Cette dernière possibilité provoque une extension du tour de parole du postulant et de la séquence (3.3. et 3.4.). La troisième option pose un autre problème. Dans le cas de la séquence 2), le traitement de l'offre comme une information permet de refuser sans passer par un refus explicite et sans pour autant déclencher des inférences liées à l'absence de réponse.

Cette analyse explique alors l'opposition entre des environnements séquentiels où la préférence est simple comme dans le cas des réponses aux questions du type examiné par Sacks (1984) que nous avons présentées ici et ceux où les contraintes opèrent de manière opposée. Ces dernières, peuvent concerner alors non seulement le domaine des compliments mais aussi d'autres formes d'environnements séquentiels.

Une autre conséquence des contraintes que nous avons mis en évidence peut être trouvée dans le domaine du marquage, notre troisième point. En ce qui concerne la séquence 7, nous avons parlé d'un "malentendu", car le candidat produisait une préface à sa question, tandis que la psychologue se croyait destinataire d'un récit portant sur l'expérience professionnelle du postulant. Nous avons parlé d'extension de la séquence, à présent, nous sommes en mesure de mieux expliquer ce problème par l'effet des contraintes du point précédent. Cela à l'aide de la comparaison avec la séquence 6 qui produisait, elle aussi, une extension de la séquence, sans pour autant provoquer des problèmes d'alignement interactionnel. Certes, dans les deux cas, la prise de parole du candidat est produite avec des retardements, des pauses et des corrections. Cependant, c'est seulement dans la séquence 6 que le thème de la question est exprimé au premier tour. Dans la séquence 7, le "malentendu" porte justement sur l'expression de la question, qui arrivera trop tard. Alors dans ces deux cas aussi, nous avons un traitement des deux dimensions de la préférence. Les éléments de marquage sont produits par le principe U, qui, comme nous l'avons dit, opère contre l'expression d'un problème préalable. Le principe R, en revanche, produit la contrainte de l'urgence du sujet de la question et de sa justification. Contrainte respectée dans le premier cas (6) avec l'expression du thème, mais non pas dans le deuxième (7).

Enfin, cette dernière séquence, montre que le professionnel accomplit une certaine forme de contrôle institutionnel avec des outils conversationnels tout à fait locaux. Ce contrôle confirme alors, notre réflexion sur le lien entre le marquage et la typicité. Le travail de construction de la question qui se déroule dans un environnement non

préférentiel, produit à la fois des éléments marqués dans la production des tours et un allongement significatif de la séquence. Or, ces extensions, comme dans le cas du "time out" à disposition de l'élève qui répond à une question de l'enseignant, sont certes possibles mais jusqu'à un certain seuil limité, contextuellement, par l'intervention du professionnel, dans ce cas, la psychologue (séq. 5, 7). Il apparaît alors le lien entre le caractère typique et le marquage des objets séquentiels.

En résumé, nous avons analysé un ensemble de séquences dans cet environnement. Le caractère marqué des actions conversationnelles produites dans ce contexte est le fruit d'une double pression structurale. Cette dernière est mise en place par l'offre, de la part de la psychologue, d'accéder au questionnement, pour le candidat. Nous avons examiné à la fois le refus et, surtout, les implications sur l'organisation séquentielle de l'acceptation de cette opportunité de la part du postulant. Cette double pression est produite par la relation asymétrique entre les droits et les obligations mis en place par l'offre de la psychologue (grâce à la propriété de la pertinence conditionnelle). Pour le postulant il existe bien le droit de questionner mais il est subordonné au caractère urgent (que la candidat doit, d'une certaine manière, justifier) de l'information recherchée à ce moment précis de l'entretien, la phase de déclenchement du récit. Une fois posés ces droits et obligations, les actions possibles non seulement seront restreintes mais elles seront hiérarchiquement différenciées. Produites donc, avec des éléments distincts (marquage). Nous avons mis ainsi en évidence les effets multiples de la double contrainte structurale dans les séquences analysées.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ATKINSON, J.M. (1982). « Understanding formality : notes on the categorisation and production of "formal" interaction ». *British Journal of Sociology*. 33, 86–117.
- ATKINSON, J.M., DREW, P. (1979). « Order in Court : The Organisation of Verbal Interaction ». *Judicial Settings*. London : Macmillan.
- ATKINSON, J.M., HERITAGE, J. (eds.) (1984). *Structures of Social Action : Studies in Conversation Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press.
- BANGE, P. (1992). *Analyse conversationnelle et Théorie de l'action*. Paris : Hatier.
- BILMES, J. (1988a). « The Concept of Preference in Conversational Analysis ». *Language in Society* 17 : 161–181
- BILMES, J. (1988b). « Category and Rule in Conversation Analysis ». *IPRA Papers In Pragmatics*. 2, 25–59.
- BONU, B. MONDADA, L. RELIEU, M. (1994). « Catégorisation : l'approche de Sacks ». *Raisons Pratiques*, 5, 129-150.
- BUTTON, G. (1987). « Answers as interactional products : two sequential practices used in interviews ». *Social Psychology Quarterly*. 50(2), 160–171.
- BUTTON, G., CASEY, N. (1985). « Topic nomination and topic pursuit ». *Human Studies*. 8, 3–55.
- BUTTON, G., LEE, J.R.E. (eds.) (1987). *Talk and Social Organisation*. Clevedon : Multilingual Matters.
- DAVIDSON, J. (1984). « Subsequent Versions of Invitations, Offers, Requests, and Proposals Dealing with Potential or Actual Rejection ». In : Atkinson, J.M., Heritage, J. (eds.). *Structures of Social Action : Studies in Conversation Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press, 102–128.
- DREW, P. (1984). « Speakers Reportings in Invitation Sequences ». In : Atkinson, J.M., Heritage, J. (eds.). *Structures of Social Action : Studies in Conversation Analysis*. Cambridge : Cambridge University Press, 152–164.
- DUCROT, O. TODOROV, T. (1972). *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil.
- FELE, G. (1991). *L'insorgere del conflitto*. Milano : Franco Angeli.
- FORNEL (DE), M. (1985). « Description et rôle : le cas de la référence à des personnes ». *Décrire : un impératif ?*. Paris : EHESS.
- FORNEL (DE), M. (1986) « Catégorisation, identification et référence en Analyse de Conversation ». *Lexique* 5, 161- 196.



- FORNEL (DE), M. (1989). « Rituel et sens du rituel dans les échanges conversationnels ». *Le parler frais d'Erving Goffman*. Paris : Minuit.
- GOODWIN, C. (1987). « Forgetfulness as an Interactive Resource ». *Social Psychology Quarterly*. 50, No.2 : 115–130.
- JAKOBSON, R. (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- KOMTER, M. (1986). « Token Up-Dates : The Reiteration of Mutual Knowledge in Opening Stages of Job Interviews ». *Human Studies*. 9, 247–259.
- LEVINSON, S.C. (1983). « Conversational Structure ». In : *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press, 284–370.
- LYONS, J. (1969). *Introduction to Theoretical Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- MAYNARD, D.W. (1987). « Perspective-Display Sequences in Conversation », In : Conein B., Fornel (de) M. et Quéré L. (eds). *Les formes de la conversation*. Paris : CNET, 181–214.
- MAYNARD, D. (1991a). « The Perspective Display Series and the Delivery and receipt of Diagnostic News. In : Boden D., Zimmerman D.H. (eds). *Talk and Social Structure*. Berkeley : University of California Press, 164–192.
- MAYNARD, D. (1991b). « On the interactional and institutional bases of assymetry in clinical discourse ». *American Journal of Sociology*. 92(2), 448–495.
- MCHOUL, A. (1978). « The Organization of Turns at Formal Talk in the Classroom ». *Language in Society*, 7, 183–213.
- POMERANTZ, A. (1978). « Compliment Responses : Notes on the Co-operation of Multiple Constraints ». In : Schenkein, J. (ed.). *Studies in the Organization of Conversational Interaction*. New-York : Academic Press, 79–112.
- SACKS, H. (1975). « Everyone Has to Lie ». In : Sanches, M., Blount B. G. (eds.). *Sociocultural Dimensions of Language Use*. New York : Academic Press, 57–80.
- SACKS, H. (1987) [1973]. « On the Preferences for Agreement and Contiguity in Sequences in Conversation ». In : Button, G., Lee, J.R.E. (Eds.) (1987). *Talk and Social Organisation*. Clevedon : Multilingual Matters, 54–69.
- SACKS, H. (1992) [1964-72]. *Lectures on Conversation*. Oxford : Basil Blackwell, (2 Vols.)
- SACKS, H., SCHEGLOFF, E.A. (1979). « Two Preferences in the Organization of Reference to Persons and Their Interaction ». In : Psathas, G. (ed.). *Everyday Language: Studies in Ethnomethodology*. New-York : Irvington Publishers, 15–21.
- SCHEGLOFF, E.A. (1968). « Sequencing in Conversational Openings ». *American Anthropologist*, 70, 1075–1095.

- SCHEGLOFF, E.A. (1977). « Identification and Recognition in Interactional Openings ». In : Sola Pool (de), I. (ed.). *The Social Impact of the Telephone*. Cambridge, Massachusetts : MIT Press, 415–450
- SCHEGLOFF, E.A. (1979). « Identification and Recognition in Telephone Openings ». In : Psathas G. (ed.). *Everyday Language*. New York : Erlbaum., 23–78.
- SCHEGLOFF, E.A. (1986). « The Routine as Achievement ». *Human Studies*, 9, 111–151.
- SCHEGLOFF, E.A. (1988a). « On an Actual Virtual Servo-Mechanism for Guessing Bad News : A Single Case Conjecture ». *Social Problems* 35(4), 442–457.
- SCHEGLOFF, E.A. (1988b). « Goffman and Analysis of Conversation ». In Drew, P., Wotton, T. (eds.). *Erving Goffman : Exploring the Interaction Order*. Cambridge : Polity Press, 89-135.
- SCHEGLOFF, E.A. (1991a). « Reflections on Talk and Social Structure ». In : Boden D., Zimmerman D. H. (eds.). *Talk and Social Structure*. Berkeley : University of California Press, 44–70.
- SCHEGLOFF, E.A. (1991b). « Conversation analysis and socially shared cognition ». In : Resnick, L. Levine, J., Teasley, S. (eds.). *Perspectives on Socially Shared Cognition*. Washington DC : American Psychological Association, 150–171.
- SCHEGLOFF, E.A.(1992a). « Introduction ». In : *Harvey Sacks, Lectures on Conversation*, Oxford : Blackwell, Vol.1 : Fall 1964–Spring 1968, ix–lxii.
- SCHEGLOFF, E.A.(1992b). « Introduction ». In : *Harvey Sacks, Lectures on Conversation*, Oxford : Blackwell, Vol.2 : Fall 1968–Spring 1972, ix–lii.
- SCHEGLOFF, E.A. (1993). « Reflections on Quantification in the Study of Conversation ». *Research on Language and Social Interaction*. 26, 99-128.
- SCHEGLOFF, E.A., Sacks H. (1973). « Opening Up Closings ». *Semiotica*, 8, 289–327.
- TROUBETZKOY, N.S. (1976). *Principes de phonologie*. Paris : Klincksieck.
- TURNER, R. (1972). « Some formal properties of therapy talk ». In : Sudnow, D. (ed.). *Studies in Social Interaction*. New-York : Free Press, 367–396.
- WATSON, D.R. (1992). « The understanding of language use in everyday life : is there a common ground ?. In : Watson, G., Seiler, R. M. (eds.). *Text in Context : Contributions to Ethnomethodology*. Newbury Park, CA: Sage, , 1–19.
- WATSON, D.R. (1994). « Catégories, séquentialité et ordre social ». *Raisons Pratiques*. 5, 151-184.

## SOMMAIRE

Lorenza Mondada	
Introduction :	
Pour une approche des formes linguistiques dans les dynamiques interactionnelles	1
Susanne Uhmann	
Between grammar and conversation :	
On the well-formedness of beat clashes in natural conversation	19
Anne-Claude Berthoud	
Interaction et opération de détermination	49
Jennifer Cheshire	
English negation from an interactional perspective	71
Georges Lüdi	
Représentations lexicales floues et construction interactive du sens	95
Lorenza Mondada	
La construction interactionnelle du topic	111
Thérèse Jeanneret	
Interaction, co-énonciation et tours de parole	137
Bernard Py	
Interaction exolingue et processus d'acquisition	159
Denis Apothéloz	
Michèle Grossen	
L'activité de reformulation comme marqueur de la construction du sens	177
Bruno Bonu	
Questions sur la préférence en Analyse de Conversation	199